



Couverture : G Denamps

UN P'TIT COUP D'ŒIL DANS LE RÉTRO ?

Témoignages

– Gérard Denamps –
– Véronique Denamps/Raylet –

*Je vous parle d'un temps
que les moins de 60 ans
ne peuvent pas connaître*



I	Premières lueurs
II	Tolbiac
III	Élisa Lemonnier
IV	École primaire
V	Notre petite vie parisienne
VI	Vaudoy-en-Brie
VII	Ambiance
VIII	Fugue en Sol Briard
IX	Jacquignon
X	Branle-bas de combat
XI	Métro, autos, chansons et... échec
XII	Fontenay-aux-Roses
XIII	La vie en roses
XIV	Klösterle
XV	Lakanal
XVI	Préventorium
XVII	Cinquième fatidique
XVIII	Gare aux voyous !
XIX	Charles Péguy
XX	Le grand retour
	Épilogue

Galerie de portraits avec biographies

Avant-propos

Je songeais depuis longtemps à décrire le mode de vie des années 50, conscient que plus le temps passait et plus l'écart des us et coutumes se creusait, les rendant de plus en plus surprenants au fil du temps.

J'y songeais mais j'hésitais, estimant que le sujet avait déjà été suffisamment rabâché et ressassé, et qu'il suffisait de se plonger dans un roman de l'époque ou tout simplement de regarder un vieux film en noir et blanc de Godard ou Clouzot pour s'en imprégner.

Et puis, sur une suggestion de ma sœur Véronique, j'ai pensé que si je rédigeais une courte autobiographie autour de mes jeunes années, je ferais d'une pierre deux coups : je décrirais le mode de vie de cette époque lointaine et dévoilerais l'histoire de ma famille à quiconque désirait mieux la connaître.

Je suis conscient que ce petit récit aura un public très restreint (quelques collatéraux assortis de quelques amis curieux), mais je l'ai écrit avec autant de soin que s'il s'adressait à une large audience, en essayant d'intéresser sans jamais ennuyer, et surtout en n'omettant ni ne déformant rien...

Et comme il ne s'agit pas d'une intrigue policière, les plus impatients ne seront pas tenus d'en suivre l'exacte chronologie et pourront picorer les anecdotes qu'ils souhaitent au gré de leur curiosité.



Notre bisaïeule Émilie Noury
en compagnie de ses petits-enfants Maxime et Gisèle

- Préambule -

Ou comment nous devons notre existence à une cuite

En hiver 1889, un jeune homme dont nous ignorons tout, est fiancé à une jeune femme du nom d'Émilie Nourry.

Or, la veille de leur mariage, le futur époux décide d'enterrer sa vie de garçon, mais en cette occasion il se laisse un peu trop aller sur le bon vin. Et il s'aperçoit un peu tard qu'il est passablement éméché.

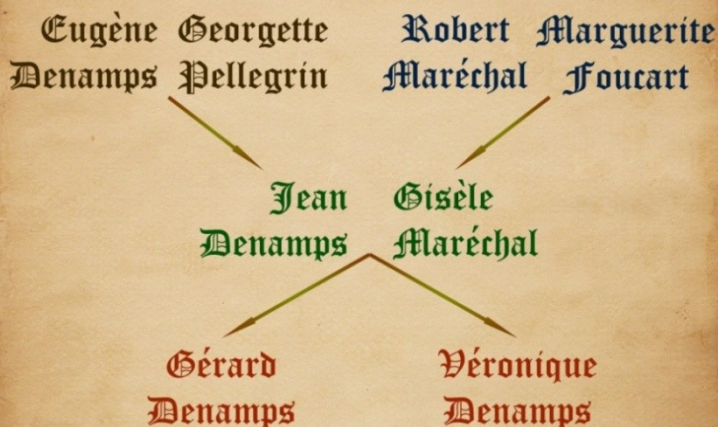
Le problème est qu'Émilie l'avait prévenu que si jamais elle le voyait une seule fois rentrer ivre à la maison, c'en était fini de leur mariage !

Pris de panique, le fêtard décide alors de se plonger la tête dans l'eau glacée de la fontaine du village mais c'est une très mauvaise idée. Il fait un malaise et décède dans l'heure qui suit d'une congestion. Le maire est tiré de son lit pour venir officialiser le mariage en urgence mais dans la précipitation il oublie son écharpe tricolore. Fin des festivités.

Sept ans plus tard, la jeune veuve épouse un certain Louis Maréchal, notre futur arrière-grand-père. Ils ont deux enfants, dont Robert, notre grand-père. À la suite de quoi viendra Gisèle, notre mère.

La morale de cette drôle d'histoire est que si le joyeux fiancé de notre arrière-grand-mère n'avait pas pris de cuite ce soir-là, les tourtereaux se seraient mariés et notre Émilie n'aurait pas rencontré Louis. Robert ne serait pas né, ma mère non plus, moi non plus, ma sœur non plus et ce livre non plus...

Arbre simplifié



Pour ces portraits et leur biographie, voir en fin d'ouvrage
Pour explorer l'arbre en totalité, voir www.denamps.com

I

Premières lueurs



Comment débiter cette merveilleuse saga ?

Je suis né le...? Non, pas très original.

J'ai vu le jour en...? Impossible, c'était la nuit.

Il était une fois ? Inapproprié, aucune fée n'était présente ce jour-là (ni à aucun autre d'ailleurs).

Non, je vais plutôt chercher quelque chose de plus merveilleux, de plus mystique, de plus allégorique...

Voilà, je sais, je vais parler d'incarnation et d'enveloppe corporelle, c'est très tendance et ça va faire une superbe entrée en matière (avec jeu de mots).

Je me suis donc glissé dans mon enveloppe corporelle au cours de l'hiver de l'an 1948, vers 2 heures du matin pour être précis. Je m'en souviens comme si c'était hier, j'ai une excellente mémoire intra et extra-utérine. Mon incarnation s'est produite dans le lit parental, au premier étage d'un joli pavillon de la proche banlieue parisienne. Oui, je sais, aujourd'hui on voit le jour de préférence à l'hôpital, mais à l'époque on se débrouillait tout seul avec sa bistouquette et son couteau et l'on arrivait sur Terre supposément en bonne santé, on n'avait pas besoin des premiers secours pour émerger.

Passés mes premiers hurlements de protestations et la déconnexion du kit d'alimentation (ou cordon ombilical, si vous préférez), mon père a trempé ma tétine en caoutchouc dans une coupe de champagne et j'ai ainsi pu participer dignement à la célébration de l'évènement. C'était osé, j'imagine qu'aujourd'hui le personnel médical crierait au scandale, mais on était entre soi et on gérait les choses comme on l'entendait. Fut-ce ma première cuite ? Très probablement mais j'avoue qu'en dépit de cette initiation précoce je n'ai même pas réussi à devenir ensuite alcoolique. La honte !

Après les présentations d'usage (car nous sommes une famille fort courtoise) j'ai appris que mes parents étaient Jean et Gisèle Denamps et que j'étais leur premier rejeton. Enchanté, leur ai-je répondu

mais je n'ai pas pu me présenter à mon tour car je ne savais encore rien de moi. On m'a donc expliqué que je me prénommait Gérard René Eugène, ce qui ne m'enchantait qu'à moitié.

J'ai également appris que mon père était le fils unique de Eugène (d'où mon deuxième prénom) et Georgette Denamps, et que ma mère Gisèle (de son vrai prénom Eugénie) était la fille de Robert et Marguerite (de son vrai prénom Louise) Maréchal. J'ai trouvé bizarre cette manie de changer de prénom de mère en fille mais je n'ai rien dit, encore un peu intimidé.



Les parents de ma mère et mes parents en août 1948

De plus j'ai appris que ma mère avait un frère cadet, Maxime – que je devrai appeler tonton – et que celui-ci avait déjà un fils, mon cousin Jean-Max (que je prononcerai Manasse).

J'aurai aussi par la suite une flopée d'autres cousins et cousines mais là ça commence à devenir trop compliqué, mieux vaut vous référer au fabuleux site

généalogique www.denamps.com que je créerai dans une soixantaine d'années.

Mais où sommes-nous ? demandai-je avec angoisse puisque le GPS n'avait pas encore été inventé. On me fit savoir que nous étions à Maisons-Alfort, dans le pavillon de mes grands-parents maternels.

J'ai assez peu connu ce grand-père – disons que nous n'avons fait que nous croiser ici-bas – et tout ce que je sais de lui ne l'a été que par ouï-dire. Ainsi on me l'a surtout dépeint comme un homme entreprenant mais également autoritaire et très colérique.

Ainsi, ma mère m'a raconté maintes fois que, encore jeune fille, elle avait reçu sa dernière gifle à l'âge de 22 ans et sous le coup en être tombée avec sa chaise. Je n'ai pas dit "de" sa chaise, j'ai bien dit "avec" sa chaise, c'est dire la puissance du soufflet. De toute évidence, ça ne rigolait pas chez les Maréchal, mais tout le monde avait l'air de trouver ça normal...

Et dans les nuits qui ont suivi ma naissance, elle a, paraît-il, passé des heures à me bercer, complètement angoissée à l'idée que mes pleurs puissent réveiller son fouettard de père qui dormait dans la chambre voisine. Autant dire que mes premiers jours dans le monde réel n'ont pas été marqués par une ambiance très folichonne.

Et moi-même, malgré mon jeune âge, n'échappais pas à la règle. Un jour (je devais avoir 3 ans), l'aïeul m'avait donné un bonbon et je n'avais pas dit merci. Alors il m'avait sermonné : "Merci qui ? Merci mon chien peut-être ?" Alors j'avais levé des yeux innocents et, croyant lui être agréable, je lui avais répon-

du merci mon chien. Il paraît qu'il avait été tellement soufflé qu'il était parti sans rien dire.

Autre anecdote, on m'a raconté qu'un jour, ne parvenant pas à ouvrir une fenêtre récalcitrante, il avait dit à mon père : "Vous voyez Jean, je vieillis. Il y a quelques années j'aurais forcé cette fenêtre à coups de pieds ou à coup de chaise, mais je vous jure qu'elle se serait ouverte..."



Le pavillon de mes grands-parents

Et ma mère m'a également rapporté que, enceinte de moi, elle venait parfois faire un peu de secrétariat pour lui. Or, un jour qu'elle avait des douleurs et qu'elle ne parvenait plus à prendre ses notes en sté-

no, il lui avait lancé : "Ne t'arrête pas, toi tes douleurs vont passer mais moi je vais perdre le fil de ma pensée".

Deux mois après avoir procédé à mon incarnation terrestre, j'ai été baptisé en l'église Saint-Stanislas des Blagis à Fontenay-aux-Roses. Pourquoi cette paroisse éloignée ? Tout simplement parce que c'était là que résidait mon parrain, un certain Raymond Maréchal. Je n'ai que très peu revu ce monsieur par la suite, ce qui est très surprenant puisque théoriquement un parrain est la personne censée remplacer le père en cas de disparition de celui-ci. Pas juridiquement, bien sûr, mais spirituellement. Donc il aurait dû être proche et attentif. Idem pour ma mystérieuse marraine. Alors pourquoi mes parents n'ont-ils choisi que des personnages évanescents et si peu concernés pour les représenter devant Dieu ?

Bref, nous nous sommes donc retrouvés devant les fonds baptismaux de l'édifice fontenaisien afin de me faire asperger d'une eau prétendument bénite, et c'est un pur hasard si, quelques dix ans plus tard, nous viendrons vivre dans cette même ville. Car c'est bien dans cette église que je renouvellerai les vœux de mon baptême – autrement dit ma communion solennelle – et que, très vraisemblablement, je restituerai un jour prochain mon enveloppe corporelle...

Ci-contre, le menu de ce jour sacré. Comme vous pouvez le voir, chaque plat est présenté sous forme d'une devinette. Je ne sais pas si beaucoup de convives les ont résolues, mais une chose est certaine, ils ne risquaient pas de mourir de soif !

Henri ~

Les avants ~ fesses du Maître-Lieux
Le trésor des bavardes du Capitole à l'étouffé dans leur crèche
Sa gracieuse Majesté leur a fait l'honneur de les baptiser
Le confère de Maillard à la sauce Suprême
Tiket d'Opéra Comique accompagné par une gloire du Portugal *
Dranem venta leurs charmes
Les Romains les adoraient
Les Parfumeurs réunis
De nombreux serments d'Amoureux se firent à ses pieds
Pour elle, Eve perdit le Paradis, escorté par ses cousines
Sans être parfumée, elle est heureusement fondue entre nous
Madame vers 1900, avec & sous, les tiraient à la loterie.

Vins ~

Affreux
Muscadet
Pouilly - Fumé
Pouilly - Fumé
Pondaux rouge vieux -
Chambolle Musigny
Mercury -
Champagne -
Café ~ liqueurs -

Fontenay-aux-Roses
26 décembre 1900

En 1948 Fontenay n'était qu'un village, et le quartier des Blagis (où je vis actuellement) n'était qu'une zone maraichère composée de vergers et parsemée de rares habitations. La campagne, quoi !



Ce clocher paraissait immense et bien solitaire – presque incongru – au milieu de ces prés et de ces maisonnettes éparses. Aujourd'hui ces mêmes vues sont bien différentes, le béton a tout envahi !



Le journal de ma naissance.

5^e Année — N° 251

MARDI 26 OCTOBRE 1948

LE RÉPUBLICAIN

DU MIDI

Grand quotidien régional d'information

Directeur : Elie JULIA
Perrignon, 4, rue Emmanuel-Brousse
Téléphone 48-71 (5 lignes groupées)
Registre Commerce Perrignon, 14.931 B

LES VASTES OPERATIONS DE

Les ministres ont dressé hier à la radio le bilan de la situation sociale

De PARIS :
Les quarantaine semaines des grèves des mines, qui commencent hier, a été inaugurée à la fois par une opération policière de vaste envergure dans le Nord et le Pas-de-Calais et par deux discours ministériels diffusés par radio.

M. R. Lacoste :

« Dans peu de jours, nous sortirons du cauchemar actuel »

M. Robert Lacoste, ministre de l'Industrie, a dressé le bilan de ces trois semaines de conflit.
« Le patrimoine national est entamé et la nation devra supporter des sacrifices pour le restaurer. Des colères du Nord sont éteintes. Des mines valais n'ont été au fond des fossés, des quartiers sont menacés d'éboulements et des risques de feu se développent. Notre régime n'a reçu ni prix du Nord ni 100.000 tonnes mensuelles de coke qui lui fait sur usages consommés un total de 700.000 tonnes. Les pertes nous manquent dans ces deux mois.
« Pour parer à ces dangers, nous nous sommes tournés vers un rationnement sévère de l'électricité et proposons de voter des suppléments de charges que nous ne pourrions supporter qu'en diminuant d'autant nos commandes de matières premières »

30.000 hommes

déclenchées dans le N'ONT RENCONTRÉ QU'UNE FAIBLE

Deuil et grève générale dans la Loire

Hier, la tension se concentrait sur la région du Nord et du Pas-de-Calais où une vaste offensive policière se déroulait, notamment dans les alentours de Valenciennes, en vue de dégager les puits de mines occupés par les grévistes. Il n'y a pas eu d'incidents graves, les piquets de grève n'ayant en général opposé qu'une faible résistance.

A Firminy se déroulaient les obsèques du métallurgiste Barbier, tombé vendredi dernier. En signe de deuil, la C.G.T. avait ordonné 24 heures de grève générale du département de la Loire. L'ordre a été en grande partie suivi.

D'autre part, en différents points du territoire français, des grèves de solidarité ont été envisagées. Dans les autres bassins miniers on signale soit le calme, soit quelques incidents sans gravité.

Arrestation après les incidents de Merlebach

Un mandat d'amener a été lancé contre M. René Hublé, secrétaire de la Fédération du Sous-Sol C.G.T. Celui-ci se trouvait à Merlebach au moment des incidents qui s'y sont déroulés. Il est inculpé de violence à l'égard d'agents.

Trois précisions officielles ont été rendues publiques hier. La première, par le ministre de l'Industrie, dément l'information parue dans un hebdomadaire parisien le Soir-Dimanche, et accusant le Gouvernement d'avoir utilisé des groupes de protection R.P.F. pour le dépeçage des puits. Une information est ouverte contre ce journal.

Aux Ministères de l'Intérieur, également, on démentait l'information de source communiste selon laquelle Mme Anna Sheil, députée de la Moselle, et M. Pierre Muller,

conseiller de la République du département, aurait été arrêtés.

Enfin, le Préfet de Saône-et-Loire a affirmé une nouvelle fois que vendredi dernier, à Firminy, certains manifestants étaient armés et ont fait usage de leurs armes une demi-heure avant que les forces du maintien de l'ordre n'aient elles-mêmes tiré.

Les débrayages de la S. N. C. F. n'affectent pas le trafic

A la S.N.C.F. les débrayages limités qui sont signalés se situent généralement dans les régions montagneuses. Dans l'ensemble, cependant, le trafic pouvait être assuré normalement sur les lignes principales, une faible partie seulement des chemins prenant part à la grève.

À Toulouse, la grève déclarée par le Syndicat cégétiste a débouté entièrement du personnel et participant, à 4 heures. Un quart seulement de légers retards ont été constatés.

À Alès, les cheminots ont repris le travail.
À Marseille, on déclare à la S.N.C.F. que le mouvement de grève C.F. que le mouvement de grève déclenché à Béziers n'affecte pas le trafic.
A Moulins (Saône-et-Loire), un mouvement a éclaté et le trafic est assuré.
À Lyon, le trafic a été suspendu une demi-heure seulement.

Restrictions dans les livraisons de charbon

De PARIS :
Par arrêté qui paraîtra aujourd'hui au « Bulletin Municipal », le négociant en charbon devra limiter leurs livraisons aux consommateurs appartenant aux catégories prioritaires, y compris les titulaires des cartes chauffage-cuisine et cuisine.

Suppression des services de sécurité aux mines de Craissessac

De BEZIERS. — Le délégué des mineurs de Craissessac a déclaré hier soir, à Béziers, au cours d'une réunion, qu'en réponse à l'attitude du Gouvernement, les services de sécurité ont été supprimés dans le bassin houiller de Craissessac.



II

Tolbiac

Une mésentente était née chez les Maréchal entre le père et la fille : en effet, celui-ci désapprouvait totalement son mariage !

Relativement enrichi par ses affaires fructueuses, le bonhomme n'appréciait guère mon père qui, lui, était issu d'un milieu plus que modeste. Et il ne se privait pas de lui lancer des remarques moqueuses et désobligeantes telles que : "Vous, Jean, vous ne réussirez jamais et porterez toujours des petits costumes minables". Inutile de préciser que mon père n'a jamais digéré ces rebuffades et qu'il me les ressortira encore à la fin de sa vie, quelques soixante ans plus tard.

Ceci explique donc que mes parents n'étaient pas les bienvenus à Maisons-Alfort et qu'ils se sont réfugiés dans un minuscule deux-pièces de la rue de Tolbiac, dans le 13^{ème} arrondissement de Paris.

Pourquoi ai-je donc finalement vu le jour dans la maison du grand-père ? Aucune idée. Peut-être celui-ci avait-il concédé une trêve pour la naissance du divin enfant ? J'aimerais bien aujourd'hui avoir une réponse mais je n'ai jamais posé la moindre question à ce sujet – comme sur bien d'autres, malheureusement – et aujourd'hui je le regrette bien. Pourtant,

ma mère a patienté pendant 101 ans, elle m'a donc largement laissé le temps de l'interviewer, mais non, rien à faire, je n'ai jamais rien demandé.

De cette rue de Tolbiac je ne garde que des souvenirs flous, tels des flashbacks. Deux pièces minuscules, aucun confort, pas de salle de bain, juste l'évier de la cuisine pour faire sa toilette à l'eau froide, une chambrette et de tout petits wc.

Je me souviens du jour où, malgré l'interdiction maternelle, j'avais tiré le petit verrou des toilettes. Et au moment de sortir, impossible de le rouvrir ! Il était trop haut et je n'avais plus assez de force dans mes minuscules doigts pour le faire coulisser. Paniqué j'appelle au secours. Or ma mère avait posé sur une étagère une petite casserole contenant du lait. Cela peut sembler bizarre aujourd'hui mais il faut se savoir que nous ne possédions pas de réfrigérateur et que les wc étant la pièce la plus fraîche d'un appartement, c'est là qu'on mettait les denrées périssables. Elle me dit donc de prendre la casserole, de jeter le lait dans la cuvette des wc, puis de la poser à l'envers sur le sol et de grimper dessus pour atteindre la tirette. Très bizarrement, j'ai encore en tête l'image très nette du lait s'abimant dans le trou des toilettes. Bien que très jeune, j'avais déjà la désagréable impression de commettre un sacrilège en gaspillant ainsi la nourriture. Écolo avant l'heure ? Toujours est-il que j'ai pu me libérer sans encombre de ma prison éphémère et, très vraisemblablement, me faire ensuite copieusement tirer les oreilles pour mon inconséquence.

De plus n'oublions pas de préciser qu'en cette

époque d'après-guerre on avait encore des tickets de rationnement et que les denrées devaient être précieuses ! Donc le lait jeté ce jour-là, n'a peut-être pas été remplacé facilement...

CARTE INDIVIDUELLE D'ALIMENTATION - Titre 3021

N° 41905

Tablets en coléoptère	<u>1</u>	jours
Tablets en coléoptère	<u>1</u>	jours
Tablets en coléoptère		jours

Nom : DENAMPS
Prénoms : Georges
Né le : 26.10.48
à : M. Villay Seine
Nationalité : F Sexe : M
Département : Seine
Commune : M. Villay
Rue : 77 Normandie

Délivrée le : 26.10.48
par la Mairie de : M. Villay
Signature de Mairie : Georges Denamps

Cachet de la Mairie

La loi punit des peines les plus graves, la contrefaçon, le trafic et la mise en circulation irrégulière des titres d'alimentation.

JUIN 1949

LAIT ENTIER ou **STANDARD - FA**

Carte d'alimentation N°

Valable du du 1949

Tenir à conserver par le consommateur

Le deuxième souvenir aurait pu être dramatique. Je me revois, allongé sur le dos, en train de jouer sous la table de cuisine. Ma mère s'est absentée et m'a fait garder par une dame qui la seconde parfois

dans les tâches ménagères. Je manipule de petits objets métalliques issus de je ne sais quoi quand, soudainement, la gorge me brûle, je ne peux plus respirer. C'est douloureux, j'ai la bouche en feu, je pousse un cri bizarrement rauque, je m'étrangle, je suffoque. Aussitôt la dame se précipite, elle a le bon réflexe, elle plonge les doigts au fond de ma gorge et en extirpe une petite roue dentée. J'avais dû la mettre dans ma bouche et, comme j'étais à plat dos, elle était descendue directement au fond de ma gorge. J'en garde un souvenir douloureusement précis...

Enfin troisième réminiscence de cette période lointaine, plus humoristique celle-là. Nous habitons au premier étage et, de la fenêtre (prudemment grillagée) j'apercevais très distinctement des jeunes qui jouaient au basket. Et plus je les observais et moins je comprenais pourquoi leur panier suspendu sur un panneau de bois avait le fond percé. Étaient-ils bêtes, ces jeunes, pour s'acharner à lancer un ballon dans un filet troué ? Ne voyaient-ils pas que leurs efforts étaient inutiles ? Je crois que j'ai mis beaucoup de temps à comprendre que c'était voulu...

Ah si, encore un souvenir : de la fenêtre, une nuit, nous regardons dans le lointain un immeuble en flammes. C'était fréquent à l'époque. J'étais très apeuré mais en même temps fasciné par ce spectacle rougeoyant, inquiet de savoir où ces pauvres gens allaient dormir. Je crois que longtemps après j'ai eu peur d'avoir un incendie à la maison.

Et puis le grand-père Maréchal est décédé le 7 juillet 1952. Je me souviens seulement, séquence morbide, de quelqu'un (mais je ne sais plus qui) me disant "Chut, Pépère est mort" et de m'entrouvrir discrètement la porte de la chambre où il gisait. À cet âge je ne comprenais même pas ce que cela signifiait. J'ai vaguement entrevu dans la pénombre une silhouette qui semblait dormir sur un lit et ce fut tout.

À la suite de cette disparition, ma grand-mère a revendu le pavillon de banlieue pour venir s'installer dans un bel appartement rue Lafayette à Paris. Vu qu'elle travaillait déjà depuis que son époux – sans doute affaibli par la maladie – avait dû revendre son affaire, elle a pu continuer son activité professionnelle. Elle avait un poste de secrétariat à la SEITA (Société nationale d'Exploitation Industrielle des Tabacs et Allumettes), ce qui explique que son appartement était toujours abondamment pourvu en cigarettes de toutes sortes, en boîtes d'allumettes, en cendriers, en jeux de cartes et tout objet décoratif au sigle de Gauloise, Gitane, Royale ou autres marques. Elle-même s'était mise à fumer, et je dois avouer qu'à l'époque, avoir une grand-mère fumeuse était plutôt rare ! En fait, si les femmes fumaient peu, surtout en extérieur, c'était tout simplement par crainte de colporter une mauvaise image et non par souci de santé (puisque qu'en ces années-là on ne savait pratiquement rien du cancer du fumeur). Toujours est-il que j'aimais la douceur du tabac blond qui flottait dans l'appartement lorsque j'allais lui rendre visite. C'est un miracle que je ne sois pas devenu fumeur à mon tour.

En final, je garde le souvenir d'une aïeule moderne, élégante, sans le moindre cheveu blanc et qui jouait aux cartes en fumant ses blondes. Et également chez qui on se régalerait dans les années à venir de festins fabuleux. Et je dois encore ajouter à son palmarès qu'elle sera la seule personne à m'emmener régulièrement au restaurant ou au cinéma. Ce fut vraiment une "mémée-gâteau"...

Outre la rue Lafayette, elle avait également fait l'acquisition de deux petits logements qui se faisaient face sur le même palier d'un sixième étage dans le 12^{ème} arrondissement de Paris. Or, j'ai appris récemment que ces deux biens nous étaient destinés en héritage, à mon cousin Manasse et à moi, mais que les aléas de la vie en avaient décidé autrement. La réalité est que ces aléas avaient un prénom, René, chauffeur de maître à la SEITA. Ma grand-mère et lui avaient fortement sympathisé, au point qu'il allait devenir par la suite son compagnon. Mais pour l'heure ce monsieur était encore marié et son épouse était gravement malade. Et les soins qui auraient pu éventuellement la sauver étaient très onéreux !

Vous devinez la suite, ma grand-mère qui avait le cœur sur la main, n'a pas hésité à ouvrir son porte-monnaie pour lui venir en aide et, comme cela ne suffisait pas, elle a carrément vendu nos deux appartements pour faire bonne mesure.

Aujourd'hui je me demande quelle sorte de traitement pouvait nécessiter la revente de deux logements en plein Paris. Bien sûr, ils n'étaient pas très grands et nichés sous les toits, mais quand même, ça n'était pas donné. Peut-être les bistouris qui avaient

servi pour l'intervention étaient-ils en or massif ? Quoi qu'il en soit, ce sacrifice n'a servi à rien, la pauvre femme est quand même décédée peu de temps après.

Bref, j'aurais préféré ne rien savoir de toute cette histoire...

En attendant ce frustrant dénouement, nous allons quitter la rue de Tolbiac et c'est dans l'un de ces deux logements, rue Éliisa-Lemonnier, que nous allons habiter, mes parents et moi pour les cinq années à venir.

Tolbiac



6, rue Éliisa Lemonnier

III

Élisa Lemonnier

La configuration des lieux était tout à fait différente de celle que j'avais connue précédemment.

Tout d'abord, l'appartement se nichait au sixième étage sans ascenseur. Ce n'était pas exceptionnel, les ascenseurs n'étant alors réservés qu'à quelques immeubles cossus. Il s'agissait en général d'une inconfortable cage en fer forgé qui nous hissait sans douceur et dont on ne s'extirpait (avec soulagement) qu'en repoussant deux grilles, l'une dans la cabine et l'autre sur le palier. En outre, les cages d'escaliers n'ayant pas été prévues à cet effet, le puits central était étroit et par conséquent la cabine minuscule. Et si par malheur on refermait mal l'une des deux grilles, le contact ne se faisait pas et l'appareil ne pouvait plus être rappelé depuis le rez-de-chaussée. Après quelques vociférations inutiles, le visiteur n'avait plus qu'à monter à pied en soufflant et en pestant.

Cet appartement me semblait immense (alors que je suis certain qu'il était en réalité très petit mais quand on est enfant on voit les choses proportionnellement à sa taille) : deux chambres, une salle-à-manger, un petit couloir (dans lequel je pouvais courir et qui me semblait une autoroute), une minuscule cuisine et un cabinet de toilette. Mais ce confort nouvellement acquis masquait une foule d'inconvénients

qui, à l'époque, étaient tout à fait usuels et parfaitement acceptés. Ainsi nous n'avions pour tout chauffage qu'une source unique trônant dans la salle-à-manger. Il s'agissait d'une belle salamandre en fonte sculptée dont les reliefs m'intriguaient. J'étais également fasciné par ses petites fenêtres en mica au travers duquel on pouvait voir le charbon rougeoyer. C'était magique et je suis étonné de ne m'y être jamais brûlé le nez ou les doigts.

En revanche, j'imagine que mes parents ne devaient pas trouver très magique de devoir descendre chaque jour à la cave et se coltiner sept étages avec un seau de charbon plein à ras bord.

De plus, si la pièce principale était bien chauffée, les chambres étaient en revanche très froides l'hiver, d'autant plus que nous étions nichés directement sous les toits. D'ailleurs, tant du côté rue que du côté cour, les murs étaient inclinés, preuve que nous subissions la pente de la toiture de zinc. C'était ce qu'on appelle une mansarde.

Le cabinet de toilette était doté d'un wc (avec réservoir en hauteur actionné par une chaîne, ce qui conférait à la chasse d'eau une puissance diabolique bien plus efficace que les systèmes actuels), mais aussi d'un objet tout nouveau pour moi : un minuscule lavabo blanc. Et ce lavabo, si pratique pour faire sa toilette, m'intriguait : pourquoi était-il pourvu de deux robinets, le second n'étant relié à rien ? Était-ce pour faire joli ? Pour créer une symétrie ? Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris qu'il était destiné à l'eau chaude, bienfait que je n'imaginai pas autrement que sous la forme d'une bouilloire que

ma mère mettait à chauffer sur la salamandre ou sur la gazinière.

Car oui, nous disposions du gaz de ville, ce qui à l'époque n'était pas donné à tout le monde. Je rappelle pour qui est observateur qu'on peut encore voir



sur certains immeubles des plaques émaillées annonçant fièrement la distribution de gaz "à tous les étages", preuve qu'il ne s'agissait là que d'un privilège facultatif.

En fait je ne découvrirai les bienfaits de l'eau chaude à volonté, de la douche ou de la baignoire qu'à l'âge de 10 ans lorsque nous déménagerons. Mais en attendant on ne se plaignait pas, c'était la vie d'alors...

Et, bien entendu, pas de réfrigérateur ni d'aspirateur ni de machine à laver. Pour la lessive, ma mère faisait bouillir le linge dans une immense lessiveuse posée sur la gazinière. Et pour la nourriture, elle disposait d'un garde-manger, gros coffre en bois grillagé à la fenêtre de la cuisine. Bien entendu, si le système était performant l'hiver, il était inutilisable l'été. Alors la solution consistait tout simplement à ne rien stocker durant les mois chauds et à descendre faire ses courses tous les matins.

Dès notre arrivée rue Éliisa-Lemonnier, je suis entré à l'école maternelle. Nous sommes donc en octobre 1953, puisque à l'époque la rentrée des classes se faisait toujours en octobre.

Outre le fait que j'étais très mal à l'aise (puisque, cloîtré rue de Tolbiac je n'avais jamais eu le moindre

contact avec d'autres enfants de mon âge), j'en garde un souvenir très précis : la tentative de lecture globale !

Je revois l'institutrice écrivant un mot sur le tableau et nous disant : "Regardez bien ce mot, regardez le bien. Ça y est, vous l'avez-vu ? Attention, je le cache, et maintenant, réécrivez-le sur votre cahier !" Je ne sais pas si les autres y parvenaient, mais pour ma part j'étais incapable de réécrire quoi que ce soit et me contentais de vagues gribouillis qui, j'en étais persuadé, allaient leurrer notre tortionnaire. Cette méthode très novatrice venait d'être pondue au début des années 50 par un fou furieux dénommé Glenn Doman et, apparemment, les institutrices de l'école maternelle de la rue Élisa Lemonnier étaient à la pointe du progrès ! Fort heureusement, je suis revenu à une méthode plus conventionnelle dès mon accession à l'école primaire, mais les générations suivantes n'ont pas toujours eu cette chance et leurs séquelles sont encore nombreuses.

J'ai un autre souvenir très cuisant de ce petit appartement : un beau jour des messieurs à l'air grave entrent dans ma chambre, ma mère me dit de me déshabiller et on m'enfile aussitôt une sorte de chemise de nuit blanche. Puis, à l'aide d'une ficelle on me ligote. Je ne comprends pas ce qui se passe mais, comme mes parents sont là et qu'ils ne semblent pas inquiets, je ne le suis pas non plus.

On m'allonge sur le petit canapé de ma chambre et je vois que les messieurs aussi ont enfilé des chemises de nuit blanches. L'un d'eux porte un masque sur le visage et tient dans sa main une sorte de grosse

ventouse au bout d'un manche, style déboucheur d'évier. Il approche la ventouse de mon visage et subitement il me la plaque en plein figure. Ténèbres absolues et sensation d'étouffement. Je veux me débattre et hurler mais mes liens m'en empêchent et mon cri est assourdi par l'horrible étouffoir. Je sufoque. Pourquoi me fait-on subir ça ? Puis, sans transition apparente je me réveille. Je suis surpris de voir que la nuit est déjà tombée et que je suis dans mon lit. Mais ce n'est pas là le pire : le fond de ma gorge me brûle atrocement et je hurle de douleur.

Voilà, on venait de m'enlever les amygdales et, de même que je suis né à la maison, j'ai été opéré à la maison. Décidément, à l'époque on ne s'entourait pas de tout le tralala sécuritaire, on passait ou on trépassait, point final. Je me demande comment le chirurgien aurait réagi en cas d'hémorragie ou de problème grave, car je rappelle quand même qu'on habitait au sixième étage sans ascenseur et que l'hôpital n'était pas tout proche.

Bref, je me souviens d'avoir horriblement souffert plusieurs jours avec, pour seul calmant, de la glace pilée à sucer. Tu parles d'un anesthésiant !

Et puisqu'on en est à parler de douleur physique, je garde aussi le souvenir d'un dentiste chez lequel je passais beaucoup de mes jeudis après-midi. J'ignore si mes dents de lait étaient à ce point cariées, mais aujourd'hui encore je ressens les vibrations de son horrible roulette me labourant la mâchoire. Car non seulement les instruments de l'époque n'étaient pas très sophistiqués, mais inutile de vous préciser que la piqure anesthésiante n'existait pas (ou rarement pra-

tiquée). Et tout ça pour des dents qui n'allaient pas tarder à tomber...

Mais heureusement je n'ai pas que souvenirs déplorables à raconter et j'ai plaisir à faire ressurgir celui-ci du tréfonds de ma mémoire.

C'était un dimanche après-midi et mon père m'avait emmené au parc des Buttes-Chaumont pour une petite promenade. J'avais emporté avec moi l'une des mes petites voitures préférées, une traction-avant noire pour être précis, que je traînais derrière moi au bout d'une ficelle.

Mais le sol étant boueux, mon père avait alors suggéré de la tremper dans l'eau d'un bassin pour la nettoyer un peu. Nous la plongeons donc au plus profond en la tenant par sa ficelle mais, au moment de la remonter... elle avait disparu ! Le drame !

Le temps était gris, l'eau était sombre et il était impossible de l'apercevoir. Et quand bien même, elle aurait été hors de portée.

Bien sûr j'ai beaucoup pleuré mais mon père m'a alors consolé avec une explication que je n'ai pas oubliée : "c'est une maman-poisson qui a aperçu ta voiture et qui l'a détachée pour que ses petits poissons puissent jouer avec".

Et voilà, il avait trouvé la bonne formule et mes larmes ont instantanément séché...

Je me souviens encore de quelques autres anecdotes qui illustrent ma naïveté d'alors. Ainsi, il faut savoir qu'à l'époque les salaires étaient distribués en espèces, chez Renault comme ailleurs, et que c'est par mandat postal que l'argent arrivait à la maison.

Et un jour, j'avais reproché à mon père de ne pas donner suffisamment d'argent à ma mère, celle-ci ne survivant que grâce à la générosité du facteur !

Je me souviens également du jour où je demandais à mon père pourquoi il ne réclamait pas d'augmentation à son patron. Et après qu'il m'ait dit que cela lui avait été refusé, j'avais alors suggéré : "Pendant que Monsieur Renault est occupé à réparer le moteur d'une voiture, tu n'as qu'à te glisser derrière lui et lui prendre des sous dans ses poches". Et voilà c'était tout simple ! Gauchiste avant l'heure ?

Allez, encore une petite dernière et j'arrête. J'avais remarqué le manège du marchand de journaux qui, parfois, rendait la monnaie mais parfois empochait l'argent sans rien rendre. Intrigué, j'en avais déduit que si l'on faisait l'appoint, le marchand ne rendait rien, ce qui est logique, mais que si l'on n'avait pas assez d'argent, alors c'était lui qui complétait ! Ainsi si un objet coûtait 5 francs et qu'on n'en avait que 3, le vendeur donnait l'objet agrémenté des 2 francs qui manquaient. Sympa, non ?

Je crois que j'avais trouvé le moyen de lutter contre la vie chère...

IV

École primaire



Octobre 1954, j'entre à l'école primaire. Des deux premières années je ne garde aucun souvenir précis. Je me rappelle juste d'une fessée aussi douloureuse qu'incompréhensible. En effet, j'avais perdu quelques places au classement mensuel et mon père m'avait alors pris sur ses genoux pour me donner une fessée (cul nu bien sûr) à raison d'une claque par place perdue. J'avais beaucoup pleuré, mais le pire c'est que je ne comprenais pas du tout ce que j'avais fait de mal. Je n'établissais pas le lien entre mon travail et cet étrange classement mensuel sorti d'on ne sait où. Dans mon esprit,

je faisais ce que la maîtresse me demandait, ni plus ni moins, et ce classement était un peu comme une sorte de tirage au sort sans aucun rapport avec mon implication.

La morale de l'histoire est que tout châtement doit être accompagné d'une notice explicative, surtout dans les jeunes années.

Je me rappelle également que cette école, située à deux pas de chez moi, rue Bignon, faisait face au commissariat de police du 12^{ème}. Pour une raison que j'ignore, des militaires stationnaient parfois sur les lieux, si bien que nous restions tous plantés là de longs moments, ébahis devant leurs armes et leurs véhicules guerriers. Pour nous c'était mieux qu'au cinéma, c'était du concret.

Or il se trouve que le mari de la femme qui m'avait sauvé de l'étouffement rue de Tolbiac, était gardien de la paix (flic, si vous préférez) dans ce commissariat. Il me connaissait bien et un beau jour, m'ayant aperçu au sortir de l'école, il m'avait pris par la main et m'avait invité à visiter les lieux. Je pense que le brave homme voulait me faire plaisir mais c'est tout le contraire qui s'est produit. Me retrouver noyé dans ce grand hall plein de types en uniforme qui vociféraient de partout me terrorisait. Il m'avait même montré les cellules, alors que je ne comprenais même pas la signification de ce mot (on n'avait pas la télévision à l'époque et les sorties au cinéma étaient rares). Je l'ai suivi docilement mais, une fois revenu dans la rue je me suis sauvé à toutes jambes. Peut-être est-ce cette visite traumatisante qui m'a dissuadé à jamais de devenir gangster ? Qui sait ?

Autre anecdote, je me souviens du "verre de lait dans les écoles" instauré en 1954 par Pierre Mendès-France. Cette décision avait été prise afin de lutter contre la dénutrition (les privations de l'après-guerre n'étaient pas loin) et contre l'alcoolisme (enfant on buvait de l'alcool, d'ailleurs mes parents me donnaient un peu de vin mélangé à l'eau à tous les repas). Donc un beau jour on nous apporte des petites bouteilles de lait à boire sur place. Personnellement, le lait froid sans rien dedans m'écœure. Donc je bois ma portion et plouf, je vomis tout dans le dos de mon voisin de devant ! Je le revois encore se retournant, l'air stupéfait, sa tête est restée gravée à jamais dans ma mémoire. Il s'appelait Picard.



À propos de noms qui me sont restés gravés, je me souviens d'un dénommé Baudet. Je ne sais pas si c'est le nom qui crée la fonction, mais ce Baudet était le sempiternel cancre de la classe. Simple coïncidence ou cruelle prédestination ?

Août 1955. Naissance de ma sœur Véronique. Je me souviens en avoir été très heureux. Dans ma solitude de fils unique et sans copains, je crois bien que mon intérêt en sa venue était mitigé : je la situais quelque part entre l'animal de compagnie, le jouet grandeur nature et la compagne de jeux. Mais je pense que c'est quand même la troisième option qui prévalait, sorte de super-copine qui allait être disponible 24 heures sur 24.

J'ai une excellente anecdote à raconter à son sujet (ou plutôt au nôtre). Le fait se déroule un soir d'hiver, un an ou deux après sa naissance, je ne sais plus exactement quand. Ma mère s'est absentée et m'a chargé de la faire manger dans sa chaise haute. Je commence donc à lui donner sa bouillie quand, tout à coup, je tourne la tête vers le couloir et vois... un spectre ! Une forme blanche était là, qui flottait dans l'espace, immobile et étrangement lumineuse dans la noirceur du corridor. La trouille ! Terrorisé je me jette sous la table du salon et n'en bouge plus jusqu'à l'arrivée d'un providentiel chasseur de fantômes.

Lorsque ma mère est revenue de courses, j'ai eu enfin la clé du mystère : le couloir était percé d'une fenêtre en verre opaque, laquelle donnait sur une minuscule courette où on suspendait parfois quelque linge à sécher. Et ce soir-là elle avait accroché une petite culotte blanche, laquelle s'était trouvée inopinément éclairée de biais par une fenêtre voisine. Et voilà !

Bien sûr, j'ai été la risée pour avoir eu peur d'une petite culotte suspendue dans la nuit, et je me souviens d'avoir répliqué : "Mais Véronique aussi elle a

vu le fantôme, la preuve, elle pleurait autant que moi". La réalité, c'est qu'elle ne pleurait pas à cause du fantôme mais devant sa succulente bouillie qui lui tendait désespérément les bras.

Mon année de CE1 fut marquée du sceau de l'absentéisme. Pas du mien mais de celui des enseignants qui se succédaient et disparaissaient de l'estrade aussi rapidement qu'ils étaient venus. Un petit tour et puis s'en vont, et c'était des heures passées assis par terre dans les salles voisines à bailler aux corneilles ou à faire des dessins. Un souvenir tenace reste ancré dans ma mémoire : la maîtresse d'une classe où on nous avait stockés, lançant aux élèves trop bavards des "ferme ta boîte à camembert" avec la gouaille d'Arlety donnant la réplique à Louis Jouvet. J'avais trouvé l'expression tellement imagée que je m'étais empressé de la mémoriser et, chaque fois que je l'utilise aujourd'hui, je revois cette blondasse trop maquillée avec son timbre vulgaire qui m'effrayait un peu.

Le problème du manque d'effectif n'est donc pas nouveau et on peut être surpris de le voir perdurer soixante-dix ans plus tard. Est-il à ce point scellé dans la pierre des écoles publiques ? Mon père s'en était offusqué et avait été voir le directeur en le menaçant : "si vous ne trouvez pas de solution, je vais être obligé de retirer mon fils de votre établissement". Ce à quoi l'autre avait répondu : "Oui, retirez-le, ça me rendrait service, j'en ai trop, je ne sais plus où les mettre !"

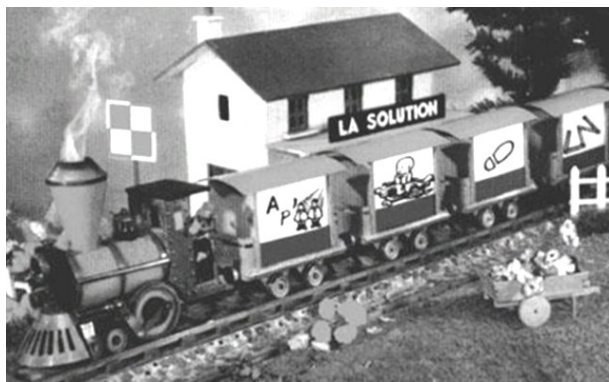
Et c'est ainsi qu'à la rentrée suivante, en octobre 1957, je me retrouverai propulsé à la pension Jacquignon, petit institut privé situé à Charenton-le-Pont. Et là, ça n'allait plus du tout rigoler...

V

Notre petite vie parisienne

Avant d'aborder le chapitre Jacquignon, laissez-moi vous décrire un peu la façon dont nous vivions en ces années 50.

Tout d'abord, nous ne possédions pas de téléviseur. Il faut dire ce genre d'instrument – très onéreux – n'offrait pas grand intérêt. Gros meuble encombrant, doté d'une seule et unique chaîne en noir et blanc, il ne recevait ses programmes qu'à certaines heures. Et si d'aventure il y avait un blanc entre deux émissions, l'ORTF nous affichait alors une pendule ou bien un petit train qui passait et repassait inlassablement en nous proposant un rébus. C'était un peu lancinant mais c'était toujours mieux que l'atroce publicité actuelle.



J'enviais mes copains qui avaient la télé chez eux et, un ou deux ans après notre arrivée rue Lemonnier, j'irai les jeudi après-midi (puisque le jeudi était le jour de congé) chez un petit voisin, Michel, regarder "*La Piste aux Étoiles*" et me régaler des aventures de Zorro, Rintintin ou Ivanhoé. Je ne la consommait donc qu'avec modération.

Nous n'avions donc pas de petit écran mais en revanche nous possédions un énorme poste de radio à lampes (le transistor ne sera inventé que quelques années plus tard). L'antenne était dissimulée dans un énorme cadre agrémenté d'une photo avec, sur sa face arrière, d'énormes boutons de réglages. De plus il fallait orienter convenablement ce cadre sous peine de ne capter que des grésillements et des grondements. C'était toute une technique !

Voici le dos du cadre, tel que nous l'avons miraculeusement retrouvé dans notre grenier :



Bien sûr, c'était mon portrait qui trônait sur la face avant, celui où j'avais les cheveux longs, hippy avant l'heure (voir la galerie de photos en fin d'ouvrage). Ainsi j'ai été biberonné aux jeux radiophoniques, aux feuilletons sonores, au théâtre parlé, et je pense que ce fut une bonne chose car l'absence d'image développe l'imagination. La radio, tout comme la lecture, demande un effort dont la télévision et le cinéma nous dispensent trop aisément.

Au tout début, j'avoue que ce gros poste de radio me posait problème : comment les gens qui parlaient à l'intérieur pouvaient-ils y pénétrer ? Je supposais qu'ils devaient être minuscules ! J'imaginai des petits bonshommes qui allaient et venaient et un mini-orchestre qui nous jouait de la musique avec leurs mini-instruments. Comme vous pouvez le constater, la radio développe vraiment l'imagination...

C'est également dans ces années-là que mon père a fait l'acquisition d'une 4CV. Elle était toute petite mais, proportionnellement à ma taille, elle me semblait immense, ce qui est tout à fait logique.



En fait, mes parents avaient des priorités différentes de celles de la plupart des autres gens. Comme je l'ai dit nous ne possédions pas de télévision (et n'en aurons une que bien des années plus tard), nous n'avions pas d'appareil photo, plutôt une sorte de boîte à chaussures très rudimentaire que je possède encore (voir ci-dessous), mais en revanche nous n'allions pas tarder à avoir... le téléphone !



Cela semble évident aujourd'hui mais il faut savoir qu'à l'époque obtenir une ligne était non seulement très long (des mois, voire des années d'attente) mais également très onéreux. Il fallait vraiment en avoir envie ! Et quand je revois à ce gros appareil noir à cadran circulaire trônant sur une commode dans l'entrée de l'appartement, je me demande bien à qui mes parents pouvaient téléphoner puisqu'à ma connaissance personne dans notre entourage n'était abonné. Mais il faut croire qu'ils y avaient vu une quelconque nécessité.

Le cadran comportait des chiffres et des lettres car les numéros d'alors commençaient par le nom du central téléphonique auquel on était relié. Ainsi un de nos futurs numéros sera ROB 53 64 car relié au central de Robinson. Il deviendra ensuite 702 53 64, puis 47 02 53 64 et enfin 01 47 02 53 64. En tout cas les anciens étaient bien plus faciles à mémoriser !

Et pour téléphoner en province, le numéro ne suffisait pas, il fallait passer par une opératrice (voir le sketch de Fernand Raynaud, "*Le 22 à Asnières*").

Peu de gens possédant le téléphone à domicile, il leur fallait alors téléphoner depuis l'extérieur, sauf que les cabines vitrées n'avaient pas encore envahi les rues. En fait, il n'y avait que deux solutions. La première consistait à se rendre dans un bureau de

poste où une rangée de cabines – avec bottin à disposition – attendait l'usager. La seconde consistait à aller... au bistrot du coin, qui était souvent doté d'une cabine en sous-sol, près des toilettes, ou d'un appareil mis à disposition sur le comptoir. Bonjour la discrétion ! Dans le cas des cabines on ne payait pas avec des pièces de monnaie mais avec des jetons spécifiques qu'on pouvait se procurer dans les bureaux de poste et les cafés.



Mais si l'on m'avait prédit qu'un jour lointain on pourrait se transmettre, outre le son métallique de la voix, des photos, des musiques, des films et même des sommes d'argent par le fil du téléphone, j'aurais probablement accusé mon visionnaire d'être devenu fou pour avoir lu trop de romans de science fiction !

Et allant plus loin dans le modernisme, mon père allait s'offrir un ou deux ans plus tard une petite caméra 8mm. Objet de luxe et de progrès, c'était aussi une curiosité épique car d'un maniement assez complexe : chargement de la pellicule à tâtons dans l'obscurité totale, réglage manuel de la netteté et de la luminosité au "pifomètre" sans aucun automatisme, et surtout remontage du moteur avec une grosse clé tel un jouet puisque dépourvu de piles. Telles étaient les contraintes de ce coûteux ancêtre de la



vidéo. En tout cas je trouve émouvant de nous voir aujourd'hui tous jeunes et ressuscités sur ces vieux films que j'ai pu numériser.

Je me souviens notamment de petits films à scénario que, cabotin précoce, j'avais supplié mon père de me faire tourner. Ainsi, il y eut "Zorro", dans lequel j'étais le vengeur masqué et ma sœur un indien perfide, et par la suite "De la Terre à la Lune" où, accompagnés de mon copain Michel, nous tentions de construire une fusée interplanétaire. Tous ces films constituent d'excellents souvenirs animés, même si aujourd'hui nous manquons parfois de photographies d'époque.

L'engouement pour mon père à posséder une caméra plutôt qu'un appareil photo peut sembler surprenant, mais à l'époque avoir une voiture, un téléphone ou une caméra était le summum de l'avant-gardisme. En fait, je pense que tous ces petits signes extérieurs de réussite sociale avaient également une autre racine, bien plus profonde que celle d'un simple engouement technologique. Je soupçonne que mon père, ulcéré par le mépris de son défunt beau-père, voulait absolument afficher ses premiers succès au vu et au su de tous. Car il faut se souvenir qu'il était issu d'un milieu plus que modeste. Élevé dans un minuscule sixième étage du côté de Barbès dans le 18^{ème} arrondissement de Paris, également appelé "Quartier de la Goutte d'Or", il avait été retiré de l'école après son premier bac parce que ses parents ne pouvaient plus lui payer d'études. Sa mère galérait en tant de "modiste" à domicile (c'est-à-dire qu'elle fabriquait des chapeaux sur mesure) et son père était simple manutentionnaire dans une société

d'outillage. Mariage forcé, mauvaise entente, promiscuité et surtout manque d'argent, l'ambiance n'était pas folichonne. Cette grand-mère me disait souvent que "quand il n'y a pas de foin dans les râteliers les chevaux se battent", et elle savait de quoi elle parlait ! Mon père m'a raconté sa hantise, à l'école, d'être appelé au tableau noir de crainte que les autres élèves voient ses vêtements rapiécés.

C'est ce qui explique que, plus tard, après avoir épousé ma mère en 1946, il n'a eu de cesse de suivre des cours du soir aux Arts-et-Métiers pour s'élever au rang d'ingénieur. Pour lui c'était une double revanche, à la fois sur son enfance miséreuse et sur son sarcastique beau-père...

Mais revenons à ses "jouets". Il troquera par la suite sa petite 4cv verte pour une belle Dauphine bleue. Ce n'était pas très difficile puisque, travaillant chez Renault, il bénéficiait d'une remise spéciale sur les véhicules neufs. Ainsi, tous les six mois il revendait le sien et en rachetait un nouveau sans bourse délier, la perte d'argus étant compensée par la remise allouée. C'est pourquoi durant toute mon enfance j'ai eu le plaisir de ne rouler que dans des voitures qui fleuraient bon la sellerie neuve.

Mais "plaisir" est un bien grand mot car il ne faut pas croire que "neuf" soit synonyme d'irréprochable. En effet, tout nouvel acquéreur "essuie les plâtres" et est le premier à subir les petits défauts de fabrication lorsqu'il y en a. Mon père était donc à l'affût du petit clic-clic suspect, du petit clac-clac coupable, et je peux dire que j'en ai passé des kilomètres, la tête en

bas, au fond de la voiture, à traquer les petits bruits insolites. Et gare à moi si je ne les entendais pas ou ne parvenais pas à les localiser avec précision ! Parfois, de guère lasse, je finissais par admettre les avoir repérés même si je n'avais rien entendu du tout.

Cette époque de ma vie a été marquée par une autre singularité : l'apprentissage du piano.



C'est sur ce clavier que ma mère, puis moi, puis ma sœur avons fait nos gammes. Il est toujours en état.

Malgré l'étroitesse des lieux nous possédions un beau piano droit coincé entre le mur et la table de salle-à-manger, si bien qu'il fallait chaque jour re-

pousser la table contre le mur opposé pour avoir accès au clavier.

Ainsi, une fois par semaine j'allais subir mon cours particulier chez Madame Moreau, vieille dame revêche, fervente adepte du coup de règle sur les doigts à chaque fausse note. L'inconvénient de la méthode est que, pianotant dans la crainte du coup suivant, les doigts se crispent, provoquant un nouveau dérapage discordant, lequel entraîne un nouveau coup, etc...

Je détestais ces leçons ainsi que les petits morceaux de musique qu'on m'infligeait : "*Les Cloches Enchantées*", "*Première Polka*", "*Petite Source Enchantée*" (j'ai encore la liste), on le devine rien qu'au titre, ils n'étaient pas folichons. Et bien entendu, je ne parle même pas des gammes, torture insupportable tant pour l'oreille, que les poignets et le dos. Bref, je n'étais pas Mozart, je pense que je n'avais aucune prédisposition.

À la fin de chaque année, la professeure organisait un gala avec une prestation de chacun de ses élèves, ainsi que de saynètes chantées et mimées. C'est pourquoi je devais, en plus de ma performance pianistique, ânonner une chanson (en groupe, heureusement) et singer quelque action que je trouvais parfaitement ridicule. Et si j'ai employé le verbe "ânonner" au lieu de "chanter", ce n'est pas par hasard car, étant incapable de retenir les paroles, je me contentais d'ouvrir et de fermer la bouche en cadence pour faire illusion. (Mais j'ai su par la suite que je ne faisais pas du tout illusion, mon play-back

n'étant pas du tout au point). En tout cas j'ignorais totalement le trac, privilège de l'enfance.

De ces spectacles il me reste juste une anecdote assez amusante. La salle était toujours bondée, emplie des parents et amis des apprentis-virtuose qui se succédaient sur scène. Et certains spectateurs devaient s'ennuyer aussi ferme que moi car, alors que j'errais dans les allées après avoir fait mon numéro, un type m'avait demandé : "Petit, va dire à Madame Moreau qu'il y a un courant d'air dans la salle et qu'il faut qu'elle ferme la porte". Or il faut savoir que durant la représentation la professeure se tenait toujours assise sur scène à côté de ses élèves (mais sans sa règle cette fois, c'eût été du plus mauvais effet). Donc je suis tranquillement monté sur l'estrade et lui ai glissé le message à l'oreille. Inutile de dire qu'elle m'a gentiment (mais fermement) rabroué pendant que, au fond de la salle, le type et ses copains devaient être écroulés de rire. On s'amusait comme on pouvait...

Ah si, j'en ai une autre, une toute petite. Un jour lors d'une répétition on me demande de me tourner vers le public. Aussitôt je tourne le dos à la salle ! On m'explique alors que le "public", ce sont les spectateurs. Ah bon ? En fait je croyais que le "public" était une sorte d'inspecteur qui se baladait en permanence dans les coulisses. Comme quoi on a parfois une drôle de vision du monde quand on est enfant...

Le supplice du piano a quand même duré trois ans et le pire c'est qu'il ne m'en est strictement rien resté. Aujourd'hui je sais tout juste différencier les

touches d'un clavier mais ne saurais plus lire la moindre partition et ignore la différence entre une croche et une double croche. Je chante faux, je ne suis pas mélomane et n'ai aucun sens du rythme (ce qui explique que je n'ai jamais pu apprendre la moindre danse de salon).

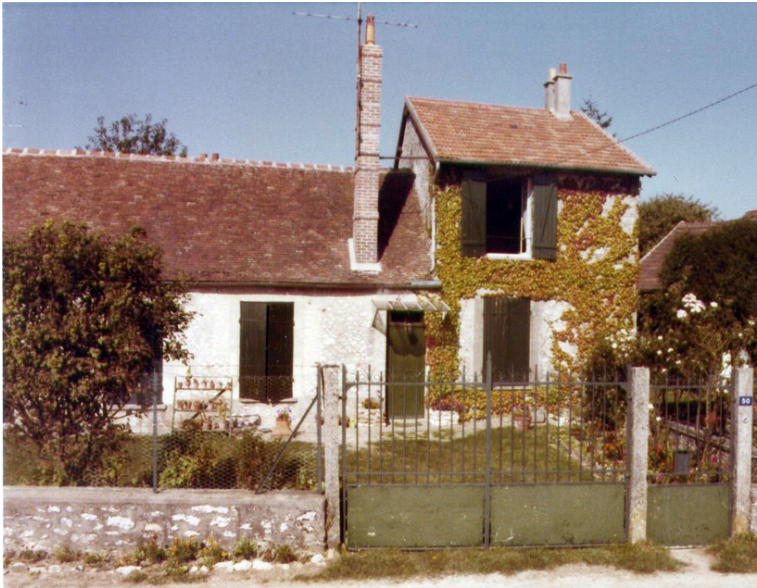
Quand je vois aujourd'hui des artistes chanter en s'accompagnant au piano, je suis admiratif car il faut bien comprendre que la main droite et la main gauche jouant deux mélodies différentes, l'exploit du chanteur consiste alors à exécuter trois prouesses en même temps ! Et je ne parle même pas de ceux qui chantent et dansent tout à la fois !

Finalement, je me pose aujourd'hui une question : était-ce moi qui n'avais aucune prédisposition musicale, ou la méthode de Mme Moreau qui était trop rébarbative pour un môme de six ans ? Sans doute m'avait-on confondu avec ce bon vieil Amadeus ?

VI

Vaudoy-en-Brie

Pour fuir la capitale et profiter de l'air pur et des petits oiseaux chaque week-end – et pas seulement pendant les vacances d'été – mes parents avaient décidé d'acheter une maison de campagne.



Après bien des visites ils avaient fini par jeter leur dévolu sur une grande bâtisse dans la petite com-

mune de Vaudoy-en-Brie, en Seine-et-Marne, à une cinquantaine de kilomètres de Paris.

Ce n'était pas le grand luxe : sol en terre battue, cuisine sombre et exigüe, murs suintant d'humidité, wc rudimentaires dans le jardin, tout était à refaire. Et ils s'y sont attelés avec courage et persévérance mais je crois qu'en réalité ce genre d'activité leur plaisait. La meilleure preuve, c'est qu'ils récidiveront trente ans plus tard avec une antique ferme tout aussi délabrée, mais au fin fond du Périgord cette fois.

De plus ils avaient décidé de jouer les cultivateurs, non seulement pour les fleurs mais également pour produire les fruits et les légumes frais qu'on ramenait à la maison.

J'avais donc maintenant 8 ans et, je l'ignorais encore mais ce village briard allait jouer un rôle important dans ma vie. J'y passerai beaucoup de vacances, beaucoup de week-ends, j'y aurai de nombreux copains de mon âge, en fait j'y mènerai une vie diamétralement opposée à celle que je menais à Paris (ou ensuite à Fontenay-aux-Roses). Enfant rangé et solitaire en semaine, le week-end je courais les bois et les champs avec les petits paysans du cru, je me bagarrais, je parcourais des kilomètres à vélo, je grimpais aux arbres, toujours prêt à me dépenser sans compter. Je me souviens, entre autres imprudences, que parfois nous jouions aux indiens et que, pour rendre les affrontements plus réalistes, nous confec-tionnions des arcs de fortune à l'aide d'une branche et d'un bout de ficelle agrémentés de flèches savamment aiguisées ou lestées d'un petit caillou effilé. Et on se tirait dessus sans aucun état d'âme. Ou bien,

mimant les chevaliers d'antan, on s'affrontait avec de lourds bâtons en guise d'épées. Je me demande comment il n'y eût jamais de blessés, cela reste un mystère.

Je dis qu'il n'y avait pas de blessés mais il y a eu pire, et ce n'était pas en jouant. J'avais environ une douzaine d'années et l'un de mes copains un peu plus âgé travaillait sur les chantiers. Un jour un dysfonctionnement se produit sur la poulie de la grue et son patron lui demande de grimper dans le seau pour aller voir ce qui gêne. Mon copain s'exécute, il est hissé jusqu'à la flèche, il résout le problème mais, sous le coup, une violente secousse se produit et le seau bascule... Je vous laisse imaginer l'horreur ! Inutile de préciser qu'à l'époque on ne s'encombrait pas de règles de sécurité ultrasophistiquées. Je me demande même quelle a pu être la condamnation du patron fautif et même s'il y en a eu une...

J'avais aussi un autre copain qui a été écrasé par un camion alors qu'il se baladait en vélo. Mais cela ne m'a pas empêché de continuer à sillonner les routes pour autant. Merveilleuse insouciance de la jeunesse !

D'ailleurs les morts autour de moi ne m'émouvaient pas beaucoup. Est-ce moi qui était insensible ou bien est-ce un privilège de l'enfance destiné à nous préserver ? Je l'ignore mais, bizarrement, quand je me remémore ces deux gamins de mon âge qui ont été privés de leur avenir en une fraction de seconde, c'est maintenant que ça m'émeut et me semble injuste.

Et puis en grandissant, les jeux changeront de nature, ils feront place aux virées en voitures, aux copains, aux copines et aux petits bals de la région. (Lire "*Falbala*" à ce sujet). Et bien plus tard, ils deviendront week-ends ou vacances tranquilles avec ma compagne. Et c'est aussi là que je m'essaierai à mon tout premier court-métrage, '*Les Vampires*', mais ça c'est une autre histoire... (Voir "*Courts-métrages*")



En fait, cette maison de campagne ne nous était pas uniquement destinée. Si mes parents l'avaient choisie un peu plus grande que nécessaire, c'était pour y héberger mes grands-parents paternels, Eugène et Georgette dont j'ai déjà parlé. Les malheureux s'étaient fait expulser de leur logement (à

l'époque, les lois protégeaient peu les locataires et les propriétaires pouvaient récupérer leur bien plus facilement qu'aujourd'hui) et ils se seraient pratiquement retrouvés à la rue, n'eût été la bonté d'une de leurs amies, directrice d'école, qui les avaient recueillis en son immense logement de fonction. Mais la situation ne pouvait guère s'éterniser et mon père n'avait eu que cette solution de résidence secondaire pour les aider.

Mon grand-père y décéda trois ans après d'une crise cardiaque et ma grand-mère ne le suivra dans le petit cimetière communal que vingt ans plus tard.



À Vaudoy, avec ma sœur
dans son numéro de haute voltige

VII

Ambiance

Je n'en ai pas encore parlé jusqu'à présent parce qu'il est des souvenirs qu'on n'aime guère ressasser, mais je dois avouer qu'à la maison l'ambiance était rarement au beau fixe. Les cris et les châtiments pleuvaient. La sévérité était de mise tant chez mon père que chez ma mère, mais chacun dans un domaine différent.

Pour ma mère, c'était le quotidien qui importait, les petites bêtises, les petites maladroites et parfois même un petit rien du tout déclenchait l'orage. Je pense que, ayant été elle-même éduquée avec une sévérité absolue (souvenez-vous de l'autoritarisme de son père et de sa gifle à 22 ans) elle considérait normal d'élever ses enfants avec la même dureté. Je suis même persuadé qu'elle se serait considérée comme une mauvaise mère si elle avait fait preuve de relâchement. En fait, elle appliquait à l'excès le proverbe "qui aime bien châtie bien", ce qui fait que les taloches et les coups de martinet – tantôt côté lanière et tantôt côté manche pour varier les plaisirs – étaient devenus le sport quotidien.

(À ce sujet ma sœur m'affirme que si ma mère nous frappait du côté manche c'est parce que j'arrachais en cachette quelques-unes des lanières assassines, mais je n'en suis pas certain à 100%. Je pense

que le manche aurait quand même fait office d'arme d'appoint, au même titre que sa chaussure ou n'importe quel objet qui lui tombait sous la main).

De plus, il faut savoir que j'étais bien plus battu que ma sœur au motif de mon ancienneté. L'aîné doit céder, l'aîné doit montrer l'exemple... Mais je vois aussi une autre raison à son agressivité : je pense qu'elle souffrait de "misandrie". En effet, Je l'ai souvent entendu blâmer le genre masculin et ne trouver de qualités qu'au sexe faible, au point que, enfant, je culpabilisais presque d'être né garçon. Je me sentais impur et couvert de tares. Je sais en outre qu'elle désirait une fille en premier lieu et qu'elle avait été très déçue en me voyant débarquer avec une zigounette. Me faisait-elle payer mon involontaire transsexualité prénatale ?

Comme preuve, je me souviens particulièrement de ce jour où, rentrant de l'école, (je devais avoir 11 ou 12 ans) je me suis pris une gifle d'entrée de jeu. Et quand j'ai demandé ce que j'avais fait, elle m'a simplement répondu : "Rien, mais ça m'énerve de te voir".

Voilà, tout était dit...

D'ailleurs elle m'a elle-même avoué, il y a peu, que des voisins avaient eu l'intention de la dénoncer aux services sociaux pour maltraitance. Mais le plus curieux est qu'en me racontant cela elle se posait en victime de médisances et niait avoir jamais levé la main sur moi. J'étais stupéfait ! Elle faisait un énorme déni de tout ce pan de son passé, et pourtant elle ne souffrait pas d'Alzheimer, loin de là.

À table, je devais me tenir droit, avec les coudes serrés le long du corps, et pas question de s'affaisser ni d'effleurer le dossier de la chaise. De plus je ne devais boire que très peu car, pour une obscure raison, ma mère considérait que boire en mangeant provoquait de l'aérophagie. Et pas seulement en mangeant, d'ailleurs, en journée également. Donc je me restreignais et ai malheureusement gardé cette mauvaise habitude.

Du côté de mon père, les choses étaient très différentes. Il ne m'a que très peu frappé (plutôt pour des mauvaises notes à l'école) mais son emprise était surtout mentale. Comme beaucoup de pères, il considérait sa réussite inachevée et comptait sur moi pour reprendre son flambeau et le porter bien plus haut que lui. En fait, admirateur de Saint-Cyr ou de Polytechnique il rêvait pour moi d'ingénierie et, pire que tout, de carrière militaire. Bref, tout ce que je n'étais pas !

J'ai d'ailleurs une anecdote tout à fait caractéristique à ce sujet. Il avait décidé que je serai coiffé en brosse, en bon enfant de troupe qu'il me voyait. Le problème était que ma tignasse ne tenait absolument pas ce genre de coupe, elle se rebellait et s'aplatissait effrontément. Je devais donc appliquer chaque matin un bâtonnet de gel très douloureux sur mes cheveux afin de leur imposer la verticalité souhaitée. Et puis un jour, nous allons chez un coiffeur, non loin de Vaudoy, et mon père demande pour moi une brosse impeccable. L'homme de l'art commence à jouer du ciseau, mais peu à peu je me rends compte qu'il me dessine une raie et peigne mes cheveux sur

le côté. Je n'en crois pas mes yeux ! Et quand mon père lui en fait la remarque, l'autre lui répond "Je suis désolé Monsieur mais les cheveux de votre fils ne tiennent pas la brosse, c'est impossible".

Finalement mon père n'a plus jamais insisté et m'a laissé avec ma raie sur le côté. J'étais fier, je ressemblais enfin aux garçons de mon âge ! Je crois que ce fut là sa première déception à mon égard, mais ce qu'il ignorait c'est qu'elle n'était pas la dernière et qu'avec moi beaucoup d'autres déceptions suivraient. Vraiment beaucoup !

Dès mon plus jeune âge il a donc tenté de m'inculquer son goût pour les sciences mécaniques et l'ingénierie. Pour lui, c'était la seule et unique voie pour réussir dans la vie. Je me souviens à ce propos d'un fait regrettable qui s'est produit lorsque j'avais 6 ou 7 ans. À cette époque, j'étais dingue de trains électriques. Je ne parle pas des jouets, je parle des vrais trains ! J'aimais bien les locomotives à vapeur mais voir une motrice à traction électrique entrer majestueusement en gare me rendait fou !

Et je me souviens parfaitement d'avoir dit à mon père ce jour-là : "Quand je serai grand, je conduirai des trains". Et c'est là que tout s'est effondré : il m'a répondu "Non, plus tard tu seras ingénieur". Je m'en souviens comme si c'était hier tant ses paroles m'avaient blessé. Je venais de prendre soudainement conscience que je ne réaliserais jamais mes rêves et que je serais astreint à une obscure profession qui ne m'intéresserait pas le moins du monde. D'ailleurs, à cet âge-là je ne comprenais même pas la signification du mot "ingénieur", c'était trop abstrait. Alors pourquoi briser le rêve d'un petit garçon ? N'aurait-il pas

été plus simple de me répondre que, oui je conduirai des trains, ou même des avions ou des bateaux si je le souhaitais, mais que pour cela je devrai bien travailler à l'école et surtout être fort en maths. Et hop, le tour était joué et tout le monde aurait été content.

Mais au lieu de cela il a préféré me casser, chose d'autant plus regrettable que cet incident ne fut pas le seul du genre, d'autres lavages de cerveau se sont succédé par la suite. Il croyait planter des petites graines à son goût mais il n'a fait que dévaster le jardin.

Le résultat est que très tôt j'ai mis une croix sur mon avenir et me suis inconsciemment autocensuré. Si bien que lorsqu'on me demandera plus tard quels sont mes projets professionnels je répondrai invariablement que je ne sais pas. Et en écrivant ces lignes soixante-dix ans plus tard, je ne le sais toujours pas.

C'est ainsi qu'on coupe des ailes et casse un élan pour toujours...

Allez, encore une dernière qui vaut son pesant d'or et après je me calme. Pour cela nous faisons un bond d'une cinquantaine d'années dans le futur.

Ce jour-là je discute avec mon père et lui explique que, ayant fait preuve de quelques dispositions pour le cinéma (voir le livre "*Courts-Métrages*") j'étais peut-être passé à côté de ma vocation. Et à ma grande surprise il me répond : "Mais tu aurais dû me le dire, je t'aurais fait faire une école spécialisée". Je le regarde, interloqué : "Ah bon ? Mais quelle école ?" Il me répond : "Une école d'électricité". Je suis de plus en plus surpris et je demande : "Une école d'électricité ? Mais pour quoi faire ?" Et là il me

lâche : "Parce que comme ça tu aurais pu être... ingénieur du son !"

Et voilà, c'était plus fort que lui, un demi siècle plus tard sa lubie de l'ingénierie ne l'avait toujours pas quitté. Pour lui, réussir sa vie signifiait forcément être ingénieur de quelque chose, le reste n'existait pas. Je n'ai même pas su quoi lui répondre...

Bref, entre ma mère qui m'accablait de reproches et de beignes et mon père qui voulait faire miennes ses aspirations, je trouve miraculeux de m'en être sorti seulement un peu abruti et sans avoir basculé dans la drogue ni l'alcoolisme. Ou l'asile... Peut-être Nietzsche avait-il raison de dire que tout ce qui ne tue pas rend fort ?

Et pour couronner le tout, l'un comme l'autre avaient, malgré leurs spécificités éducatives, un point commun. C'était : "Fais pas ça tu n'y arriveras pas, touche pas à ça tu vas le casser, monte pas là-dessus tu vas tomber..." Bref, pas vraiment la méthode idéale pour donner confiance en soi. Et pour paraphraser Coluche qui disait : jusqu'à l'âge de 20 ans j'ai cru que je m'appelais "Silence !", je pourrais dire que jusqu'à l'âge de 20 ans j'ai cru que je m'appelais "Couillon !" C'était le leitmotiv ambiant.

D'ailleurs je n'ai jamais compris cette antinomie entre vouloir façonner un être important par les études et chercher à saper toute confiance en lui dans le quotidien. Un peu contradictoire, non ?

Néanmoins je dois quand même apporter une nuance dans le sinistre tableau que je viens de brosser, car je ne voudrais pas non plus faire passer mes géniteurs pour des monstres sans pitié.

En réalité ils semblaient posséder une double personnalité, tels Dr. Jekyll et Mr. Hyde. D'un côté ils se montraient durs et intransigeants, mais d'un autre côté j'étais un enfant choyé, presque gâté pourrait-on dire. Ainsi, je possédais de nombreux jouets dont certains très beaux, un train électrique, les panoplies complètes de Zorro ou de Davy Crockett ainsi que des petites voitures "Dinky Toys" et autres joujoux à foison.



L'une de mes préférées que je possède encore

Et même si je n'avais jamais le choix de mes vêtements, ceux-ci étaient toujours de qualité et impeccables. Je me souviens à ce propos d'une anecdote un peu ultérieure où, dans un magasin de chaussures, je revois ma mère me demander si je préfère la paire de droite ou la paire de gauche (paire de chaussures, pas paire de gifles, je précise). Je réponds que je préfère celle de droite, et elle rétorque aussitôt : "Hé bien tu auras celle de gauche !"

Voilà, c'était ainsi, les chaussures étaient probablement de belle qualité, je n'avais pas à me plaindre,

mais cette interdiction de donner le moindre avis était pesante. Je pense que c'est depuis ce temps-là que je suis incapable de choisir mes vêtements et que ma tenue vestimentaire m'importe peu.

Inutile de préciser qu'on prenait également un soin extrême de ma santé. Ainsi ma mère était capable de me battre comme plâtre avant de passer à table, mais elle aurait jugé inconcevable de me priver de dessert ou même de m'envoyer au lit sans manger, estimant que l'alimentation d'un enfant c'est sacré.

En fait, on balançait allègrement d'un excès à l'autre.

VIII

Fugue en sol briard

La scène se situe en septembre 1957, à Vaudoy, village dont j'ai précédemment parlé. J'avais donc 8 ans et m'étais lié d'amitié avec un petit garçon de mon âge, Dominique, lequel n'était guère mieux loti que moi, mais dans un registre différent.



Moi, Dominique et, au centre, ma sœur

Ses parents ne roulaient pas sur l'or, c'est le moins qu'on puisse dire. Le père, maréchal-ferrant,

était un petit bonhomme calme et insignifiant mais la mère, grande femme à la voix perçante, était totalement colérique, limite hystérique. Elle passait son temps à invectiver tout le monde, ce qui explique peut-être que les clients désertaient l'atelier familial au profit de l'autre forge du village, bien plus accueillante. Moi-même je me ferai parfois traiter de "galvaudeux" sans aucune raison, mais je n'y prêtai guère attention. En outre leur fils se faisant continuellement agresser par les autres enfants du village, ils avaient dû le retirer de l'école et lui faire la classe à la maison. Bref, encore une enfance joyeuse...

Or, un jour que nous nous lamentions sur nos infortunes respectives, nous avons décidé de... fuguer ! Carrément ! Après mûres cogitations, nous avons programmé de nous enfuir le lendemain en fin d'après-midi, heure à laquelle ma mère me donnait quotidiennement quelque argent pour rapporter le pain, le lait et le journal. Ça nous ferait donc déjà de quoi subsister quelque temps. (On était vraiment hors-sol). Ensuite nous avons prévu de rejoindre la Nationale 4 qui passe à proximité du village et de nous diriger vers l'est, vers des aventures fabuleuses. Je crois que les albums de Tintin nous étaient montés à la tête. Étant donné que mon complice possédait un vélo mais pas moi (du moins pas encore), nous avons convenu d'enfourcher son cycle à tour de rôle, l'autre suivant à pied et vice-versa. Et nous dormirions cachés dans le fossé, c'était évident.

Le jour J nous voilà donc partis. Premier coup de chance, ma mère n'a pas de monnaie et me remet un billet. C'est toujours ça de gagné. Et comme j'avais

récupéré les quelques sous d'économies que je conservais dans une petite cachette, j'atteignais un pécule équivalent, je pense, à 5 ou 6 euros actuels. Un sacré budget !

Je me présente donc à la ferme avec mon pot à lait métallique. La fermière me le remplit et, second coup de chance, quand je lui présente mon billet elle me dit qu'elle n'a pas de monnaie et que je la paierai demain. Alléluia ! Les dieux nous sont vraiment favorables, c'est un signe. Je passe à la boulangerie pour prendre le pain mais, bien sûr, je néglige d'acheter le journal dont nous ne saurions que faire. Et nous voilà partis...

Nous marchons pendant une dizaine de minutes en direction de la route nationale qui se rapproche peu à peu, quand tout à coup mon acolyte me lance : "finalement je ne pars plus", et immédiatement il fait demi-tour sur son petit vélo jaune et me laisse en plan.

Je le traite mentalement de dégonflé, mais je n'hésite pas une seule seconde et je poursuis ma vaillante évasion. Après tout me dis-je, je n'ai pas besoin de lui et ça me fera davantage de provisions pour demain. Je marche d'un bon pas mais, en arrivant à quelques mètres de la route nationale, je suis pris de panique devant ces gros bolides gris qui me filent sous le nez dans un vacarme infernal. Et je flanche à mon tour...

Aujourd'hui je pense que, si au lieu de nous diriger vers un grand axe routier on avait choisi un petit chemin ou une route déserte, j'aurais continué bien plus longtemps. Seuls l'obscurité et le froid auraient

eu raison de ma détermination, mais pas la solitude. Il y avait trop d'amertume au fond de moi. Bref, j'ai fait demi-tour et j'ai filé chez le buraliste récupérer le journal. Je n'en menais pas large. Entretemps Dominique avait raconté notre mésaventure à quelques gamins du village (mais sans savoir bien sûr que moi aussi j'avais rebroussé chemin) si bien qu'une nuée de petits curieux s'était déjà agglutinée devant ma grille pour vérifier mon absence. Et moi, en arrivant devant eux, penaud et l'oreille basse, je leur ai simplement raconté que je n'avais jamais eu l'intention de fuguer et que tout ceci n'était qu'une bonne farce. On sauve sa dignité comme on peut !

Lorsque je suis rentré dans la maison, j'ai trouvé que, bizarrement, ma mère n'avait pas l'air affolée du tout. Elle a même ri quand je lui ai avoué en sanglotant que j'avais voulu me sauver. Je crois qu'elle ne m'avait pas pris très au sérieux. On ne me prenait jamais au sérieux !

En tout cas il n'y eut aucune suite, rien n'a changé dans ma vie et personne ne m'a jamais demandé les raisons de mon geste. Aujourd'hui on appellerait une armada de psychologues à la rescousse et on s'agenouillerait devant les revendications de l'enfant-roi, mais à l'époque un gamin était menu fretin qui n'avait pas son mot à dire.

En écrivant ces lignes, j'essaie de m'imaginer ce qu'il se serait passé si mon coéquipier n'avait pas fait demi-tour. Nous aurions persévéré, c'est sûr, nos parents respectifs auraient sans doute commencé à s'inquiéter à la nuit tombée, mais qu'auraient-ils fait ? Sans téléphone à portée de main, ils se seraient


contentés d'aller tambouriner à la porte du garde-champêtre, seul représentant de l'autorité dans le village. Ou le maire peut-être. Ceux-ci auraient alors sollicité la gendarmerie siégeant à dix kilomètres de là, et après ? On aurait donné le tocsin, c'était la coutume, mais où nous aurait-on cherché avec les faibles moyens d'alors ? Dans les environs, dans les recoins du village, dans les bois ? Qui aurait eu l'idée d'aller fouiner dans les fossés de la route nationale direction Strasbourg ? D'autant plus que nous n'avions prévenu personne, pas même laissé un petit mot d'adieu, donc les gendarmes n'auraient bénéficié d'aucun indice de départ. Et nous, combien de temps aurions nous tenu ? La faim aurait-elle eu raison de notre escapade ? Ou bien nous serions-nous entêtés, quitte à chaparder dans les vergers et à dormir dans les granges comme les héros des bandes dessinées que nous dévorions ? À 8 ans, la tête pleine de rêves et inconscients des réalités, tout est possible en se motivant l'un l'autre ! De plus, les jours passant, la perspective de la punition qui nous attendait au retour nous aurait dissuadés de renoncer. Un martinet est un outil très stimulant !

Vraiment, je ne sais pas où et quand tout ceci se serait terminé. Peut-être qu'en renonçant mon copain nous a-t-il sauvé la vie ? Qui sait ?

Et parfois je me demande si ce long périple en Laponie, que j'effectuerai sur un coup de tête quinze ans plus tard, n'est pas une revanche sur cette escapade avortée ?

IX

Jacquignon

ctobre 1957, je rentre à l'institut Jacquignon. J'y redoublais donc ma classe de CE2 puisque l'année précédente avait été quasiment inexistante. Déjà un an de retard, ma scolarité commençait bien !

Je ne veux pas jouer les martyrs, mais je peux affirmer que cet établissement était des plus sévères qui soient. (Rien que le nom, déjà, n'est pas très glamour). Un article paru dans la presse un an plus tôt avait dénoncé les sévices faits à un élève qui s'était retrouvé avec les fesses toutes bleues à la suite d'une correction un peu trop appuyée. Et croyez-moi, pour que ça fasse scandale en ces années-là, c'est que les limites d'alors – pourtant très souples – avaient dû être largement franchies.

Tout d'abord tenue uniforme pour tout le monde : blouse grise ou bleue, culotte courte bleu foncé et, pire que tout, béret obligatoire. Bien sûr on l'inclinait un peu sur le côté façon parachutiste pour se donner l'air viril, car pas question de ressembler à un curé ou à un berger basque.

Chaque matin en arrivant (car Dieu merci je n'étais que demi-pensionnaire) inspection de propreté : parfaitement alignés dans la cour on subissait

l'examen rituel : chaussures bien cirées, cheveux bien peignés et mains parfaitement propres. Et ils avaient intérêt à l'être !

Nous étions très exactement 52 élèves dans la classe et je peux vous garantir que le nombre n'était aucunement un obstacle à la discipline. On se taisait, on écoutait, on travaillait, c'était la règle.

On savait nos tables de multiplication par cœur, on connaissait départements et chefs-lieux sur le bout des doigts, le nom et le tracé des fleuves agrémentés de leurs affluents et leurs confluent, sans parler des règles d'orthographe et de grammaire appliquées à la lettre.

L'écriture, tracée au porte-plume avec encrier inséré dans le pupitre (plume Sergent-major pour ceux qui se souviennent) devait être impeccable et la page bien présentée. Les moines copistes du Moyen Âge ne



nous arrivaient pas à la cheville ! Il fallait tenir le porte-plume serré entre le pouce, l'index et le médium et orienter le manche vers le creux de l'épaule. Un supplice ! À la moindre faute d'orthographe, la moindre rature ou la moindre tache, le maître arrachait impitoyablement la page et on devait tout recommencer. Et lorsque l'incident se produisait sur la double feuille centrale du cahier, c'était alors quatre pages entières qu'il fallait recopier.

En cas de désobéissance ou de mauvais résultats, l'inexorable châtiment tombait : la main tendue bien à plat, on subissait alors les épouvantables coups de Rosalie –c'est ainsi que le professeur avait surnommé sa lourde règle en bois – et ça brûlait ! Certains,

plus malins que les autres, affirmaient maîtriser des techniques pour combattre la douleur, telles que retenir sa respiration ou regarder le professeur droit dans les yeux pour l'intimider, mais la méthode n'était guère concluante, je confirme.

Mais ce n'était pas fini, car c'est là que le long supplice commençait : le mur étant agrémenté d'une petite moulure horizontale à environ un mètre du sol, on se munissait d'une plaque de carton rigide et on devait, en position debout, caler cette plaque sur la moulure en appuyant avec notre ventre. Et sur cette écritoire improvisée on devait alors remplir 50 lignes d'une quelconque formule punitive (je ne dois pas faire ceci ou cela...). Et bien écrites, les lignes, s'il vous plaît ! Le problème était que, venant de subir les sévices de Rosalie, les doigts gourds avaient du mal à maîtriser le porte-plume. Et inutile de se plaindre ou de faire tomber la planchette ! Sans oublier que parfois l'exercice pouvait monter à 100 lignes. Et bien entendu on restait cloué à ce mur des lamentations tant que le pensum n'était pas achevé, y compris durant les récréations.

Mais, malgré tant de sévérité, je reste aujourd'hui persuadé que ce professeur n'était pas méchant. Il ne faisait qu'accomplir son métier selon les critères de l'époque. En fin de journée il se radoucissait et l'ambiance changeait du tout au tout. Sa vraie nature reprenait alors le dessus. On avalait notre goûter (constitué d'une large tranche de pain blanc et d'un minuscule carré de chocolat ou de sucre) et on rentrait en classe pour l'étude jusqu'à 18 heures. Tandis que nous travaillions il fumait un petit cigare (hé oui,

impensable aujourd'hui) et, si nous avions fini nos devoirs avant l'heure, il s'asseyait sur un pupitre au milieu de la classe et nous racontait des histoires. Je me souviens plus particulièrement des "*Trois Cheveux d'or du Diable*" ainsi que de "*La Légende du Pont du Gard*". Et il était tellement crédible dans ses récits que, deux ou trois ans plus tard, visitant le fameux aqueduc romain avec mes parents, je chercherai discrètement l'empreinte du lièvre jeté par le Démon contre un des piliers. En vain.

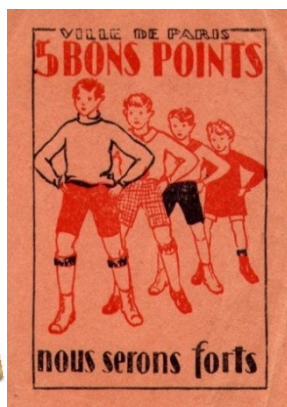
Et le lendemain matin, il remettait son masque de Père Fouettard et les réjouissances recommençaient.

Ah, j'allais oublier de vous parler du réfectoire, haut lieu de "l'anti-gastronomie" française.

Le jour de la rentrée, le professeur principal avait annoncé à l'ensemble des élèves alignés dans la cour que pour aujourd'hui nous déjeunerions tous dans "le réfectoire A1", comme s'il y avait toute une série de réfectoires à disposition. Mais je me suis très vite aperçu qu'il n'y en avait qu'un seul et unique dans tout l'établissement. Pourquoi un tel effet de style devant les gamins que nous étions ? Pour nous écraser d'importance ? On nous prenait vraiment pour des abrutis...

De plus, non seulement la nourriture était absolument infecte (et pourtant je ne suis pas difficile), mais nous étions compressés les uns sur les autres sur des bancs trop étroits avec interdiction absolue de parler. Chaque table était agrémentée de deux "chefs de table" dont la fonction unique était la délation : ces deux cafards devaient nous dénoncer en nous faisant mettre debout sur le banc si nous étions

surpris à parler. L'amende consistait alors à restituer au surveillant général quelques bons-points durement acquis durant les cours, ce qui nous permettait alors de nous rasseoir et de terminer notre repas devenu froid.



Face à tant de sévérité, les coups de Rosalie, la mauvaise nourriture ou le supplice de l'écritoire, on peut se demander pourquoi personne ne se plaignait. Personnellement ça ne me serait même pas venu à l'esprit. On était élevés dans la conviction que, quoi qu'on fasse, les adultes avaient toujours raison et nous toujours tort. Eux savaient, pas nous. Et bien souvent une punition donnée par le maître se transmutait en une nouvelle sanction à la maison car, à l'opposé de ce qui se passe aujourd'hui, les parents approuvaient les enseignants et ne se seraient jamais permis de les remettre en cause.

De plus, nous étions inquiets de certaines rumeurs suggérant qu'il y avait pire ailleurs ! Ainsi je me souviens des noms de Sainte-Barbe ou de Saint-

Nicolas qui circulaient de bouche à oreille en semant l'angoisse même parmi les plus endurcis. C'était, paraît-il, des établissements terribles où le fouet et le cachot étaient monnaie courante ! J'ignore si ces rumeurs étaient fondées ou seulement exagérées, mais on s'estimait finalement heureux de n'avoir à supporter que les mouvements d'humeur de cette brave Rosalie et quelques lignes à écrire debout.

Petite parenthèse. Quand j'entends aujourd'hui les jeunots nous traiter de "boomers" avec mépris et suffisance, je me dis que ces pitoyables enfants-rois ne tiendraient pas huit jours s'ils étaient soumis à notre mode de vie d'alors. Les pauvres chéris enchaîneraient les dépressions et les crises de nerfs et s'en iraient pleurnicher chez leur pédopsychiatre attitré en se roulant par terre dans leurs fringues de marque, la cervelle stupidement scotchée à leurs coûteux écrans. Pauvres petites chéris ! Alors, boomer oui, et de surcroît fier de l'être ! Fin de la parenthèse.

Revenons à la pension Jacquignon où, pour agrémenter le quotidien, certaines histoires bizarres couraient. Ainsi il faut savoir que l'institut était dirigé par la directrice, Madame Jacquignon, vieille dame toute fripée que pour une raison inconnue on surnommait Titine, et en second lieu par sa fille, une femme élégante d'environ 30 ou 40 ans. Or cette dernière habitait sur place avec son mari, un homme discret qu'on voyait peu mais dont on avait seulement remarqué qu'il boitait. Et les rumeurs qui allaient bon train, prétendaient que cette femme avait

pour amant le professeur principal, le fameux inventeur du "réfectoire A1". Bref, rien que des ragots de garnements.

Mais un midi, alors que nous sommes à table, les surveillants referment soudain les grandes tentures noires pour masquer les fenêtres avec interdiction absolue de regarder dehors. Que se passait-il ? Une punition collective ?

J'ai appris un peu plus tard (par mes parents je crois) que l'infortuné boiteux avait été trouvé pendu dans son logement de fonction ! J'en déduis qu'on a voulu ce jour-là nous masquer le transport du corps sur une civière, ce qui se comprend. Finalement je ne sais pas si tout ce qui se disait était vrai et s'il y avait vraiment eu cocufiage, mais il est certain que les rumeurs n'étaient pas si infondées qu'elles en avaient l'air. Il y avait bien anguille sous roche et je me demande encore aujourd'hui comment les gamins que nous étions – surveillés, encadrés, parqués – avaient pu flairer l'anguille...

Autre sujet : cette année-là, c'est aussi le lancement de Spoutnik-1, le premier satellite (soviétique) à être mis en orbite autour de la Terre. Il s'agissait d'une simple sphère métallique munie de 4 longues antennes. L'évènement avait été d'une importance considérable car c'était la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'un objet lancé en l'air ne retombait



pas au sol. L'annonce avait vaguement éveillé ma curiosité – j'avais même écouté le fameux bip-bip retransmis sur les radios du monde entier – mais je ne comprenais pas très bien l'intérêt d'un tel exploit. J'étais à l'âge que rien n'étonne... Et puis mon quotidien chez Titine étant bien plus préoccupant !

X

Branle-bas de combat !

Acette époque (1958), un couple d'amis venait souvent nous rendre visite, que ce soit rue Élisabeth-Lemonnier ou dans notre maison de campagne de Vaudoy. Je les aimais beaucoup, je les trouvais enjoués et décontractés, ils mettaient un peu de fantaisie dans notre vie par trop austère. La femme, standardiste chez Renault, se prénomme Paulette mais il fallait l'appeler Polo. Je trouvais ça génial que quelqu'un ait un surnom alors que tous les adultes que je connaissais se faisaient tristement appeler par leur prénom usuel. Quant à son mari, je ne sais plus du tout quelle était sa profession ni son nom, tout ce dont je me souviens est qu'il était un violoniste accompli. Je l'ai même vu exécuter un duo avec ma mère qui, dans années-là, était encore une bonne pianiste.

Le couple avait une fille de mon âge mais je n'avais guère d'affinités avec elle. N'oublions pas que je n'avais que 9 ans et préférais alors les tours en vélo et les bastonnades féodales avec mes petits paysans du cru.

C'était vraiment la fête à la maison lorsque ces gens venaient, et l'entente était si parfaite qu'un beau jour nous avons projeté de partir tous ensemble en Espagne pour les prochaines vacances. J'étais fou de

joie, j'en oubliais même la sévérité de Jacquignon. (Aujourd'hui je suis surpris de constater à quel point on vit dans le présent quand on est enfant. On ne laisse pas les mauvais moments polluer les bons, ce qui n'est plus le cas après)

Et puis, un week-end, il s'est produit quelque chose de bizarre. Pour une raison que je ne m'explique toujours pas, il avait été convenu que le samedi suivant le mari de Polo emmènerait ma mère et ma sœur à Vaudoy, tandis que mon père et moi irions dîner chez Polo à Boulogne-Billancourt. Après quoi mon père retournerait à Vaudoy, me laissant seul avec notre amie.

Ensuite, Polo et moi les rejoindrions à la campagne dès le lendemain matin. Curieux montage un peu biscornu, mais moi je m'en moquais éperdument, j'étais trop content de rester seul avec cette gentille dame.

Donc on se retrouve tous les trois, mon père, Polo et moi à Boulogne-Billancourt, et après dîner je pars me coucher en les laissant discuter du voyage en Espagne. Le rêve !

Mais le lendemain matin je vois que Polo semble triste et pensif, ce qui ne lui ressemble absolument pas. Et quand je lui demande si elle est contente de partir bientôt en Espagne avec nous, elle me répond que le voyage ne se fera peut-être pas. Je suis surpris mais je n'en demande pas plus, je ne suis pas habitué de me mêler des affaires des adultes.

Nous prenons donc le taxi jusqu'à Porte de Vincennes, puis l'autocar qui nous doit conduire à Vaudoy. Et Polo a toujours l'air mystérieusement triste.

Enfin, après deux petites heures de trajet, nous arrivons à destination. Le bus s'arrête sur la place du village. Je quitte mon siège, je m'approche de la portière et là, surprise ! je vois ma mère qui nous attend. Je m'écrie "Maman est là ! Maman est là !" mais aussitôt elle me fait signe de me taire. Je saute alors du marchepied en silence, supposant qu'elle veut faire aussi la surprise à notre amie. Mais l'amie en question a à peine posé un pied au sol que ma mère lui allonge une gifle monumentale qui a dû résonner jusqu'à l'autre bout du département. Je suis stupéfait. Et là j'entends ma mère prononcer ces mots : "Vous avez voulu me voler mon mari..." Et elle dit bien d'autres choses mais je n'ai retenu que cette petite phrase, vous avez voulu me voler mon mari. L'autre ne répond rien, se contentant de hocher la tête comme si tout ceci était sans importance. Je crois surtout qu'elle était horriblement gênée de s'être fait ainsi gifler devant tous les paysans du coin et ne savait plus quelle attitude adopter. Un filet de sang coulait du coin de ses lèvres, ma mère n'avait pas dû y aller de main morte ! On sait distribuer les baffes dans la famille Maréchal, c'est une spécialité maison.

Puis ma mère m'a pris par le bras et, sans plus attendre, elle m'a poussé vers la voiture... du mari de Polo qui stationnait gentiment un peu plus loin sur la place. Quoi ? Son mari était là et il ne réagissait pas ? Il ne prenait même pas la défense de sa femme et l'abandonnait au milieu du village ? Et en plus mon père qui n'était même pas là ! Je n'y comprenais rien de rien à toutes leurs histoires d'adultes, et d'abord ça voulait dire quoi "voler un mari" ?

En écrivant ces lignes, je tente d'imaginer l'état d'esprit de cette pauvre femme qui se retrouvait subitement blessée au propre comme au figuré, humiliée, ridiculisée en public. De surcroît elle avait dû être obligée d'attendre une heure ou deux le passage du car suivant qui la ramènerait à Paris, en proie à la curiosité locale, tentant de faire bonne figure et de ravalier à la fois ses larmes et sa fierté. Ses espérances venaient de s'effondrer de la pire des façons...

Mais quelles étaient donc les circonstances qui avaient provoqué un tel numéro de claquettes ? Voici l'explication : Polo était l'amie secrète de mon père depuis quelques mois et, comme en rêvent souvent les couples illicites, ils avaient formé le projet de s'enfuir ensemble. Et je faisais partie du lot.

Mais le soir où mon père m'avait emmené à Boulogne-Billancourt, il avait apparemment annoncé à sa belle qu'il abandonnait (ou ajournait ?) leur projet de fugue. D'où la tristesse ambiante du lendemain. Néanmoins leur relation ne semblait pas définitivement rompue puisque cette femme devait me ramener à Vaudoy dès le matin suivant.

Tout aurait pu en rester là, mais le dimanche, alors que Polo et moi étions sagement en route dans notre autocar, mon père a demandé au mari cocu : "Va dire à Gisèle que j'ai voulu partir avec ta femme, moi je n'en ai pas le courage".

J'ignore quelle a été la réaction du mari, mais si mon père lui a demandé de servir de messenger, c'est que l'autre était déjà parfaitement au courant. Et qu'il s'en moquait peut-être ? Situation vaudevillesque à point, je ne sais pas si Feydeau lui-même aurait pu la concevoir !

Donc le mari complaisant transmet le message à ma mère et là, c'est le tsunami. Elle file tout droit dans la chambre où mon père l'attend l'oreille basse et la queue entre les jambes, et il paraît qu'elle lui en a collé une à faire trembler les murs. Spécialité maison je vous dis !

J'en plaisante aujourd'hui, mais pour ma part je ne comprends toujours pas pour quelle obscure raison mon père a tout avoué à ma mère. Il se doutait bien que l'aveu n'allait pas passer comme une lettre à la poste et qu'elle allait lui chanter Ramona en do mineur dans toutes les langues. Alors pourquoi offrir un bâton pour se faire battre ? Y était-il contraint ? Ou bien a-t'il cédé à la tentation de soulager bêtement sa conscience ? Toujours est-il que la dispute qui s'en est suivie n'a pas duré une heure, n'a pas duré la journée, n'a pas duré une semaine, elle a duré des mois et des mois pour ne pas dire des années ! Et les enfants que nous étions avons dû subir ces scènes continuelles malgré nos peurs et nos pleurs.

Le voyage en Espagne a bien eu lieu selon le programme initialement prévu – c'est-à-dire deux semaines à sillonner la France, puis trois jours sur la Costa Brava, puis à nouveau deux semaines pour remonter sur Paris. Mes parents aimaient alors beaucoup les longs parcours et visiter toutes sortes de sites et de monuments.

Mais le problème c'est que tous ces trajets se sont déroulés au rythme des disputes et des cris en vase clos, avec ma sœur et moi qui sanglotions sans répit à l'arrière de la Dauphine. Ma mère avait même poussé la cruauté jusqu'à entrouvrir sa portière en

répétant sans discontinuer qu'elle allait sauter en marche. L'idée nous terrorisait. Mon père parfois tentait de refermer la porte mais dans la lutte la voiture se mettait à tanguer dangereusement et il abandonnait la partie. Parfois c'était lui qui, à bout de nerfs, se mettait à donner des coups de poings dans le volant en appuyant rageusement sur l'accélérateur. Le moteur se mettait alors à hurler et nous, terrorisés, rentrions la tête dans les épaules en attendant l'impact final. Il fallait avoir les nerfs solides pour partir en vacances avec eux, c'était pas vraiment le Club-Med !

Donc, que ce soit en voiture ou à la maison, les disputes éclataient à tout bout de champ, ma mère brandissant en boucle la menace du divorce ou le spectre du suicide. C'était tellement ancré que je me souviens parfaitement que ma sœur, alors âgée de 3 ans, annonçait fièrement à l'entourage que "maman allait divorcer" sans même comprendre la signification du mot. Quant à moi, j'étais persuadé qu'elle allait finir noyée, ce qui est la dernière chose, me semble t'il, à dire à son enfant.

Et l'ironie du destin c'est que cette femme qui parlait de suicide comme d'autres parlent de leur projets d'avenir, survivra largement à tous ceux de sa génération et quittera ce bas-monde – qu'elle détestait tant – seulement à l'âge de 101 ans.

Comprenne qui pourra...

XI

Métro, autos, chansons et... échec

Ma seconde année dans l'établissement fut moins entachée de sévérité que la précédente. Comme j'avais eu d'excellents résultats en CE2 (presque toujours premier de la classe sur 52, et sans tricher !), je sautai le CM1 et fus admis directement au "cours supérieur" (ou CM2), ce qui me permettait de combler mon retard.



La petite salle de classe ne faisait pas partie du bâtiment principal et se trouvait isolée dans un jardinet près du portail d'entrée. Nous n'étions donc plus raccordés au chauffage central de l'école et ne disposions que d'un petit poêle à charbon au milieu

de la classe. Ça ne me changeait pas de chez moi ! J'imagine qu'aujourd'hui un tel bricolage serait interdit, non ?

En tout cas je me souviens surtout que la discipline y était un peu moins excessive. Pas de Rosalie ni d'écritoire au mur, juste quelques coups de pieds au cul sans plus. Peut-être était-ce dû au fait que le professeur de CE2 avait fait tout le sale boulot et ne livrait que des petits singes bien dressés aux classes suivantes ?

Pour me rendre chaque matin à la pension, je prenais le métro à la station Dugommier jusqu'à Charenton-Écoles avec changement à Daumesnil. Ma mère m'accompagnait, mais parfois c'était la mère de mon petit voisin Michel (celui chez qui j'allais regarder la télévision et qui était également abonné chez Titine) qui s'en chargeait.

Pour cette seconde année, comme nous étions un peu plus grands (10 ans quand même), on voyageait parfois seuls.

Le métro d'alors n'avait rien à voir avec celui d'aujourd'hui. Outre le ticket simple, on était munis d'une carte hebdomadaire, c'est-à-dire une sorte de gros ticket avec les jours de la semaine inscrits en travers, que le poinçonneur devait trouser de sa petite pince à chaque passage. Et pas question de resquiller, sinon les flics étaient immédiatement appelés (et ils venaient).

Le second attribut du poinçonneur était le portillon. Lorsqu'un train arrivait en gare, le préposé devait impérativement rabattre une petite porte métal-

lique pour barrer l'accès au quai. Probablement par mesure de sécurité. Il est certain qu'aujourd'hui le malheureux se ferait insulter, voire agresser par les usagers qui, de par sa faute, allaient manquer leur train (ou qui ne voulaient pas payer leur ticket), mais personnellement je n'ai jamais vu la moindre incartade de ce style.



Ici le poinçonneur est debout derrière le portillon qu'il est prêt à repousser si le métro arrive en gare

Et si l'employé ne siégeait pas à l'entrée immédiate de la station mais plus en amont, c'était alors un énorme panneau mu par des vérins hydrauliques qui barrait l'accès au public. Je peux vous assurer que la frustration était à son comble lorsqu'on était

en retard et qu'on voyait la lourde porte commencer à se refermer. C'était la course désespérée pour se glisser in extremis ! Je me demande comment personne n'a fini broyé, car je vous garantis qu'il n'y avait aucun moyen de forcer la fermeture, même si le panneau ne se refermait jamais tout à fait et laissait quelques centimètres de survie aux plus téméraires.



Par un heureux hasard, j'ai trouvé cette photo du méto qui me conduisait à Charenton-Écoles. Peut-être étais-je dans ce wagon au moment où le cliché a été pris ?

Dans la rame, outre le conducteur, trônait à la première porte un préposé à casquette dont l'unique fonction était de déclencher la fermeture générale des portes à l'arrivée en gare comme au départ. Comme il ne maintenait pas le blocage sur la totalité du trajet, on jouait à se faire peur en entrouvrant les

portes dans le tunnel, ce qui faisait un bruit d'enfer. Et comme souvent il libérait l'ouverture bien avant l'arrêt complet du train, on pouvait alors les ouvrir en grand et sauter en marche ! Quelles rigolades, surtout quand un moins expérimenté se vautrait lourdement sur le quai !

Outre le poinçonneur, la station était le plus souvent dotée d'un chef de quai enfermé dans son petit bureau. Je me demande encore aujourd'hui à quoi il pouvait bien servir ! En réalité, la seule activité que je lui aie connue était, dans les stations courbes, de signaler – à l'aide d'un panonceau brandi bien haut – que tous les voyageurs étaient montés et que le chef de train pouvait fermer ses portes en toute sécurité. Hé oui, il y avait à l'époque un respect du voyageur qui n'existe plus de nos jours. Aujourd'hui, les conducteurs actionnent la fermeture alors que la piétaille n'a même pas fini de monter (ni même de descendre) et s'ils pouvaient nous décapiter du même coup ils n'hésiteraient pas une seule seconde. Autres temps autres mœurs...

Quand on voit l'abondance de personnel alors employé pour faire tourner une rame, on comprend que le chômage n'existait pas en ces années bénies (ou "glorieuses", comme disent les économistes). Mais d'un autre côté j'ose à peine imaginer le degré d'abrutissement de ces pauvres gens condamnés à ouvrir et fermer inlassablement des portes ou à faire des petits trous dans les tickets (voir la chanson de Serge Gainsbourg). Quelles tristes vies ! Mais, en y réfléchissant bien, nos caissières de supermarchés sont-elles mieux loties ?

Les wagons étaient bruyants et la suspension déplorable, le méto à pneus n'existant pas encore. De plus les banquettes étaient en bois, seul le wagon de première classe (tout de rouge peinturluré en milieu de rame) offrait des sièges rembourrés.



Seul avantage, je ne me souviens pas d'une affluence excessive comme c'est le cas aujourd'hui. Je n'ai jamais été pressuré comme une sardine, sauf exception.

En surface aussi les choses étaient bien différentes : assez peu de véhicules, donc des places de stationnements à volonté (et gratuites), pas ou peu de sens interdits, et rarement des embouteillages. Il

y avait également assez peu de feux tricolores, les croisements étant encore administrés par des agents de police (sergents de ville comme disait mon père) qui géraient le flot de leur sifflet à roulette et de leur épais bâton blanc. Et la nuit ces bâtons étaient même lumineux ! Aux carrefours importants, les préposés officiaient depuis une plateforme surélevée, sorte de chaire blanchâtre dressée au milieu de la place, tels des prêtres guidant le troupeau des fidèles motorisés.

Mais il ne faut pas s'imaginer pour autant que la circulation était aisée. En effet beaucoup de rues étaient encore étroites et mal pavées, parfois même encombrées des anciens rails de tramways qui ajoutaient à l'inconfort de la conduite. En tout cas je me souviens qu'il y avait beaucoup d'accidents. Moins qu'aujourd'hui, certes, mais beaucoup plus, proportionnellement à la circulation d'alors.

À propos des véhicules j'aimerais souligner une différence notable. Ils étaient de profils très différents les uns des autres et il était impossible de les confondre. Pourquoi semblent-ils aujourd'hui tous des clones ? Par manque d'imagination ? Et de surcroît la plupart avaient des noms significatifs qui permettaient de mieux les mémoriser. Ainsi je pourrais citer en vrac la Dauphine, l'Aronde, la Versailles, la Traction, la Dyna-Panhard, la 2-chevaux, la Chambord, la Marly, la Beaulieu, la Floride, la Vedette, la Déesse, l'Alpine, la Caravelle... N'était-ce pas plus imagé ?

Quittons le méto et les rues parisiennes pour aborder un sujet tout à fait différent : la musique. En effet, c'est à cette époque que je commençais à m'intéresser aux chansons qu'on entendait à la radio. Je

délaissais les André Claveau et autre Tino Rossi dont les mélodies soporifiques ne me passionnaient guère, et je me tournais en revanche vers la sulfureuse Édith Piaf et son "*Milord*" dont les paroles énigmatiques et la musique entraînante me fascinaient, "*Les Amants d'un Jour*" – qui était triste à pleurer – ainsi que "*L'Homme à la Moto*" que je vivais comme un véritable film d'action. Je n'avais pas besoin de clip (ou scopitone comme on en verra bientôt dans les cafés) pour imaginer la scène, son interprétation explosive se suffisait à elle-même. (Si vous ne connaissez pas les chansons citées je ne peux que vous conseiller de les rechercher sur internet).

Charles Aznavour aussi commençait à être diffusé abondamment (ou peut-être est-ce moi qui l'avait ignoré jusqu'alors), mais je l'appréciais un peu moins. Sa voix passablement rauque suscitait bien des critiques, et je me souviens de la rumeur selon laquelle, pour conserver son timbre légèrement enrroué, il porterait constamment un foulard humide autour du cou. N'importe quoi !

Et puis il y avait aussi Brassens que je trouvais un peu austère sans toutefois ignorer la perfection du verbe. Chez certains autres la musique primait sur les paroles, alors que chez lui c'était plutôt le texte qui l'emportait sur les accords.

Mais je crois bien que, de mon point de vue d'enfant, c'est Annie Cordy qui remportait la palme avec certains de ses succès d'alors. Ainsi je me souviens de "*La Ballade de Davy Crockett*" qui relatait les exploits de mon trappeur préféré puis, l'année suivante, de "*Cigarettes, whisky et p'tites pépés*" ainsi que de "*Docteur Miracle*" qui m'amusait beaucoup.

Méto, autos, chansons et... échec



En 1958, ce fut "*Hello le soleil brille*", chanson du film "*Le Pont de la Rivière Kwai*" qui m'avait fasciné. Sa musique entraînante et son scénario fabuleux me donnaient presque envie d'aller me faire tuer dans la jungle thaïlandaise.



Aujourd'hui je réalise que, enfant, on adore bizarrement les combats, les armes et la mort glorieuse. Et pourtant personne ne m'y incitait, ce n'était pas culturel, c'était vraiment spontané. On l'a vu précédemment, mes camarades et moi étions subjugués par les mitraillettes des soldats en faction devant le commissariat, et nos jeux de gamins tournaient toujours autour de la guerre, toujours la guerre. Qui étaient mes héros à l'époque ? En vrac, Davy Crockett, Zorro, Ivanhoé, Robin des Bois, Buffalo Bill, D'Artagnan, Lagardère, Al Capone, bref tout ce qui portait une arme et s'en servait sans modération. Je crains malheureusement que la guerre soit ancrée dans la nature humaine et que le monde n'en sera jamais débarrassé. D'ailleurs il est amusant de constater que c'est précisément cette année-là que j'avais écrit mon premier "roman" (qui n'était en réalité qu'un petit texte de cinq ou six pages griffonnées sur un cahier d'écolier). Le titre était "*Colonel Briston*" et devinez de quoi ça parlait ?

À propos de guerre, je ne m'intéressais pas à la politique mais j'entendais malgré moi les nouvelles à la radio ainsi que les conversations des adultes. Et j'entendais souvent parler de "guerre d'Algérie". Je ne sais pas ni où ni comment, mais j'avais même entendu des gens scander "Algérie française" et d'autres répondre par "Algérie algérienne". Je trouvais ça bizarre et n'y comprenais rien.

J'étais au courant que certains jeunes gens de ma rue étaient partis se battre mais je n'en voyais pas la finalité. Aujourd'hui je réalise que j'ai eu chaud et que si j'étais né quelques années plus tôt je n'y aurais

pas coupé. Et je n'aurais probablement pas siffloté "*Le Pont de la Rivière Kwai*" en bouclant mon paquetage pour le Maghreb...

La fin de cette année 1959 fut marquée par deux évènements charnières. Le premier concerne notre déménagement à Fontenay-aux-Roses et le second mon examen d'entrée en 6^{ème}.

À propos du déménagement, le problème était que, programmé en avril donc en pleine année scolaire, il remettait en cause ma présence à Jacquignon, bien trop éloignée de notre nouvel emplacement. Dans un premier temps ma mère avait évoqué la possibilité de m'y mettre en pension (puisque c'était avant tout un pensionnat) mais, devant mes pleurs elle a renoncé. Pourtant je me demande aujourd'hui si l'internat n'eût pas été préférable à l'ambiance délétère qui faisait trembler les murs de notre foyer, mais je crois bien que ce saut dans l'inconnu me faisait peur. Comme dit le proverbe on sait ce qu'on perd mais on ne sait pas ce qu'on gagne.

Finalement, on a trouvé la solution de m'héberger chez mon petit copain Michel. Ainsi, non seulement mon année scolaire ne s'en trouverait pas perturbée mais j'y serais au calme. Je trouvais dans cette petite famille monoparentale (puisque le père était décédé depuis peu) une chaleur et une décontraction auxquelles je n'étais guère habitué. Je pouvais enfin mettre les coudes sur la table, boire un peu de bière en mangeant, regarder la télévision tous les soirs ou chahuter sauvagement avant d'aller au lit et, tout

cela sans engueulades ni taloches d'aucune sorte. Je ne prétends pas que c'était l'éducation parfaite mais c'était une bulle d'oxygène dans l'existence stressante qu'on m'imposait depuis le début.

D'ailleurs mon père allait devenir très vite le tuteur de Michel, puisqu'à l'époque une femme ne pouvait endosser la responsabilité de chef de famille. La loi n'évoluera que quelques années plus tard.

Le second évènement (qui n'aurait dû être qu'une simple formalité) concerne mon admission au Lycée Lakanal. En effet, venant du privé, je devais être soumis à un examen d'entrée en 6^{ème}, c'était la règle. Instaurée en 1933 cette épreuve de passage était obligatoire pour tous, mais en 1956 elle avait été supprimée pour les élèves du public à condition qu'ils aient la moyenne. Donc, étant du privé et en dépit de mes excellentes notes, je n'y coupais pas.

Mais, alors que j'étais un très bon élève... j'ai lamentablement échoué à l'examen ! Je me souviens n'avoir rien compris au problème d'arithmétique et avoir eu des difficultés avec le texte de français.

Ma mère répétait à qui veut l'entendre que j'avais échoué parce que j'étais émotif mais je ne le crois pas. Je sais bien que je n'avais pas eu le niveau. Alors que s'était-il passé ? L'institut Jacquignon était-il de mauvaise qualité ? En fait je pense que l'éducation y était avant tout basée sur la discipline, le "par-cœur" et les réflexes conditionnés. On était des petites mécaniques dociles et bien huilées, des perroquets savants, mais peu entraînés à raisonner (on aurait fait de bons petits militaires). J'imagine que j'avais probablement eu de bonnes notes aux questions de géo-

graphie ou à la dictée, mais dès qu'il s'est agi de cogiter, j'étais perdu.

ARITHMÉTIQUE

(Deuxième partie)

PROBLÈME

Durée : 40 minutes.
Notation : 0 à 10.
Coefficient : 4.

Un terrain de sport est formé d'un rectangle augmenté de deux demi-cercles comme l'indique la figure ci-dessous :

La longueur AB du rectangle mesure 90 m et la largeur BC est les $\frac{2}{3}$ de la longueur.

- 1° Calculer la *largeur* BC du rectangle.
- 2° On veut entourer ce terrain d'une clôture; quelle sera la *longueur totale de grillage* nécessaire? ($\pi = 3,14$.)
- 3° Combien mesure la *distance* EF du terrain?

Je ne sais plus quoi en penser aujourd'hui mais je trouve un peu dommage d'avoir perdu une année aussi bêtement.

Cet été là nous sommes partis en vacances sur les bords de la Loire. Non pas pour se baigner mais pour visiter les châteaux. Tous les châteaux !

Certains pourront penser que nous avions là des vacances princières : dormir toutes les nuits à l'hôtel, manger tous les jours au restaurant, visiter de somptueux monuments, admirer des tableaux de maître et des draperies royales, le tout constamment tirés à quatre épingles. Vraiment nous étions des enfants gâtés, et nous serions bien ingrats de nous en plaindre alors que d'autres mômes de notre âge ne partaient jamais en vacances d'été.

Mais quand on a 10 ans (et 3 ans pour ma sœur) on voit les choses différemment. Pour nous ces vacances étaient d'un ennui insoutenable : des heures passées à l'arrière de la Dauphine (ponctuées de quelques disputes parentales à l'avant), des vieilles pierres sans intérêt, des visites guidées soporifiques à souhait, des restaurants où il fallait se tenir droit et des couloirs d'hôtels où il n'était pas question de courir comme des fous. De toute façon, endimanchés comme des petits princes (peut-être pour faire honneur aux rois qui nous avaient précédés en ces lieux vénérés) on n'avait aucun moyen de se défouler sans se salir. Alors on se tenait coi. Et on s'ennuyait...

On aurait préféré rester à Vaudoy tout l'été et cavalier dans les bois avec les vauriens du village mais cela ne valait que pour le mois de juillet, jamais pour le mois d'août. Le mois d'août était culturel.

Le pire c'est que je suis persuadé que nos parents estimaient nous offrir des vacances de rêves et agir sincèrement pour notre bien. Mais qu'en est-il resté ? Pour ma part, rien ! Incapable de retenir la moindre

date (hormis 1515 ou 1789) ni le moindre nom (hormis Vercingétorix ou Napoléon), l'Histoire de France me sort par les yeux.

Mais aujourd'hui la question demeure : avons-nous le droit de nous plaindre ou pas ?



Véronique à Chenonceau



Véronique à Cheverny



Notre nouvelle résidence fontenaisienne, bizarrement appelée "Cité des Buffets", puis "La Roue", en référence aux noms des vergers qui s'étendaient là auparavant.

XII

Fontenay-aux-Roses

Bien sûr, c'est le titre d'une chanson de ce bon vieux Maxime (Le Forestier, pas mon oncle), mais c'est aussi la ville où – je ne le savais pas encore – j'allais passer toute ma vie, à quelques parenthèses près.

Pour moi ce déménagement avait été un véritable coup de tonnerre ! Je basculais subitement dans un rêve éveillé : non seulement la résidence était flamboyante neuve avec ses belles pelouses et ses bâtiments taillés comme des cubes, mais l'appartement était spacieux avec douche, baignoire, eau chaude, baies vitrées du sol au plafond, parquet vitrifié, chauffage central et, chose inouïe, un vide-ordure pour ne plus avoir à descendre la poubelle ! Je n'avais jamais vu ça. Loin de ma triste mansarde de la rue Élisabeth Le-monnier, je naviguais en pleine science-fiction.

Finis les toits gris, la rue étroite et la courette étriquée, nos fenêtres (coulissantes, s'il vous plaît) s'ouvraient désormais sur des massifs bien taillés, de jeunes arbustes et des aires de jeux pour enfants. Il y avait même, de l'autre côté de la rue, un enclos avec des moutons.



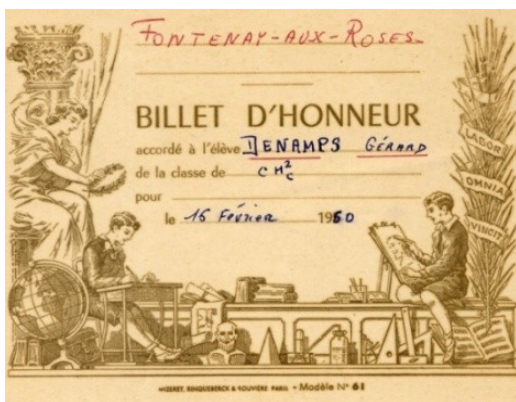
Aujourd'hui ces logements semblent tout à fait usuels mais je peux vous garantir qu'à l'époque c'était quelque chose de prodigieux. D'ailleurs les architectes avaient été récompensés de "l'Équerre d'Argent".

Fontenay semblait alors un gros village avec son garde-champêtre, ses recoins encore boisés, ses sentiers et ses jardinets. Pas de feux rouges, pas de sens interdits et aucune difficulté pour stationner. On se demandait même pourquoi la résidence était pourvue de parkings aussi vastes puisqu'ils étaient toujours à moitié vides... Et puis je revois ces chanteurs des rues qui, comme à Paris, passaient parfois sous nos fenêtres, le banjo à la main et à qui on jetait des piécettes pour les encourager. Et également un monstre d'ours, des rémouleurs, des rempailleurs, ou encore des cultivateurs qui déambulaient la faux sur l'épaule... C'était un autre style de vie, moins stressant mais on ne le savait pas, on s'imaginait qu'il en serait toujours ainsi...

Bien sûr ma mère, accoutumée au bitume parisien pestait contre les trottoirs inachevés qui l'obligeaient parfois à marcher dans la boue ou sur des planches provisoires, mais l'inconvénient n'a pas duré et l'asphalte allait commencer son lent grignotage.

Sur le plan scolaire les choses s'étaient également améliorées. Admis à redoubler ma classe de CM2 à l'école communale de Fontenay, j'appréciais de n'avoir plus à affronter Rosalie ni la sévérité excessive de mes anciens maîtres. L'institutrice savait se faire respecter sans violences ni insultes. Bien sûr il fallait travailler et les punitions n'étaient pas à exclure, mais l'ambiance n'était plus du tout la même. Et, surtout, je n'étais plus obligé de porter de béret !

J'avais d'excellentes notes et aujourd'hui je me pose quand même la question : comment se fait-il que, très bon élève à Jacquignon et ensuite très bon élève à Fontenay, j'aie pu à ce point échouer à l'examen entre mes deux CM2 ? Mystère...



1960 a également été l'année de ma communion solennelle. J'ai omis de le préciser, mais cela faisait déjà deux ans que, outre mes cours à la pension Jacquignon, je suivais les leçons de catéchisme. Et cette année était la troisième, l'année de la consécration finale.

Vêtu de mon aube immaculée, je prenais mon rôle très au sérieux mais il faut reconnaître que j'avais été copieusement formaté. Je crois bien que si



l'examen d'entrée en 6^{ème} avait porté sur la religion catholique, je l'aurais passé haut la main, et avec mention encore ! Je me rendais tous les dimanches à la messe, mon petit missel à la main, cérémonial fort ennuyeux puisque intégralement en latin du début jusqu'à son "*ite missa est*" final que j'attendais avec impatience. J'avais une petite carte

de présence que je devais faire signer par le curé de tout diocèse où je me trouvais pour attester de mon assiduité, et l'emprise était telle que jamais je n'aurais imaginé faire la "messe buissonnière" et cocher la petite case à sa place. J'aurais eu bien trop peur de déclencher la colère divine !

Bref, je croyais dur comme fer tout à ce que les hommes en soutane me contaient. Je croyais que Jésus Christ était une sorte de demi-dieu tombé du ciel dans la paille d'une étable, je croyais en la création de l'univers en six jours ouvrés avec repos le di-

manche, je croyais qu'il y avait un paradis, un enfer et un purgatoire... Et tout ceci sans jamais me demander comment on pouvait être si bien au courant de ce qu'il y avait après la mort...

Bien sûr, je ne remets pas en question la foi, c'est une affaire privée dont on débat avec soi-même, une intuition personnelle et innée. Ce que j'admets difficilement ce sont toutes ces fables qui se sont construites autour de cette foi, ces inventions abracadabrantesques qui se nourrissent de la crédulité et de la peur de la mort. En un mot, la religion n'est que l'exploitation mercantile de la croyance.

Mais ces doutes m'étaient alors étrangers et je gobais consciencieusement tout ce qu'on me faisait avaler, y compris les hosties consacrées qu'on prétendait être la chair du Christ... Bien sûr aujourd'hui les adeptes se justifient en disant que toutes ces fables ne sont que symboles, mais je vous garantis qu'à l'époque on ne nous disait pas du tout de les prendre au second degré, on nous les assénait comme des vérités premières et incontournables. Et au Moyen-âge c'était pire, n'oubliez pas qu'on suppliciait et brûlait carrément quiconque osait les mettre en doute...

Aujourd'hui je ne suis pas tombé pour autant dans un anticléricalisme pur et dur, j'ai conservé malgré tout le culte des traditions : si je m'étais marié c'eût été à l'église et si par malheur je meurs un jour (mais je vais tenter de m'y soustraire) je souhaiterais être enterré à l'église avec de beaux chants religieux et tout le tralala liturgique. Que voulez-vous, j'aime le théâtre et ses ors, on ne se refait pas... Amen.

L'autre avantage de la première communion, ce sont les cadeaux. Je ne me souviens plus d'aucun sauf d'un seul, un bijou extraordinaire, un concentré de technologie, une petite mécanique à la fois utile et décorative : une jolie montre Kelton ! Bien sûr elle n'avait aucune fonctionnalité spécifique, juste deux aiguilles et une trotteuse – sans oublier son petit remontoir sur la tranche puisque les montres à pile ne seront inventées que dix ans plus tard. Mais ça m'allait très bien et j'en étais très fier.

XIII

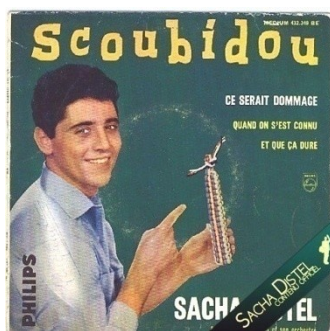
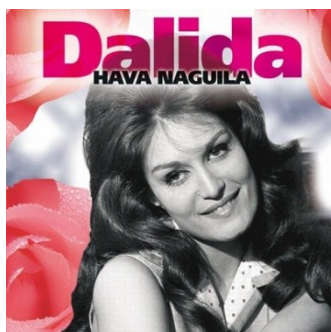
La vie en rose

Avec le recul, je puis aujourd'hui affirmer que cette première année à Fontenay aux roses a vraiment été pour moi une vie en rose, ce qui prouve que cette ville portait bien son nom. Cette période a été la plus sereine de mon enfance. Le problème c'est que je ne le savais pas...



Avec Véronique devant notre immeuble

Nous n'avions toujours pas la télévision mais j'allais parfois la regarder chez nos voisins du dessous, si bien que j'étais toujours au courant des dernières nouveautés musicales. Je me souviens notamment de Sacha Distel et des ses "Scoubidou", ou de Dalida avec "Hava Nagila". Bien sûr, l'image était en noir et blanc et la définition de mauvaise qualité mais j'étais content, c'était de la radio améliorée.



Et puis je dois avouer que si je descendais souvent chez mes voisins, ce n'était pas uniquement pour le petit écran mais aussi parce qu'ils avaient une fille de mon âge, Danièle, dont j'étais très amoureux. Mais, de mémoire, ses sentiments n'étaient pas vraiment réciproques...

L'année suivante j'aurai une autre muse à l'autre bout de la résidence, une dénommée Nicole – grand échalas plus âgée me dominant d'une tête – mais qui m'inspirait des poèmes mielleux. Bien sûr je n'ai jamais osé les lui faire lire, ayant fort heureusement un sens aigu du ridicule.

Premiers émois, premiers râteaux...

Pour en revenir à la radio, nous n'avions plus notre gros poste à lampes, celui-ci ayant été remplacé par un petit poste à transistors, plus communément appelé "transistor".



(Le composant électronique avait donné son nom à l'appareil). Ainsi je me souviens de quelques jeux radiophoniques célèbres tels que "*Quitte-ou-double*" où le candidat devait répondre à des questions ar-

dues (mais sans choix de réponses ni d'appel à un ami), "*La Chose*" où le public devait, de ville en ville, deviner un objet mystérieux, ou encore "*Le Crochet*", ancêtre de nos actuels concours de chant télévisuels (mais sans trop de présélection, ce qui nous permettait de nous gausser d'amateurs qui chantaient plus ou moins faux). Sans oublier bien sûr le divertissement du midi avec l'inénarrable Zappy Max et son feuilleton "*Ça va bouillir !*"

Pour une raison que je n'ai jamais élucidée, on n'écoutait que Radio-Luxembourg à la maison. Les autres stations, Europe n° 1 et France-Inter restaient désespérément proscrites.

Cette année-là est aussi celle d'une autre découverte révolutionnaire : le supermarché ! Bien sûr, le concept n'était pas nouveau et les grands magasins style La Samaritaine ou les Galeries Lafayette existaient depuis longtemps déjà, mais ici l'alimentaire était inclus et l'attractivité était poussée à son maximum. Ainsi, pour la première fois de ma vie, je découvrais la joie de pousser un chariot entre les

rayons, de se servir sans demander l'autorisation au vendeur et de n'avoir à faire la queue qu'une fois pour toutes à la sortie. Non je n'exagère pas, c'était vraiment révolutionnaire. Finie la multitude de petits commerces ou des étals du marché à visiter un par un ! Quel gain de temps ! Quels choix ! Quelle profusion !

Ce magasin avait pour nom d enseigne "Doc" et venait tout juste de s'implanter à cent mètres de chez nous. Et, soixante-cinq ans plus tard, j'y fais toujours mes courses ! De plus, je l'ignorais encore, mais j'y accomplirai par la suite quelques jobs d'été ...



AVANT
FIN OCTOBRE

LE DEUXIÈME

Super-Marché

DOC

OUVRIRA A SCEAUX AU CENTRE
COMMERCIAL DES **BAS COUDRAIS**
FACE A L'ÉGLISE DES BLAGIS.

COMME A BAGNEUX, VOUS Y TROU-
VEREZ "TOUTE L'ALIMENTATION
SOUS UN MEME TOIT" : EPICERIE,
FRUITS & LÉGUMES, PRODUITS LAITIERS,
BOUCHERIE, CHARCUTERIE, VOLAILLE,
PRODUITS CONGELÉS, BOULANGERIE-
PATISSERIE, BOISSONS, etc...

A VOTRE TOUR, VOUS POURREZ DIRE BIENTOT :
J'Y GAGNE

J'aimerais également évoquer à ce stade de mon récit ma passion pour les marionnettes.

Ma grand-mère maternelle ayant remarqué que je m'étais confectionné des petites figurines dans des couvercles de boîtes de dattes et que je les animais tel un guignol improvisé, elle a eu l'idée géniale de m'offrir de vraies marionnettes en céramique. Il s'agissait non pas des poupées mues par des fils mais du guignol lyonnais dans lequel on glisse sa main pour donner vie au personnage. Et là ce fut la passion !



Je m'étais construit deux petit théâtres assez sophistiqués avec décors amovibles, rideau de scène et même éclairage. Pour moi qui étais incapable de bricoler quoi que ce soit, je me découvrais subitement une habileté manuelle insoupçonnée. L'un de ces théâtres était en carton – et pliable – pour être utilisé dans notre appartement fontenaisien ; l'autre, plus conséquent, était constitué d'une grande caisse en bois montée sur tréteaux, et installé dans le hangar de notre maison de campagne. Ainsi je me glissais par en-dessous et œuvrais tout à loisir.

J'inventais des saynètes et, en bon marionnettiste, je jouais tous les rôles, changeant de voix à volonté. Et je peux vous garantir que j'avais des spectateurs ! J'allais même parfois jusqu'à faire payer les gosses du coin pour qu'ils assistent aux frasques de Guignol. (Lire "*Courts-Métrages*")

Aujourd'hui je regrette vraiment de n'avoir aucune photo de mes petits théâtres. On faisait vraiment peu de clichés à l'époque, on économisait la pellicule, très onéreuse. Néanmoins je possède encore toutes mes marionnettes.

Il y eut également une autre nouveauté en cette année 1960, c'est le passage des francs traditionnels aux "nouveaux francs". Je possède encore quelques-uns de ces exemplaires et ne résiste pas au plaisir de vous en montrer certains.

Le billet de 1000 anciens francs (1938) affiché ci-contre est bien plus grand que cette image. Ses mensurations réelles sont de 23 x 13 cm, il ne peut donc être vu en taille réelle (puisque ce livre ne mesure qu'une vingtaine de centimètres de haut). C'était un vrai mouchoir de poche impossible à égarer ! Mais en tenant compte de l'inflation sa valeur ne correspondait qu'à une quarantaine de nos euros actuels... Bref beaucoup de papier gaspillé pour pas grand-chose !

La conversion pour passer des anciens aux nouveaux francs était très simple : il suffisait de diviser par 100 ! C'est pour cette raison qu'on les surnommait également "francs lourds" puisqu'ils valaient 100 fois plus que les anciens. En tout cas c'était bien moins compliqué qu'avec le passage aux euros !



H. 5218

332

BANQUE DE FRANCE

PARIS, le 3 Novembre 1938. KB.

MILLE FRANCS

130432332

LE CONTRÔLEUR GÉNÉRAL

Assteling

LE CAISSIER GÉNÉRAL

Monfroy

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Blanc

H. 5218

332

1000

1000

La vie en rose



Billet de 500 "anciens" francs (1941)



Billet de 100 "nouveaux" (francs 1960)



La vie en rose





Klösterle

XIV

Klösterle

Cette première année a été marquée par un autre évènement : mes premiers sports d'hiver. Il faut savoir qu'à cette époque le ski était une activité rarissime, réservée soit aux autochtones, soit aux citadins aisés. Elle l'est encore aujourd'hui, mais en de moindres proportions.

Bien sûr, je n'étais pas issu d'une classe aisée à proprement parler, mais il se trouve que mes parents avaient fait la connaissance d'une famille de fontenaisiens qui partait régulièrement skier en Autriche et emmenait avec eux un petit groupe d'adolescents. Ils n'étaient pas des moniteurs professionnels, c'était juste des enseignants et j'imagine qu'aujourd'hui une telle initiative serait impossible à réaliser sans une avalanche de diplômes, d'agrément et de coups de tampons de toutes sortes.

Alors pourquoi l'Autriche ? Tout simplement parce que, bien que très éloignée, c'était leur solution la moins coûteuse sur tous les plans.

Nous logions dans l'unique hôtel de Klösterle et je ne saurais dire si le confort était à la hauteur car, quand on a 10 ou 12 ans, on se moque éperdument de la déco et de la souplesse du lit. On pense plutôt à s'amuser. Quant à la nourriture, j'avais été tellement vacciné à la pension Jacquignon que n'importe quel

frichti me paraissait excellent. En fait, je dirais que les économies étaient surtout réalisées sur l'activité sportive par elle-même.

Tout d'abord, nos skis étaient en bois brut, très rudimentaires, et on nous les choisissait en mesurant notre hauteur bras levé au maximum. Ce qui signifie que l'engin mesurait environ une cinquantaine de centimètres de plus que nous. C'était énorme mais c'était les critères de l'époque.

Ensuite, et c'est là que ça devenait périlleux, les fixations n'étaient pas sécurisées. J'explique pour ceux qui ne connaissent pas : la "fixation" est le dispositif qui permet à la chaussure de s'insérer sur le ski. Or aujourd'hui les fixations sont prévues pour céder à la tension et s'ouvrir dès que le skieur chute. C'est une sécurité qui évite nombre de jambes cassées. Mais dans notre cas, les fixations ne possédaient pas ce dispositif : en cas de chute ou même de simple torsion, le ski et la chaussure restaient solidaires et c'était l'os de la jambe qui cédait en priorité.

Donc, entre les skis qui étaient infiniment longs et les fixations qui ne lâchaient jamais prise, toutes les conditions étaient réunies pour se croiser les guiboles et les réduire en miettes à la moindre faute.

Ensuite, la station n'était dotée d'aucune remontée mécanique ni même de réelle piste de ski. En fait ce n'était pas une "station" au sens propre du terme, ce n'était qu'un aimable village agrémenté d'un champ en pente douce pour s'adonner au plaisir de la glisse. Quant aux moniteurs, c'étaient des types du coin qui se débrouillaient peut-être très bien sur leurs planches mais, comme ils ne parlaient pas un mot de français, leur pédagogie était très limitée.



Nous commençons donc le matin par remonter la "piste" en crabe, c'est-à-dire en biais afin de tasser la neige pour la rendre praticable. Ensuite nous pouvions effectuer des descentes qui, comme vous pouvez vous en douter, étaient forcément très courtes. Le temps de faire trois ou quatre virages et c'était déjà fini, il fallait vite remonter (en canard pour ne pas glisser en arrière).

Quant à l'apprentissage, il était très basique et était fondé sur la technique dite du "chasse-neige". Parfois certains d'entre nous contestaient la méthode, souhaitant accéder à des techniques plus évoluées, mais les moniteurs avaient un argument de poids : Toni Sailer !

Toni Sailer était un Autrichien, champion de ski dans les années 50 et vénéré comme un demi-dieu par ses compatriotes. Critiquer la méthode autrichienne était donc inconcevable puisque celle-ci avait permis au brillant Toni de remporter toutes ses victoires. Aujourd'hui je doute que ce brave champion autrichien ait remporté lesdites victoires en "chasse-neige" mais nous devons nous contenter de cette explication très chauvine. De toute façon, qu'aurions-nous pu apprendre de plus en trois virages par descente ?

En outre, pour nous apprendre à slalomer, nos moniteurs établissaient de petits parcours mais, faute de piquets, c'étaient nos propres bâtons de ski qui étaient réquisitionnés pour figurer les portes. Le résultat est que j'ai appris à skier pratiquement sans bâtons et que je n'ai donc pas le réflexe de les planter dans les virages, ce qui est un gros handicap.

Un autre souci à combattre : le froid ! Bien que située à seulement 1000 mètres d'altitude, Klösterle me laisse un souvenir de froidure extrême. Mais il faut reconnaître qu'à l'époque les vêtements d'hiver n'étaient pas spécialement performants. C'étaient surtout les moufles qui laissaient à désirer et les doigts étaient vraiment torturés lorsque, au moment du retour au chaud, le sang recommençait à circuler dans les vaisseaux congelés.

Je retournerai à Klösterle cinq années de suite, dont une avec ma sœur. À ce propos j'aimerais raconter une petite anecdote à son sujet : le couple de

Fontenaisiens qui organisait ces voyages avait une fille de mon âge (dont j'étais bien sûr amoureux, comme d'hab) et qui se prénomait Jenny. Or ma sœur (qui devait avoir 6 ou 7 ans) ne comprenait pas pourquoi cette fille avait un nom de lessive. En effet il faut savoir qu'à l'époque il existait une marque de lessive du nom de "Génie, la lessive sans bouillir !"


Bien sûr ma sœur aurait pu aussi imaginer que cette fille était un génie issu de la lampe d'Aladin, mais à cet âge elle ne possédait sans doute pas encore cette référence littéraire. La publicité radiophonique avait déjà fait ses effets...

Puis venait l'heure du retour à Paris. Nous passions la nuit entière dans le train (sans couchettes bien sûr) entassés dans l'inconfort des compartiments d'alors, mais l'épreuve importait peu. Nous étions à l'âge béni où l'on peut dormir n'importe où n'importe comment... À ce propos, je me souviens d'avoir joué une fois les contrebandiers. En effet, certains "grands" avaient acheté de l'Amsterdamer, un tabac agréablement parfumé mais qui était interdit en France. Je n'ai jamais su pourquoi il était interdit mais c'était ainsi. Les contrevenants nous avaient alors demandé de glisser des paquets de tabac dans nos pantalons au passage de la frontière. Il n'y eut aucun contrôle mais j'avais été très fier de faire partie d'un réseau illicite et trouvais palpitant de dissimuler ainsi des produits interdits, persuadé que les douaniers auraient assez bêtes pour ne fouiller que les bagages sans jamais vérifier le reste !

Je ne regrette pas ces quelques stages hivernaux, et même si la méthode n'était pas excellente, elle aura eu au moins le mérite de m'apprendre à tenir debout sur des planches et, bien plus tard, à n'être pas trop ridicule sur de vraies pistes enneigées et chaussé enfin de beaux skis sécurisés.

XV

Lakanal

 octobre 1960. Je rentre enfin au lycée Lakanal à Sceaux. L'établissement est immense et n'a rien de comparable à tout ce que j'avais pu connaître jusqu'à présent.



Sur cette photo la façade a été fraîchement rénovée, mais à l'époque la pierre était encore grise et triste. Seul un immense parc auquel on n'avait pas

accès – sauf durant les heures de sport – mettait une note verdoyante dans ce triste temple du savoir

L'intérieur, sombre et poussiéreux, me faisait penser à une caserne ou un à cloître, au choix... Les salles de classe étaient tout à fait sinistres avec leur parquet gris, leurs murs jaunes pissieux, leurs chaises inconfortables et leurs pupitres faits d'une méchante planche sculptée de graffitis et de quatre tubes métalliques. Bref, l'année commençait bien mal...



J'étais aussi un peu décontenancé par l'apparente indifférence des professeurs. Je ne veux pas dire qu'ils ne faisaient pas leur travail, loin de là, je fais seulement allusion au fait qu'on n'était pas systématiquement interrogés ni contrôlés comme à l'école primaire. En conséquence de quoi je ne voyais pas très bien l'utilité d'apprendre mes leçons. Je n'avais pas compris qu'on travaillait avant tout pour soi et non pour les professeurs.

Je trouvais les matières rébarbatives, principalement le latin. Comment peut-on s'échiner à apprendre une langue qu'on ne parlera jamais sauf à devenir prêtre ?

Mais mon excuse n'est pas valable car je n'appréciais pas davantage l'anglais qui, pourtant, se parle universellement. Cependant le cas de l'anglais est un peu spécial à cause d'un certain "maître Capelo"...

Capelovici de son vrai nom, ce professeur très original s'est ensuite créé une petite notoriété en animant des jeux télévisés sous ce pseudonyme. Et, lorsque je l'ai découvert sur mon petit écran des années plus tard, j'ai été surpris... de le voir sourire pour la première fois de ma vie. C'est dire si l'amabilité n'était pas son truc.

En réalité, je crois qu'enseigner l'anglais à de jeunes enfants lui cassait prodigieusement les pieds. Durant plus d'une demi-heure il nous parlait de tout à fait autre chose (en français bien sûr) il commentait l'actualité, il étalait ses connaissances littéraires et linguistiques, il faisait des mots d'esprit puis, dans la dernière demi-heure (et parfois moins) il nous faisait la leçon comme à regret. Et toujours sans sourire.



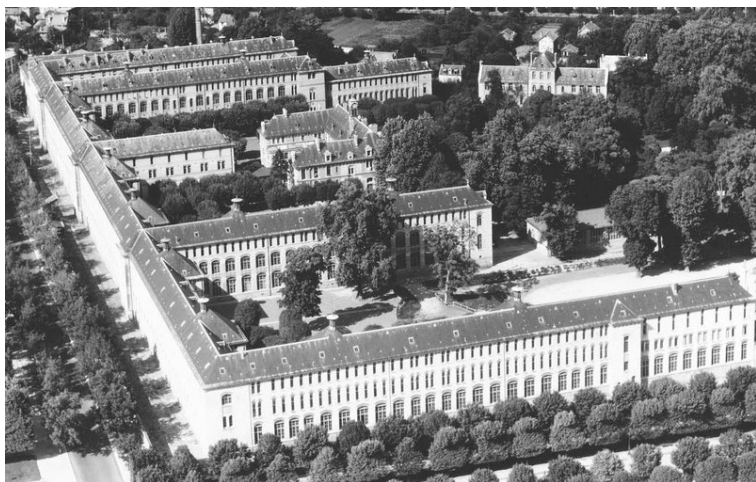
Cependant, il faut reconnaître à sa décharge qu'il n'avait pas de quoi rigoler : de très petite taille (il était aussi petit que nous en 6^{ème}) il était affublé d'un visage particulièrement ingrat cerclé d'épaisses lunettes. La meilleure comparaison que je puisse faire est celle d'un gros

crapaud ramassé sur lui-même, et je n'exagère pas. En fait je pense qu'il devait être horriblement complexé et qu'il compensait sa disgrâce physique par une culture générale époustouflante.

Et malgré cela j'ai quand même une anecdote amusante à vous servir : un jour qu'il m'avait appelé au tableau, je n'avais pas réagi car il avait prononcé "Denan" sans faire sonner le "s" final. Or il est vrai que c'est surtout cette consonne sifflante qui attire mon attention. Donc je lui en fais la remarque mais il me rétorque qu'en français on ne prononce pas le "s" final dans les mots se terminant par "ps". Et pour souligner l'incongruité de mon excuse, il me lance : "Il fait beau tempse, Denampse, allons dans les champse, car c'est le printempse."

Et voilà j'étais catalogué jusqu'à la fin de l'année !

Mais vingt ans plus tard j'ai eu ma revanche : il publiait chaque semaine des mots croisés que je résolvais avec assiduité. Un jour je vois une grossière erreur : le mot à trouver ne rentrait pas dans la ligne, il était trop long d'une ou deux cases. Aussitôt je prends ma plus belle plume et lui rédige une petite lettre de réclamation. Hé bien figurez-vous qu'il m'a répondu (à l'époque les gens répondaient quand on leur écrivait, politesse largement galvaudée depuis). Bien sûr il niait toute forme d'erreur, arguant que le journal avait confondu son brouillon avec la mouture définitive, mais peu importe, j'avais eu ma petite vengeance et ça me suffisait. J'ignore s'il m'avait reconnu mais en tout cas il n'en a rien laissé paraître.



J'ai encore une autre anecdote à vous raconter à son sujet. J'ai un peu hésité avant de la sortir mais comme j'ai décidé de ne rien omettre, alors je la raconte. Seulement je vous préviens, elle n'est pas très drôle, elle est plutôt poignante...

Capelo avait été absent une semaine et, à son retour, il portait un crêpe noir au revers de sa veste, ancien signe de deuil tombé aujourd'hui en désuétude. Puis il s'installe à son bureau et demande à l'élève devant lui de lui présenter son cahier pour voir où nous en étions restés à la dernière leçon. Il tourne les pages et s'aperçoit que le dernier mot étudié est "Daddy". Aussitôt il s'écrie "Daddy ! Oh Papa !" et il s'effondre en larmes en se tenant la tête à deux mains. Je peux vous dire que nous étions horriblement gênés, nous ne savions plus où nous mettre. Adulte on sait gérer ce genre de situation, mais enfant on est complètement désemparés, on n'est pas

habitué à voir les grandes personnes pleurer. Sur-tout un professeur !

Bref il s'est excusé en nous expliquant qu'il venait de perdre son père et que de voir le mot "daddy" en toutes lettres lui avait fait un choc auquel il ne s'attendait pas.

Les enfants sont très cruels et toujours prompts à se moquer, mais ce jour-là aucun d'entre nous n'a songé à rire ni même à colporter ce que nous avions vu. Pour une fois nous avons fait preuve d'un savoir-vivre exemplaire...



Au deuxième trimestre je connus la honte suprême : dernier de la classe en anglais ! Décidément je jouais de malchance avec ce professeur mais ça ne valait guère mieux avec les autres (sauf en français). La seule différence était que partout ailleurs je frôlais de peu la lanterne rouge et que le déshonneur était évité, bien que je n'en fusse pas très loin.

Si l'on m'avait dit qu'un jour lointain j'utiliserais couramment l'anglais dans mon travail, qu'à l'âge de 40 ans je passerai le diplôme de la Chambre de Commerce Britannique et que je lirai des romans américains dans le texte, je ne l'aurais pas cru un

seul instant. Pour moi la langue de Shakespeare était une incompréhensible torture où les mots s'écrivent "élastique" et se prononcent "caoutchouc", et je ne m'imaginai pas pouvoir la maîtriser un tant soit peu. Comme quoi il ne faut jamais désespérer, tout finit par arriver.

Je n'avais pas de très bonnes notes mais cela ne m'empêchait pas de me distinguer parfois par une certaine originalité. Ainsi je me souviens du jour où le professeur de Sciences Naturelles nous avait demandé de rédiger la description détaillée d'un champignon. C'était un devoir à faire à la maison. Et la semaine suivante je lui remettais mon texte rédigé... en vers ! Voilà, c'était plus fort que moi, il fallait que je tombe dans l'originalité, même si celle-ci était parfaitement inutile. Je revois ce vieux professeur en blouse blanche s'écrier "Messieurs, nous avons un poète parmi nous !" Il a salué ma petite performance mais ce n'est pas pour autant que j'ai eu une bonne note : d'après lui ma description manquait de détails essentiels. C'est vrai que quand on veut faire des rimes, on ne peut pas toujours placer les adjectifs qu'on souhaite...

Je n'étais donc pas un élève studieux mais j'avais une arme secrète !

Cette arme va bien vous faire rire, mais si vous vous souvenez du passage où je parle de ma première communion et de mes leçons de catéchisme, vous me pardonnerez ma naïveté d'alors. Ainsi que je l'ai ex-

pliqué, je croyais dur comme fer aux enseignements religieux qu'on m'avait fait ingurgiter et les prenais au pied de la lettre. Ainsi je croyais fermement que Dieu le Père était constamment sur son nuage au dessus de moi avec sa paire de jumelles magiques et qu'Il pouvait intervenir à ma demande (comme s'Il n'avait pas mieux à faire ailleurs !)

Or, dès mon arrivée au lycée j'avais remarqué la présence d'une petite chapelle près de la porte d'entrée. Quelques élèves s'y arrêtaient un bref instant pour une petite action de grâce matinale avant les cours.

Très rapidement j'ai vu là la solution à mes problèmes : chaque matin j'allais demander au Tout-Puissant de palier mon manque d'efforts et de m'octroyer de bons résultats en toutes circonstances. En bref, je demandais d'office une bonne note pour la leçon que je n'avais pas apprise, ou simplement survolée.

Bon, arrêtez de rire, ça suffit !

Bien entendu, la méthode n'a pas du tout fonctionné, preuve en est mon carnet de correspondance criblé de notes à un chiffre. J'avais oublié le vieil adage "aide-toi le Ciel t'aidera" qui suggère qu'on doit commencer par fournir soi-même des efforts avant de solliciter une quelconque intervention céleste. Autrement dit, je court-circuitais la procédure écolière en brûlant nonchalamment la première étape, la plus essentielle : apprendre ses leçons !

XVI

Préventorium

Cette difficile année de 6^{ème} a été marquée par un autre évènement, et non des moindres : la tuberculose de ma sœur.

En fait, Véronique n'avait pas pu bénéficier de tous les vaccins d'alors pour la simple raison qu'elle était souvent malade. Donc pas de BCG, si bien que, lorsque dans le courant de l'année 1960 elle a subi le test de cutiréaction, elle a "viré sa cuti" selon l'expression médicalement consacrée. En clair, elle était atteinte de tuberculose, maladie hautement mortelle même de nos jours. Tout s'est alors enclenché très vite : nous avons tous été contrôlés et c'est là qu'on a découvert que Eugène, notre grand-père paternel, était lui aussi positif ! Comme il avait les poumons abîmés suite à un gazage durant la guerre de 14, il toussait beaucoup. Ma sœur a donc dû se trouver contaminée par voie aérienne.

Ensuite une étrange boule s'est peu à peu formée au niveau de son cou côté droit. Elle a alors été immédiatement placée dans un préventorium, à Ormesson-sur-Marne, pas très loin de notre résidence secondaire. Mais comme j'étais trop jeune pour avoir droit de visite, je ne peux rien vous dire de ce qui se tramait là-bas. Je vais donc lui laisser la parole.



"J'avais 5 ans 1/2 et comprenais mal ce qui me tombait dessus... J'ai toujours entendu dire (ou l'avais-je interprété comme cela ?) que j'avais été placée dans cet établissement car impossible à soigner à la maison. Pas assez docile. Et j'ai vécu plus de soixante années avec cette culpabilité enfouie : c'était de ma faute si je m'étais retrouvée enfermée là-bas..."

Mais récemment mon psy a ouvert une autre porte : on ne pouvait pas garder à domicile une personne atteinte de la tuberculose, car très contagieuse. Je ne serais donc pas responsable de mon enfermement ?

Donc je suis partie en janvier 1961. Ormesson. Préventorium tenu par des religieuses. Pas d'amour, pas de chaleur. Juste des soins. "Estimez-vous heureux qu'on vous soigne" entendions-nous régulièrement..."

Trois bâtiments. Dans le premier, les enfants peu atteints. Dans le deuxième, les "moyennement atteints" (c'est là que j'ai atterri). Et dans le dernier, les "incurables". La plupart des petits pensionnaires passaient malheureusement par les trois étapes..."

Durant les trois premiers mois, je suis restée couchée dans une chambre au premier étage d'un bâtiment. On appelait cela "être en haut". Si nous allions mieux on passerait "en bas" nous disait-on.

Je ne me souviens de peu de choses. La mémoire

sait mettre en veille ce qui a pu être traumatisant. Je sais qu'on n'avait pas le droit de se lever ni de sortir de notre chambre car on était malades... mais moi je me sentais tout à fait en forme et je n'avais que 5 ans ½ !! Qu'est ce que je faisais de mes journées ? Je ne savais ni lire ni écrire, pas de radio, rien. Juste un peu de coloriages.

Huit filles au même étage.

Des vitres à mi-hauteur afin que la religieuse puisse toutes nous surveiller en ouvrant juste un judas au pied de mon lit...

Un jour, celle qui était à la chambre 4 et qui était une "grande" (je dirais 15 ans) est partie pour des soins. Elle est revenue et a hurlé de douleur pendant deux jours et deux nuits. J'étais terrorisée. Malgré l'impossibilité de communiquer puisque nous étions cloîtrées, le bruit courut qu'on lui avait enfoncé dans la gorge des journaux en feu... Je ne vous dis pas la panique dès qu'une religieuse ou un médecin passait la porte du couloir !!

En attendant, je mourais d'ennui. Il faut savoir que je ne souffrais d'aucune douleur ni d'aucune fatigue particulière si ce n'est cette boule au cou qu'on appelle "adénite tuberculeuse". Elle ressemblait à un volcan avec un cratère en son milieu d'où suintait un liquide. Et quand au quotidien on me changeait mon pansement, les soignantes ne faisaient pas dans la dentelle : les cheveux étaient arrachés avec le collant (qui était costaud à l'époque) ainsi que le liquide qui s'y était collé... Mais je ne me suis jamais plainte : comme je l'ai expliqué plus haut, si j'étais là c'était de ma faute !

Dans ces années-là on connaissait surtout la tuberculose des poumons. Il y avait trois médecins au préventorium : l'un disait que mon adénite venait de la tête, l'autre de la gorge et le dernier des poumons. Je ne sais pas où l'aurait placée un quatrième médecin ???

Un dimanche sur deux les parents pouvaient venir nous visiter dans notre chambre, et jamais les miens n'ont raté un dimanche de visite. Quel bonheur c'était ! L'autre dimanche on pouvait s'asseoir par terre devant notre chambre et jouer avec la petite fille de la chambre d'à-côté (pas une autre...). On jouait aux petits chevaux. Je me souviens encore de son visage et vous comprendrez plus tard pourquoi.

Enfin après trois mois me voici "en bas". Un dortoir d'au moins 80 lits, un réfectoire pour prendre ses repas, et on pouvait enfin s'habiller.



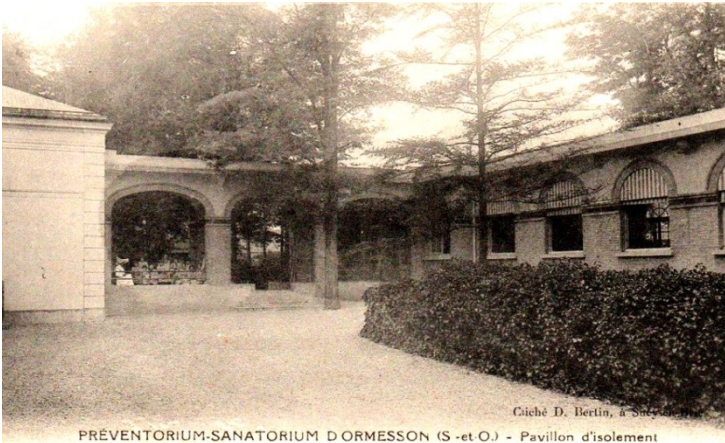
Par contre les activités de la journée sont aussi absentes de ma mémoire, si ce n'est la sieste tous les après-midis, au dortoir s'il faisait froid ou sous une sorte de verrière s'il faisait bon.



La sieste obligatoire, à plat dos les bras le long du corps

Je me souviens d'une petite école au fond d'un parc où je suis allée quelquefois et où j'ai rempli des pages de bâtons. À quoi aurait servi de nous apprendre à lire ou à compter puisqu'on allait toutes mourir ?

La mort est une notion particulière quand on est un enfant malade je crois. Elle ne nous faisait pas peur (en tout cas, pour moi, moins qu'à l'âge adulte), elle était présente, elle était là et faisait vraiment partie de notre vie si je peux dire. Mais comment savions-nous qu'elle était au bout du calvaire et que presque aucune d'entre nous n'en réchapperait ? Le personnel soignant n'abordait certainement jamais le sujet et nous n'étions au courant de rien. Je pense que nous étions sujettes à une sorte de sixième sens collectif, inexplicable mais bien réel. En tout cas, nous SAVIONS...



PRÉVENTORIUM-SANATORIUM D'ORMESSON (S -et O.) - Pavillon d'isolement

Le pavillon des petites mourantes

Parlons maintenant de certains soins qui me reviennent en mémoire :

En premier lieu nous avions des olives à tous les repas, vertes le midi et noires le soir. Elles doivent avoir des vertus thérapeutiques, je suppose. Maintenant, je ne suis plus trop fan des olives...

Puis viennent ce que je vais appeler les "soins à la chaîne" : avant chaque repas nous allions à l'infirmerie ; on rentrait 5 par 5 et on s'accoudait au lit d'examen, toutes dans le même sens, et sens inverse le soir. On présentait une fesse nue et une religieuse passait nous faire une piqûre à la chaîne. Et aux suivantes !!!

Ces piqûres j'en avais donc deux fois par jour tant que je suis restée au préventorium et trois fois par jour une fois rentrée à la maison, et ce pendant plus d'un an. On va dire que cela a été ma période fesses bleues !!

L'avantage c'est qu'aujourd'hui je ne crains absolument pas les piqûres...

Mais le pire des soins était ce qu'on appelait les "tubages". On était 4 ou 5 enfants assis sur un petit siège, une cuvette posée devant nous. Une première religieuse passait et nous introduisait un tuyau en plastique dans la bouche, jusqu'à l'estomac je pense. La deuxième y versait de l'eau tiède salée et la troisième retirait le tuyau, ce qui avait pour effet de nous faire vomir dans la bassine... Et je peux vous assurer que cela n'avait rien d'agréable ni d'indolore !!!

Maintenant que je n'étais plus cloîtrée, les visites ne se faisaient plus dans la chambre mais à l'extérieur. Le jour fatidique, on était bien habillées et on portait dans les cheveux un nœud de couleur différente selon notre groupe d'appartenance.

On attendait nos parents dans un grand parc et ils arrivaient par un grand perron. On ne quittait pas du regard ce perron ! Certains enfants n'avaient

aucune visite : la famille habitait trop loin, certaines étaient même reparties dans leurs pays d'origine. Alors mes parents et d'autres apportaient à ces enfants solitaires un album à colorier, une petite douceur...



Le perron magique

Le plus difficile à supporter était la fin de la visite. Une cloche lugubre sonnait et nos proches devaient alors nous quitter. Je n'ai jamais pleuré devant la famille réunie mais, au dernier moment, ma mère s'attardait un peu et restait seule avec moi. Et c'est là que les vannes s'ouvraient et que je déversais toutes les larmes de mon corps. J'imagine aujourd'hui que mes parents devaient eux aussi avoir le cœur gros en me laissant. Savaient-ils que j'étais condamnée ?

Et puis le miracle a eu lieu...

Mon adénite prenait de l'ampleur et s'étendait maintenant bien au-dessus du haut de l'oreille. Ma mère avait rencontré une "guérisseuse" qui, au vu d'une photo, lui avait affirmé que mon adénite montait vers le cerveau et que les traitements médicaux n'y pouvaient rien. J'étais tout simplement en train de mourir... Il fallait absolument que mes parents me retirent du sanatorium et m'emmènent chez cette femme ! Il leur a fallu négocier avec les médecins – sans donner bien sûr la véritable raison – mais comme il était évident que mon état empirait, ils ont accepté de me voir partir.

Et un dimanche, mes parents sont arrivés avec une jolie robe dans la voiture pour m'emmener avec eux. Je crois bien que cette robe était blanche, nous devions être au mois de juin. Je me souviens avec émotion de ce moment de liberté retrouvée !

Je suis donc revenue à Fontenay aux Roses. J'allais voir la guérisseuse, soit en voiture (mon père revenait nous chercher le midi pour nous y conduire), soit en taxi. J'étais beaucoup trop faible pour prendre les transports en commun. Je me souviens d'une fois où nous montions une côte assez raide. Une vieille femme peinait sur cette même côte en tirant son caddie de commissions. Le chauffeur du taxi s'est arrêté et, après avoir obtenu l'accord de ma mère, il a ouvert la porte passager et s'est écrié "alors la vieille, tu montes ?" Sur le moment le terme m'avait choqué, mais en y repensant, c'était d'une grande générosité de sa part...

Je ne sais pas où habitait cette guérisseuse, je me souviens juste de sa cuisine : une petite cuisine

d'appartement parisien et une immense armoire en bois à deux battants. Enfin, apparemment immense du haut de mes 6 ans !!! La dame ouvrait une porte, en sortait un mouchoir propre et repassé et le plaçait délicatement sur mon adénite... Et elle soufflait sur ce mouchoir... Et je lui disais "cela me chatouille dedans". C'est tout ce dont je me souviens...

Et, miracle, mon adénite a petit à petit diminué.

J'avais quand même mes trois piqûres quotidiennes dont certaines me laissaient couchée toute la journée tellement j'avais mal...

Mais il fallait régulièrement retourner au préventorium pour voir les médecins. Inutile de vous dire qu'ils étaient sidérés par les progrès de ma rémission. Ils avouaient ne rien y comprendre.

Mais la dernière visite a été la plus dure. Comme la psychologie infantile n'existait pas encore, le médecin avait certainement trouvé plus commode d'installer son bureau... dans le pavillon des incurables ! Nous y rentrons donc avec ma mère, des rangées de lits avec des enfants en fin de vie s'étirent. Nos tournons à droite pour aller dans le bureau du médecin et là, dans le lit juste devant moi, j'aperçois ma petite voisine de chambre "d'en haut", celle avec qui je jouais aux petits chevaux. Elle était dans le coma en train de mourir...

Ma mère m'a souvent raconté (mais je crois m'en souvenir et revoir la scène...) qu'en sortant je lui aurais dit "quand je serai grande je m'occuperai d'enfants". Et j'ai tenu parole...

Mais quelques semaines plus tard, en jouant dans la résidence avec mon frère et une petite co-

pine, nous courions autour d'un gros arbre et je me suis cognée... en plein sur mon adénite !! Qui a littéralement explosé ! Je me revois pleurant dans la cuisine avec un mouchoir sur la plaie. Et je crois que tout s'est arrêté ce jour-là, plus de soins, plus d'hôpital. Juste aujourd'hui une cicatrice pas très jolie, mais qui a fini de me traumatiser depuis de nombreuses années maintenant..."



Rescapée mais souvent porteuse d'un foulard pour cacher l'adénite

Je n'ai pas grand chose à ajouter, ma sœur vous a tout raconté avec force détails. Je dois simplement préciser qu'à l'époque – et jusqu'à ce jour – j'ignorais presque tout de ce drame familial. Je savais bien sûr que Véronique était dans un établissement de soins spécialisés mais c'était tout. Pour moi "adénite tuberculeuse" ne voulait strictement rien dire. Mes parents n'ont jamais rien laissé paraître de leur angoisse, et Dieu sait si elle a dû être grande !

Encore un petit rebondissement pour finir. Une soixantaine d'années plus tard, mon père a ressenti une petite douleur abdominale. Après examen on a découvert le vestige d'une petite adénite tuberculeuse enfouie au niveau des intestins. Apparemment il avait été contaminé en même temps que ma sœur. Mais comment la tumeur s'est-elle guérie toute seule ? Véronique pense qu'il s'est "auto-guéri", stimulé par le souhait de la voir s'en sortir. Pour ma part je pense plutôt que le mal ne s'est pas développé et est resté cantonné dans une forme bénigne.

Quoi qu'il en soit, je dirais simplement qu'elle a eu beaucoup, beaucoup, mais vraiment beaucoup de chance de s'en être sortie indemne...

XVII

Cinquième fatidique

Ce fut d'extrême justesse que je passai en classe de cinquième. Mais l'avertissement n'avait pas porté ses fruits puisque, comme l'année précédente, je continuais de m'en remettre au Divin plus qu'à mes livres et que je récitais plus assidûment mes prières que mes leçons.

Bref, les choses empiraient mais je me demande si l'école me déplaisait autant que je le prétends puisque, une fois rentré à la maison – et si mes marionnettes me laissaient tranquille – je jouais... au professeur !

En effet je recréais dans ma chambre une petite salle de classe dont j'étais le maître et ma sœur, enfin remise de son épreuve, l'unique élève. Elle n'avait alors que 6 ans mais cela ne m'empêchait nullement de lui imposer, non pas des leçons de son âge, mais mes propres cours du lycée ! Je ne me souviens pas de tous les détails de mes leçons mais je me revois par exemple lui faisant apprendre les cas d'égalité des triangles rectangles. Et le plus amusant c'est qu'elle comprenait parfaitement mes explications ! Si j'ai bonne mémoire il y avait aussi un peu d'algèbre au menu, ainsi que quelques termes d'anglais à apprendre par cœur.

Si bien que par la suite je me suis souvent demandé pourquoi on attendait si longtemps pour enseigner les mathématiques ou les langues aux enfants alors qu'ils peuvent appréhender la géométrie ou les sonorités avant même de savoir lire ou écrire. Quoi de plus parlant que des lignes, des carrés, des ronds ou des triangles ? Même chose pour l'anglais, pensais-je, pourquoi attendre la 6^{ème} puisqu'on est capable d'apprendre le français dès la naissance ?

C'est vrai que depuis de timides progrès ont été faits mais il n'y a pas eu révolution en la matière.



En tout cas ma sœur a bénéficié de toutes sortes de leçons prématurées et je me dis que les benjamins sont bien chanceux d'avoir des guides qui les précèdent et leur ouvrent la voie. Aîné, on se sent seul sur notre petit sommet, on est premier de cordée tandis

que les suivants peuvent profiter du chemin tracé et s'inspirer de nos actes et nos exemples.

En conclusion je ne sais pas si mes cours de maths lui ont permis d'évoluer plus vite que la moyenne des enfants de son âge, tout ce que je sais c'est qu'elle n'est pas devenue Marie Curie pour autant, elle s'est juste contentée de fréquenter le lycée du même nom (qu'on appelait irrespectueusement "Marie-Cul").

Mais tout n'était pas intégralement noir en cette période et j'aimerais quand même vous faire part d'un petit succès que j'avais eu cette année-là en français. Nous devions rédiger une petite rédaction dont le sujet était "Comparez les avantages entre le train et l'avion", mais ce devoir devait être présenté sous forme d'un dialogue.

La semaine suivante le professeur nous rend nos travaux et j'ai la surprise de découvrir que j'ai la meilleure note de la classe (une fois n'est pas coutume). Mon dialogue lui avait tellement plu qu'il l'avait même fait taper à la machine pour en conserver un exemplaire. Et, cerise sur le gâteau, il avait eu ce mot que je n'ai jamais oublié : "*Ce texte est excellent. Plus tard Denamps sera metteur en scène de théâtre ou de cinéma*".

Malheureusement sa prédiction ne s'est jamais réalisée – par manque de chance, de relations et d'opportunités. Et pourtant l'avenir démontrera que j'avais des facilités pour concevoir des scénarios et réaliser des films, mais il faut croire que là n'était pas mon destin... (voir "*Courts-Métrages*").

Aujourd'hui, je puis affirmer que cet enseignant a été le seul et unique à voir clair en moi et à cerner mes véritables prédispositions. Toutes mes orientations ultérieures n'auront été que culs-de-sacs et irréparables fourvoiements...



Et puis le couperet a été long à tomber mais à la fin de la cinquième, la sentence a été prononcée : Ne passe pas en quatrième ! Et comme j'avais déjà un an de retard, je n'étais pas non plus admis à redoubler. J'étais donc éjecté sans ménagement, et on a conseillé à mes parents de m'orienter plutôt vers un métier manuel.

J'imagine que pour mon père cela a dû être un coup de massue ! Lui qui rêvait pour moi de Saint-

Cyr ou de Polytechnique, son précieux rejeton était relégué vers un métier manuel... Quelle douche froide ! Je ne me souviens même pas avoir été puni. Je crois que j'ai eu droit à quelques sermons découragés sans plus.

Mais le plus étrange c'est que cette perspective ne me dérangeait pas le moins du monde, au contraire. J'allais être enfin débarrassé de ces déclinaisons latines qui me donnaient mal à la tête, de ces formules algébriques qui me semblaient du chinois et de ce Capelo qui m'insupportait de plus en plus. L'avenir me paraissait soudain plus radieux.

Et puis mon copain Michel était bien parti en apprentissage, lui. Il était devenu cuisinier et, hormis ses levers aux aurores, il était satisfait de son sort. Alors pourquoi pas moi ?

Mais comme mon père n'était pas du genre à lâcher prise si facilement, il décidera alors de m'envoyer faire ma classe de quatrième... dans le privé ! Pas à Jacquignon bien sûr puisque cet institut n'était réservé qu'aux petites classes, mais dans un autre établissement de la proche banlieue, Charles Péguy.

Fin du farniente...

Avant de clore ce chapitre consécutif à cette année désastreuse, j'aimerais évoquer un souvenir qui se situe plus ou moins à la même période et que j'appellerais : la valse des quémandeurs !

D'un naturel curieux, mon père aimait bien ouvrir toute grande sa porte aux divers solliciteurs qui, bien avant l'invention du digicode, pouvaient aller et venir

sonner librement chez tous les habitants d'un immeuble. Et si mon père était absent, ma mère conseillait alors au colporteur de revenir le samedi après-midi. Ce qu'il faisait.

Ainsi j'ai connu plus d'un vendeur d'aspirateurs ou d'encyclopédies qui a dû être bien dégoûté après avoir été accueilli en grande pompe autour de la table du salon, avoir passé plus d'une heure à débiter son argumentaire, avoir répondu aux questions pertinentes de mon père, pour se voir finalement reconduit vers la sortie, bredouille.

J'ai même vu des Témoins de Jéhovah venir prêcher plusieurs samedis d'affilé et être repartis sans avoir réussi à nous retourner l'âme. Pourtant ils nous annonçaient la fin du monde pour 1975, on aurait dû les écouter, mais non, rien n'y a fait. En fait mon père aimait bien les conversations à bâtons rompus, les échanges d'idées et les points de vue nouveaux.

La liste était longue, j'ai même vu des prêtres de l'église catholique venir dîner à la maison. Mais la palme de l'assiduité revient aux Mormons, deux jeunes américains forts sympathiques qui avaient été eux aussi invités à dîner ! J'imagine qu'ils ont dû se faire eux aussi bien des illusions à notre sujet. Nous nous étions même rendus à un baptême, étrange rituel où l'on plonge intégralement le nouveau converti dans l'eau d'une petite piscine démontable.

Une autre fois nous fûmes invités à une soirée, mais mes parents déclinèrent l'invitation, ce qui ne les empêcha pas de m'y envoyer à leur place ! Ainsi je me retrouvai dans un grand immeuble doté de divers ateliers à tous les étages, qu'il s'agisse d'ateliers purement récréatifs ou plutôt intellectuels. J'allais de

l'un à l'autre, librement et sans contrainte, découvrant un monde très différent de l'école ou de ma famille. Je n'en garde pas un souvenir très précis, hormis un détail notoire : tout le monde était extraordinairement sympathique. De ma vie je n'avais jamais côtoyé autant de bonne humeur et de gentillesse de la part d'adultes inconnus.

Le soir on me ramena dans un van en compagnie de quelques autres jeunes qu'on déposait chez eux ça et là. J'étais enchanté. Tellement enchanté que, en retrouvant l'atmosphère étouffante de la maison, j'avais lancé à ma mère "Vous feriez bien de devenir mormons, parce qu'ils sont vraiment gentils, eux !"

Je ne me suis pas pris de gifles mais une chose est certaine : les ponts ont été coupés et je ne revis jamais plus le moindre Mormon à la maison...

XVIII

Gare aux voyous !

Avant de vous parler de ma nouvelle école, il faut absolument que je vous raconte les événements qui se sont produits en cet été 62. Ils sont assez inhabituels et fort éloignés de ma vie rangée d'alors.

J'étais parti en vacances avec mon copain Michel et sa mère, dans une maisonnette plantée à l'entrée du château de Nointel, près de Persan-Beaumont au nord de Paris. Nous logions chez sa grand-mère maternelle dans ce qui était vraisemblablement l'ancienne demeure des gardiens du domaine. Le calme, la verdure, la tranquillité si proche de Paris, mais... aucune activité à portée de main. Et comme chacun sait, l'oisiveté est mère de tous les vices...

Bref, comme j'ai déjà expliqué dans un chapitre précédent, chez Michel soufflait un vent de liberté dont je profitais pleinement. Mais cet été là le vent s'est mis à souffler très fort, bien trop fort, une vraie bourrasque, laissant les deux pauvres femmes complètement impuissantes et désemparées.

Nous nous comportions comme des petits voyous, attitude qui m'était alors totalement étrangère. Pour moi, c'était même une découverte amusante. Bien sûr notre prétendue voyoucratie semblerait une aimable plaisanterie en comparaison de ce qui se

trame aujourd'hui dans nos cités et nos collèges, nous ferions figure d'enfants de chœur, mais pour l'heure notre comportement était difficilement acceptable.

Ainsi on se prenait pour des petits durs alors que, si Michel portait un Jean, moi j'étais encore en culottes courtes. (Oui, j'avais pourtant 13 ans mais à l'époque on accédait plus tardivement au pantalon, surtout dans mon cas semble-t-il). On fumait – du moins on s'y essayait maladroitement – des Peter Stuyvesant je m'en souviens, et on se pavanait dans les environs, le transistor en bandoulière, à l'écoute quotidienne de SLC (*Salut les Copains*) et autres variétés. C'est ainsi que Richard Anthony, Françoise Hardy, Les Chats Sauvages, Les Chaussettes Noires ou les Rolling Stones n'avaient plus aucun secret pour moi ! Je flottais dans un monde totalement nouveau, loin, très loin des contraintes de ma cellule parentale. Et puis c'était aussi l'âge charnière où l'on n'est plus un enfant et pas encore un jeune homme, et où l'on cherche à se forger une personnalité nouvelle.

J'avais même réussi à me dégoter un petit flirt – mon premier – une jolie brunette prénommée Chantal. Bien sûr, pas de quoi s'affoler car, mis à part se tenir par l'épaule, on ne faisait pas grand-chose. Amoureux mais pas aventureux ! De son côté Michel avait tenté sa chance auprès de sa sœur Nelly, mais il s'était pris un râteau, ce dont j'étais assez fier.

Il avait même été question un jour que, sur l'initiative de cette Nelly, nous devions nous confronter en une bagarre sévère avec quelques autres jeunes du coin. À l'époque c'était aux poings que les litiges se

réglait, les couteaux n'étant réservés qu'aux "bloussons-noirs", les vrais voyous d'alors. La rencontre eut lieu quelque part dans les bois, mais Michel étant d'une carrure impressionnante pour son âge, les velléités d'en découdre sont vite retombées et chacun est vite rentré chez soi. De toute façon il n'y avait pas de litige, personne n'était vraiment motivé...

Cette attitude de petits durs en carton-pâte n'aurait pas été problématique si en parallèle on n'avait pas été totalement irrespectueux à la maison. On n'obéissait pas, on était insolents et les deux femmes ne savaient plus où donner de la tête tant on était devenus ingérables. Mais elles allaient rapidement trouver la solution, croyez-moi.



La petite maison du château de Nointel

Un jour que Michel et moi étions à bailler aux corneilles à proximité du parc, nous apercevons un grand type qui pose sa mobylette devant la grille et qui entre dans la maison. Aussitôt Michel s'écrie : "Je le reconnais, c'est mon parrain. Viens on va aller lui dire bonjour, tu vas voir il est vachement sympa."

Nous gravissons donc le petit escalier mais à peine avons-nous refermé la porte que le fameux type "sympa" se tourne vers Michel et lui lance : "Qu'est-ce que j'apprends ? Vous n'êtes pas respectueux envers ta mère et ta grand-mère ? Tu vas voir !" Et aussitôt il se jette sur lui et lui colle une danse comme je n'en ai jamais vue, même dans les westerns ! Je revois mon copain pousser des hurlements en tournant autour de la table de la cuisine tandis que l'autre le poursuit en lui assénant force baffes sur le dos et sur le crane. Et moi, j'étais là, tremblant de peur, témoin impuissant de ce qui allait m'échoir dans la minute suivante.

Finalement j'ai échappé au massacre, sans doute parce que je n'étais pas de la famille. Il y a des règles à respecter. De toute façon, une seconde danse eût été parfaitement inutile, j'avais compris la leçon.

Je peux vous garantir qu'après cet épisode mouvementé nous sommes devenus sages comme des images. Bien sûr nous continuions de rouler des mécaniques à l'extérieur en écoutant SLC, mais nos postures provocantes restaient désormais hors de la cellule familiale. La solution radicale avait été trouvée.

La morale de cette histoire est que, même si je ne suis pas favorable aux châtiments corporels pour en avoir trop souffert moi-même, je dois reconnaître qu'une torgnole de temps en temps est bien plus effi-

cace que tous les plus beaux discours du monde. Ça fait réfléchir et ça remet sur les rails. Et tant qu'on n'aura pas compris cette évidence, certaines fortes têtes en profiteront pour incendier des voitures, vendre de la drogue, agresser les passants et tout casser, assurées de la bienveillante démission qui caractérise notre société actuelle.

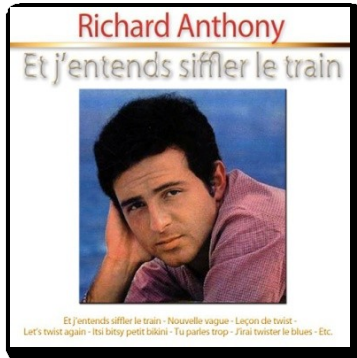
D'ailleurs, quand je me remémore ce court passage de ma vie, je me demande ce que je serais devenu si mes parents n'avaient pas fait preuve de fermeté et m'avaient laissé faire ce que je voulais. Quand je vois la vitesse fulgurante avec laquelle j'ai basculé en seulement quinze jours, je pense que quelques mois de ce régime m'aurait définitivement fait chuter.

En conclusion, si l'on met bout-à-bout mon récent échec scolaire et mon comportement durant ces vacances, il semblerait que j'avais davantage l'étoffe d'un futur bon à rien que celle d'un futur polytechnicien ! J'étais bien mal parti...

Et puis les vacances se sont terminées et c'est avec une tristesse infinie que je quittai mon amoureuse, conscient que je ne la reverrai jamais plus. On pense souvent qu'il n'y a que les histoires d'adultes qui font souffrir mais on oublie qu'à 13 ans aussi on peut avoir une boule en travers de la gorge, et cette boule est d'autant plus lourde qu'on ne peut pas exprimer sa peine, personne ne nous prenant au sérieux.

Cet été là Richard Anthony chantait "*J'entends siffler le Train*" et comme nous sommes retournés à

Paris par le rail, cette chanson est restée pour toujours associée au souvenir de cette amourette d'été...



Il y a quelques années – j'avais la cinquantaine – le hasard a voulu que je repasse du côté de Persan-Beaumont. Je n'ai pas résisté, je me suis payé une petite cure de nostalgie et je suis retourné voir la grille du château de Nointel.

Mais là, sur le petit muret où nous aimions à nous asseoir Chantal et moi (muret qu'on voit nettement sur la photo), une femme était là, immobile. Elle m'a regardé en souriant. Je me suis approché, intrigué, et elle m'a alors dit: "Ça fait quarante ans que je t'attends, pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ?" Ému jusqu'aux larmes je l'ai alors enlacée et...

Non, je rigole, mais avouez que vous y avez cru quelques secondes et que vous avez même essayé une larmichette !

Je suis effectivement retourné à Nointel, c'est vrai, mais le muret était désert. Il n'y a que dans les films que ce genre de happy-end survient...

XIX

Charles Péguy

C'est à la fin de cet été là que, une fois revenu de Nointel, j'ai pris conscience que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. Si la décision de quitter le lycée Lakanal avait été un choix voulu et librement pesé, j'aurais certainement vécu la situation différemment. Mais là, j'avais été chassé, exclu, renvoyé, rejeté, expulsé, banni, honni, vomi, bref, viré comme un malpropre ! Le petit modèle de perfection inscrit naguère au tableau d'honneur en CM2 était soudain devenu le pire des cancre. Quelle dégringolade ! Et pour la première fois de ma vie... j'ai eu honte.

Tellement honte que je me suis juré qu'un jour je retournerais dans ce même lycée la tête haute. C'était très improbable, certes, mais pas impossible, il "suffisait" de passer le concours.

Quelques semaines avant mes 14 ans, j'intégrais donc le cours Charles Péguy à Antony. Les professeurs étaient aussi sévères qu'exigeants et je me souviens particulièrement de son directeur, un petit Corse chauve d'à peine 1,60 mètre qui déambulait toujours en costume noir en tenant devant lui son élégant fume-cigarette doré, et qui venait chaque semaine remettre les heures de colle en ponctuant

ses remontrances de quelques baffes bien sonores. Plus du tout la même ambiance qu'au lycée ! Mais surtout je notai que les contrôles et les interrogations écrites étaient quotidiens. C'était ce dont j'avais besoin : un encadrement rigoureux.



Le cours Charles Péguy, tel que rénové aujourd'hui

Dès la rentrée, j'ai tout de suite mis en application le serment que je m'étais fait à moi-même : travailler comme un forcené pour réintégrer Lakanal. Et pour y parvenir j'ai entrepris une transformation que je ne souhaite à personne : me renier complètement et devenir un autre moi. Attention, je ne dis pas qu'il ne faut jamais faire d'efforts ni se contraindre parfois, je dis seulement qu'il ne faut pas tomber dans l'excès et chercher à se gommer soi-même pour devenir son exact contraire.

Ainsi j'ai commencé par enfermer mes marionnettes dans leur boîte pour ne plus jamais les en ressortir, et reléguer définitivement mes petits théâtres aux oubliettes. Ça m'a brisé le cœur mais je n'avais pas le choix. Et je me suis mis à bannir toute distraction, ou presque, afin de consacrer tout mon temps libre à l'étude. Jeudis, samedis et dimanches compris. Et comme nous ne possédions toujours pas la télévision, je n'avais pas de tentation de ce côté-là. Bref, j'étais devenu un autre, une sorte de moine qui restait prostré, non dans sa cellule, mais dans son univers de cahiers et de livres.

Je vivais donc une vie totalement studieuse et mon effort était d'autant plus ardu que, il ne faut pas l'oublier, je revenais de loin : deux longues années au cours desquelles ma seule activité scolaire s'était limitée à la prière quotidienne pour obtenir de bonnes notes. J'avais un sacré retard à combler ! Et à propos de prières il est inutile de préciser que j'abandonnais totalement la pratique religieuse et même pire, que je basculais dans l'athéisme le plus complet : puisque Dieu avait permis qu'on me chassât du lycée, c'est qu'il n'existait pas ! C'était un peu radical et très égo-centré comme raisonnement, mais il faisait partie des nombreux excès qui me caractérisaient alors.

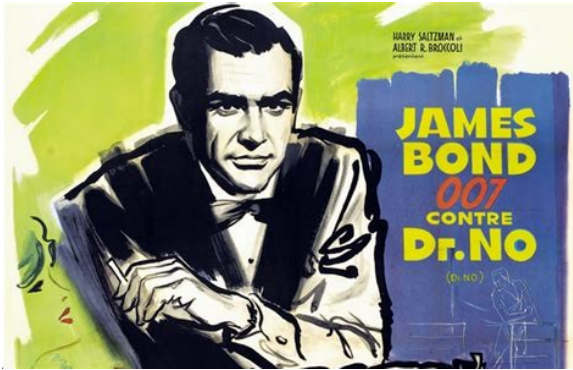
Cette année-là a été, malgré ma vie réglée comme du papier à musique, marquée par une brusque transmutation. En effet il faut savoir que je ne lisais jamais rien, hormis le journal de Mickey et les albums de Tintin, voire Pif le Chien à l'occasion. Les vrais livres ne m'intéressaient pas le moins du

monde et même pire, sans illustrations je ne comprenais rien au déroulement de l'histoire. J'avais du mal à visualiser les personnages et perdais vite le fil, les longues phrases étant pour moi trop abstraites. Je n'avais lu à ce jour que deux ouvrages, et uniquement par contrainte scolaire : "*Les Lettres de mon Moulin*" et "*Le Petit Chose*". Mais le plus étrange était que ce manque de lecture ne m'empêchait absolument pas d'être bon en français et d'avoir d'excellentes notes en orthographe – si bien que je riais sous cape lorsque j'entendais les professeurs nous conseiller de lire.

Bref, j'en étais là de ma "biblio-phobie" aigüe, lorsqu'un petit voisin de mon âge, un dénommé Ludovic – qui était également élève à Charles Péguy – me proposa un jour d'aller voir le premier James Bond qui venait de sortir sur les écrans. Il s'agissait de "*Docteur No*".

Faisant une entorse à mon enfermement (mais c'était pendant les petits congés scolaires après tout) j'ai accepté et bien m'en a pris : j'ai été subjugué ! Car il faut bien comprendre que ce genre de cinéma était tout à fait nouveau à l'époque. Les films d'action ne se cantonnaient alors qu'aux westerns, aux actes de chevalerie, aux récits de guerre ou aux duels de cape et d'épée, c'est-à-dire à des histoires qui se déroulaient dans un temps et un espace à mille lieues de notre quotidien. Mais ce jour-là, pour la première fois de ma vie, je découvrais un héros en costume de ville, qui conduisait de belles voitures, cachait sous sa veste un discret Beretta et risquait sa vie avec élégance. C'était un personnage que j'aurais pu croiser

dans la rue, contrairement aux mousquetaires ou aux cow-boys. Il devenait humain, accessible.



Bref, devant mon enthousiasme, Ludo me dit qu'il a chez lui ce roman de Ian Fleming et qu'il peut me le prêter. Quoi ? Je vais pouvoir revivre le film à volonté ? Et c'est ainsi que tout a commencé : j'ai lu ! D'abord ce James bond, puis un autre, puis des romans policiers puis, peu à peu, des romans standards et même, beaucoup plus tard, des ouvrages sérieux.

Voilà, c'est ainsi qu'un simple ticket de cinéma a réussi là où mes parents et mes maîtres avaient échoué...

Mais il n'y a pas que mes goûts littéraires qui ont subi une importante bonification, les mathématiques allaient également être touchées par la grâce.

En effet, suite à mon récent naufrage lycéen, mon père croyait si peu en mes capacités à devenir mathématicien qu'il m'avait lancé : *"Si un jour tu es premier*

de la classe en maths, on entre dans un magasin et là, je t'achète tout ce que tu veux". Bien mal lui en a pris car, au second trimestre, j'ai réussi l'exploit de décrocher la première place ! Je n'ai pas obtenu TOUT ce que je voulais, mais j'ai eu droit à ce qui me tenait le plus à cœur : un magnifique vélo de course !



Et je peux vous certifier qu'il en a fait des kilomètres ce vélo, il n'a pas été une dépense inutile... Mais comme il était rangé en notre maison de campagne, je n'en profitais que les week-ends, le reste de la semaine étant plus que jamais consacré à mes cahiers et à mes devoirs.

Avec Ludovic nous nous rendions tous les matins à Charles Péguy en RER, sauf que le RER tel que vous le connaissez n'existait pas encore. Il s'appelait tout simplement "Ligne de Sceaux". Ses voitures étaient totalement différentes de celles d'aujourd'hui et il s'apparentait plus à un train de banlieue qu'au métro parisien. Et direction Paris, la ligne s'arrêtait à Denfert-Rochereau. Vu la cohue, ce terminus portait vraiment bien son nom... d'enfer...



Le plus étrange était qu'il n'y avait pas de poinçonneur à l'entrée, juste un petit composteur automatique qui attendait notre bon vouloir. Moi, pas trop rebelle, je compostais toujours mon titre de transport mais Ludo ne s'en souciait pas. Parfois il se prenait une amende – car il y avait quand même des contrôles aléatoires – mais il avait calculé que sur une année complète il restait bénéficiaire...

Je prétends que je menais une vie monacale, ce qui est assez vrai, mais je dois apporter un bémol. Avec mon copain Ludo on s'est parfois livré à quelques frasques potaches (uniquement durant les congés, cela va sans dire).

Ainsi je me souviens du jour où nous nous étions mis un bas de femme sur la figure, en ayant soin d'en masquer les extrémités par un chapeau et un foulard. Puis, munis d'un sabre et d'un faux pistolet de corsaire, nous sonnions chez les voisins. Et comme nous sévissions en journée, nous ne tombions que sur des femmes seules. En général la réaction était brève : un cri de panique et la porte qui se refermait brusquement...



Ludo et moi à droite

Inutile de vous dire que les plaintes ont afflué et que le soir même on se faisait copieusement engueuler par nos parents respectifs.

Il y eut aussi l'affaire des petits sacs d'eau. Le jeu consistait à remplir un sac plastique mais, attention, uniquement des sacs transparents pour que la victime ne les voie pas arriver. Ensuite on se postait dans ma chambre du premier étage et à mon signal Ludo lançait le projectile sur le trottoir au moment précis où des passants arrivaient. Car l'astuce consistait à ne pas jeter le sac sur les gens mais à le faire exploser juste à proximité. Ainsi nos victimes se faisaient asperger au niveau des jambes, ce qui leur donnait l'impression que l'eau ne venait pas d'en haut mais jaillissait étrangement du trottoir.

Moi j'étais posté à une fenêtre voisine et je peux vous garantir que nos victimes scrutaient le sol dans l'incompréhension la plus totale sans jamais penser à lever le nez vers les étages. Et comme le sac était transparent, les lambeaux épars ne se voyaient plus. Rigolade assurée !

Sur ce coup, on ne s'est jamais fait épingler.

Si vous le permettez, j'en ai encore une bien bonne au sujet de Ludo.

Un jour que nous étions seuls chez moi, il avait voulu téléphoner à une fille et la piéger en se faisant passer pour un anglais de passage à Paris. Un copain de son correspondant je crois, mais je ne me souviens pas très bien des détails du scénario.

Donc il compose le numéro mais, manque de chance, c'est le père qui décroche, détail qui n'était absolument pas prévu au programme vu qu'on était en pleine journée. Si j'avais été à la place de Ludo, j'aurais raccroché vite fait, mais ce n'était pas son style : il ne se démonte pas, il s'invente un accent

anglais très approximatif et demande à parler à sa fille. Mais là, re-manque de chance, le père se met à lui répondre en anglais ! Notre Ludo, qui était bien sûr incapable de tenir une conversation shakespearienne, ne panique toujours pas et me fait signe de lui passer mon manuel d'anglais.

Aussitôt il l'ouvre et se met à lire à toute vitesse le premier texte venu avec un accent complètement délirant. Et ceci jusqu'à ce que la conversation tourne court dans la plus totale incompréhension mutuelle : Ludo ne comprenant rien aux questions du père et celui-ci comprenant encore moins le charabia de Ludo.

La seule chose que j'aie sue par la suite c'est que le père en raccrochant aurait dit à sa fille "J'ai drôlement perdu en anglais, je n'ai pas compris un seul mot de ce que me racontait ce type".

Et pour cause !

Ludo et moi ferons bien d'autres coups pendables à l'avenir et je dois avouer humblement que c'était toujours lui qui en était le maître d'œuvre et moi un modeste figurant. Mais je ne m'en plains pas.

En revanche, je reconnais qu'il n'y avait pas qu'avec Ludo que je me livrais à quelques turpitudes, ma sœur en a également fait les frais. J'avais complètement oublié ces épisodes et c'est elle qui me les a récemment remis en mémoire (mais c'est tellement énorme que je la soupçonne de les avoir inventés juste pour se faire plaindre. Je vous laisse juge).

Ainsi, un beau jour, à Vaudoy, avec la complicité de mon copain Dominique (souvenez-vous de la fugue), nous aurions paraît-il ligoté ma sœur ainsi qu'une de ses petites copines de passage. Ensuite nous les aurions enfermées dans la remise, en compagnie des outils de jardins et autres vieilleries aussi sinistres que poussiéreuses. Enfin, pour parachever notre numéro hilarant, nous serions montés au grenier juste au dessus et, de là, à travers les planches disjointes, nous aurions lancé des "hou hou" fantomatiques en frappant des grands coups lugubres sur le plancher.

Moi j'ai fait ça ? Impossible !

Les deux captives poussaient de tels cris d'orfraies que ma mère en a été alertée et est venue aussitôt les délivrer. Et c'est là que j'aurais dit à mon copain : "tu vois, je t'avais bien dit qu'il fallait les bâillonner".

Quoi ! Comment ai-je pu dire une telle horreur ?

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Ma mère m'ayant promis une sévère correction (le contraire eût été surprenant) je me suis réfugié tout en haut du cerisier, bien décidé à attendre que l'orage passe. Mais connaissant ma mère je savais par expérience que ses orages faisaient long feu. À la nuit tombée, certain que tout le monde dormait (mon père était absent), je suis donc retourné dans la remise, j'ai déplié le vieux transat et m'y suis allongé. J'avais faim, j'avais froid mais je me suis enroulé dans une vieille moquette poussiéreuse et me suis finalement endormi.

Par contre l'histoire ne dit pas si le lendemain matin a été orageux ou pas. Trou de mémoire.

Ma sœur m'a aussi relaté une autre de mes ingénieuses fantaisies. La scène se passe cette fois à Fontenay aux Roses, dans notre appartement du premier étage.

Pour comprendre la situation il faut savoir que les fenêtres étaient coulissantes et qu'à l'extérieur deux petits rebords dépassaient : l'un juste sous la fenêtre et l'autre plus large, en bas à hauteur du parquet. J'avais donc attrapé ma sœur et l'avais positionnée à l'extérieur du vitrage, les pieds sur le rebord inférieur et les doigts agrippés au rebord supérieur. Elle se trouvait donc dos au vide. Et pour compléter le tableau j'avais fermé la fenêtre pour mieux la narguer.

Alertée par son radar à détecter les conneries, ma mère a fait irruption dans ma chambre et m'a ordonné de récupérer ma sœur. Et une fois la donzelle en sécurité, ma mère m'a flanqué une baffe (assez méritée pour une fois) mais le plus drôle c'est que ma sœur aussi s'en est pris une. Allez donc savoir pour quoi !

Mais en réalité, vous l'aurez deviné, je suis incapable d'avoir fait autant de bêtises. Tous ces racontars ne sont forcément qu'inventions sororales...

Voilà donc en quoi consistaient mes rares moments de délire, comme si parfois le défoulement se faisait impérieux. Le reste du temps je noircissais des pages et des pages et faisais carburer mes neurones comme jamais ils n'avaient carburé.

L'épreuve finale approchait à grands pas...

XX

Le grand retour

Duis le jour fatidique est arrivé, je me suis présenté au concours d'admission à Lakanal et... j'ai été reçu avec brio ! Attention, je n'ai pas dit "examen", j'ai bien dit "concours". En 6^{ème} ce n'était qu'un contrôle de connaissances mais là c'était une compétition, ce qui signifie qu'il ne fallait pas seulement avoir le niveau mais en plus arriver parmi les meilleurs. Pour la première fois de ma vie (et peut-être aussi la dernière), j'ai été fier de moi.

Je réintérai donc LLK (Lycée Lakanal, pour les intimes) dès la rentrée suivante, en septembre 1963. Inutile de vous dire que pour moi c'était une énorme victoire. Je me revois par cette belle journée d'automne, traversant la cour des 3^{èmes} avec un sentiment de puissance et de réussite tel que je n'en connaîtrai plus jamais. Quelques anciens camarades de la sombre époque m'avaient aperçu et étaient venus me demander, surpris, ce que je fabriquais là. Bien sûr c'est avec une fierté sans bornes que je leur racontais mes efforts et à quel point je n'étais plus le même. Je me revois leur expliquant sans détour "Avant j'étais con", et eux de me répondre avec le sourire "Mais non, t'es toujours aussi con". Ils avaient raison, il ne faut jamais préjuger de ses forces ni s'endormir sur

ses lauriers. Je me mis donc au travail, bien décidé à ne plus jamais revivre la honte d'être chassé de mon établissement.

Hormis mes cours, je n'ai guère de souvenirs de cette période puisque je continuais de vivre plus ou moins en vase clos. Le seul fait marquant pour moi, hors études, fut l'assassinat de John Kennedy courant novembre. Je ne me souciais absolument pas de politique, mais cet assassinat m'avait marqué. JFK incarnait pour moi la jeunesse et le dynamisme, comparé aux hommes politiques français qui me semblaient vieux et poussiéreux. Encore une fois je le répète, je n'avais aucune opinion politique et me contentais de ne juger que sur les apparences. Ainsi je ne supportais pas De Gaulle, que je trouvais laid et ennuyeux avec son élocution lente et chevrotante. Pourtant nous n'avions pas la télévision mais j'avais vu nombre de ses photos dans les journaux – dont France-Soir que mes parents achetaient tous les jours – et l'avais entendu quelquefois à la radio lors de ses discours soporifiques. En revanche j'appréciais le look du président américain et trouvais sa femme Jackie bien plus moderne et élégante que notre bonne vieille Tante Yvonne (pour les jeunots je précise que c'était le surnom donné à la femme de De Gaulle).

Et lorsque Kennedy avait été tué, tout sourire dans sa belle limousine présidentielle, j'avais trouvé cela injuste. Bien sûr j'avais été satisfait d'apprendre que son assassin Lee Oswald avait été immédiatement arrêté, mais quand j'ai ensuite appris qu'un soi-disant "vengeur" l'avait abattu deux jours plus

tard dans sa prison, là j'ai commencé à douter. Malgré mon inexpérience je me demandais si on n'avait pas simplement voulu faire taire Oswald. Cela me semblait même évident.

Ainsi, avec la disparition un an plus tôt de la sublime Marilyn Monroe (qui m'avait envoûté dans "*Le Milliardaire*") et à présent de JFK, je trouvais que ça commençait à faire beaucoup de morts injustes !

Mais je tournai la page et me remis le nez dans mes livres et mes cahiers. Avec application. Avec zèle. Tant et si bien que le problème était que désormais je ne vivais plus que dans la hantise d'avoir des mauvaises notes et d'être à nouveau chassé de mon lycée. Le rythme que je m'étais imposé à Charles Péguy ne s'était pas atténué, loin de là, et cette vie monacale ou presque, allait perdurer jusqu'en terminale...

Dans le milieu de l'année scolaire, mes parents se sont semble-t-il inquiétés de mon attitude renfermée. J'ignore comment cette étrange idée leur est venue, mais ils m'ont emmené chez un psy (cologue ou chiatre, comme vous voudrez) dans l'espoir de me faire redevenir quelque peu "normal". Ils s'imaginaient certainement que je pourrais être rétabli en une ou deux consultations – un peu comme chez le généraliste – mais lorsque l'homme de l'art leur a expliqué que je devrais venir le voir à Paris toutes les semaines durant des mois et des mois, ils ont immédiatement déchanté et n'ont pas donné suite. Ils ignoraient bien sûr que ces charlatans n'ont d'autre

but que de faire durer les choses au maximum pour mieux se remplir les poches.

Bref, je n'aurais pas eu l'occasion de raconter ma courte existence à un type qui n'en avait rien à faire et qui préférait certainement les histoires croustillantes de ses patientes névrosées à mes petits problèmes scolaires, et c'est tant mieux.

Je prétends que je menais une vie cloîtrée mais ce n'est pas tout à fait exact, il y avait quand même quelques petites parenthèses de décompression. Car il ne faut pas oublier que nous allions très fréquemment dans notre maison de campagne et que là-bas je parvenais à me décoller de mes cahiers et de mes livres pour quelques heures d'évasion.

Ainsi, et comme je l'ai expliqué dans le chapitre précédent, j'étais fou de mon beau vélo de course et parcourais des kilomètres et des kilomètres sans autre but que de faire tourner mon pédalier sans faiblir. Aujourd'hui je me demande comment ce genre de performance pouvait me passionner, car la Brie n'est qu'une vaste plaine morne, sans joie, sans relief, avec une prise au vent épouvantable... Bref, du pur masochisme.

Et puis j'avais aussi deux ou trois copains que je voyais de temps en temps, dont Dominique, celui avec lequel j'avais voulu fuguer.

Et un douloureux souvenir me revient subitement en mémoire : attention, ambiance à l'eau de rose...

Il était une fois une jolie petite princesse blonde – vraiment jolie – qui passait ses dimanches à Vaudois et ne sortait guère du petit jardinet de sa mère-grand

où elle semblait s'ennuyer. Et il était un beau prince charmant (c'est-à-dire moi) qui rôdait autour du jardinet, juché sur son beau cheval... pardon, son beau vélo neuf, la mine énamourée et le cœur battant.

Et puis un jour, le beau prince a surmonté sa timidité, il a mis pied à terre et abordé la jolie princesse au travers des grilles de son jardinet. Franchement je ne sais pas comment il a pu accomplir un tel exploit car, on l'a bien compris, il était alors un garçon timide et réservé, pour ne pas dire coincé. Et le pire c'est que je ne me souviens même pas de ce qu'il a pu raconter à la demoiselle pour l'amadouer !

Bref, l'affaire est dans le sac, je propose à la belle une petite promenade dans le village et elle me répond d'aller discrètement l'attendre un peu plus loin, le temps pour elle de demander à son père la permission de faire un petit tour en solitaire (car bien entendu, à l'époque pas question pour une jeune fille de 15 ans de se pavaner avec un garçon de son âge, c'était impensable).

Nous voilà donc partis, non pas bras-dessus-bras-dessous, mais une main posé sur mon vélo et l'autre main brûlant d'effleurer l'épaule de ma douce proie. Mais chaque chose en son temps, je ne voulais pas tout gâcher par trop de précipitation.

Ainsi j'ai appris qu'elle était originaire de Créteil, et que tout comme moi elle venait de temps à autre chez sa grand-mère avec ses parents. Mais le plus désolant de l'histoire c'est que j'ai oublié son prénom, manquement que je ne m'explique absolument pas car je me souviens des prénoms de toutes mes amourettes passées. Alors pourquoi pas elle ?

Bref, nous déambulons dans le village depuis près

d'une heure quand j'estime que maintenant il est grand temps pour moi de faire le premier pas et de poser enfin ma main sur son épaule (Comment peut-on faire un pas avec la main ? Magie de la langue française...) J'ai le cœur qui bat, je suis sur le point de lancer mon offensive, lorsque tout à coup ma (presque) conquête s'écrie : "Zut, mon père !"

Effectivement, je vois une voiture grise s'approcher lentement et s'arrêter à notre hauteur. La vitre se baisse et apparaît une tronche patibulaire qui ordonne sèchement à sa fille de monter. Elle se précipite et, tandis que la belle m'échappe à jamais, le type me regarde avec un air méchant – mais vraiment méchant – et me lance : "Je ne suis pas un romanichel, moi !" Et il démarre rageusement.

J'en suis resté bouche-bée, voire apeuré tant l'énergumène avait l'air hargneux. Pourquoi m'avoir traité de "romanichel" ? Quel rapport ? Mes vêtements étaient impeccables et mes cheveux coupés court... Mais qu'importe ce que pensait cette espèce d'ours mal léché, resté seul je sombrais dans un océan de tristesse et de frustration incommensurable...

Voilà, fin du conte de fée... Mais pas tout à fait car, comme dans tout bon récit qui se respecte (et celui-ci en est un, vous l'avez remarqué) il y a une morale inattendue. C'est par ma grand-mère que je l'apprendrai quelques semaines plus tard.

Sitôt reléguée en son donjon, la fugitive a dû se justifier auprès de sa famille horrifiée. Et lorsqu'elle a révélé l'identité du gueux qui l'avait honteusement dévoyée, sa grand-mère s'est paraît-il écriée : "Mais je le connais, c'est le petit-fils de la dame qui me fait

des piqûres." (Car ma grand-mère piquait les gens du village pour arrondir ses fins de mois et meubler un peu sa solitude). Et la vieille dame d'ajouter : " Ce sont des gens très bien. D'ailleurs le père est ingénieur !" (Car il faut savoir qu'à l'époque être ingénieur était le summum de la réussite sociale, juste après pape ou ministre...)

Voilà, j'ose espérer que ce sale type a dû se sentir un peu honteux d'avoir insulté le noble rejeton d'une famille "très bien". Mais ce n'est malheureusement pas pour autant qu'il m'a restitué sa fille...

Bizarrement, je n'ai aucun souvenir d'avoir cherché à revoir ma belle inconnue, pas même en cachette. Pourtant nos aïeules se connaissaient, alors pourquoi n'ai-je pas tenté un petit rapprochement via la mienne ? Sans doute supposais-je que la fille était désormais sous surveillance renforcée, ce qui rendait toute tentative impossible ? C'est vrai qu'à l'époque on ne rigolait pas avec l'âge. La majorité légale était alors fixée à 21 ans et en dessous de ce plafond de verre la ceinture de chasteté était presque de rigueur. Non, ça ne rigolait pas !

Et pendant ce temps-là les "Surfs" inondaient les ondes de leur tube "*Reviens vite et oublie*", lequel s'est naturellement retrouvé lié à cette historiette.



C'est vers cette époque que mon père a eu un accident de voiture. Alors qu'il était arrêté à un carrefour, une voiture l'a violemment percuté à l'arrière. Les sièges n'étant alors pas dotés d'appuie-têtes, il a subi de ce qu'on appelle "le coup de lapin", c'est-à-dire que sa tête s'est trouvée violemment projetée en arrière. Ce genre de commotion vertébrale peut être mortel, mais heureusement il a été épargné. À un cheveu près, paraît-il.

Néanmoins il a par la suite souffert de séquelles nerveuses avec douleurs dans les mains et, surtout les premiers temps, des maux de tête et des sautes d'humeur imprévisibles.

À cette même époque sévissait en banlieue sud un mystérieux tueur en série qui se faisait appeler "L'Étrangleur". Et le comportement de mon père était parfois si étrange que ma mère s'est sérieusement demandé si ce n'était pas lui, l'étrangleur.... Bonjour l'ambiance à la maison !

Mais revenons à ma scolarité. Je continuais donc sur ma lancée studieuse durant quatre longues années, les bons résultats succédant aux bons résultats, et sans plus jamais passer par la case "prières". Ma vie avait radicalement changé.

Mais – car il y a un mais – et plutôt que de vous souler de considérations psycho-machins, je me contenterai de vous soumettre cinq portraits très éloquents. Ils sont extraits de ces photos de groupe qui nous immortalisaient chaque année sous les marronniers du lycée :

Le grand retour



En classe de 5^{ème}



En classe de 3^{ème}



En classe de 2^{nde}



En classe de 1^{ère}



En terminale

Et que remarquez-vous ? Sur la première photo, prise en classe de cinquième – l'année où je me suis fait virer du lycée – je suis hilare et je respire la joie de vivre. Mais sur les photos suivantes, celles où je suis devenu un élève modèle... je ne souris plus.

Voilà, tout est dit...

Et si ce sacrifice avait débouché sur une réussite exceptionnelle, un parcours professionnel flamboyant, je l'accepterais volontiers, mais quand on sait le résultat des courses...

Épilogue

Nous voici donc parvenus au terme de cette brève incursion dans le passé. Certains y auront peut-être retrouvé l'atmosphère de leurs jeunes années, d'autres auront-ils été surpris de découvrir ce qu'était la vie d'antan, j'espère seulement avoir intéressé, voire diverti, les quelques curieux qui auront eu la patience de me lire jusqu'au bout.

Vous pourrez vous demander pourquoi je n'ai pas été plus avant dans ma biographie alors qu'elle pourrait se prolonger encore sur une bonne soixantaine d'années, mais je répondrai que cela a déjà été fait. Du moins partiellement.

Ainsi, on trouvera une suite dans "Falbala" qui se situe l'année du bac, puis dans "Nordkaap" qui retrace mes six mois passés en Laponie, puis "Courts-Métrages" qui est consacré à ma période cinématographique, puis "Insomniaques ne vous laissez pas endormir" qui traite de mes problèmes de sommeil et enfin "Pour quelques billets de plus" qui dévoile certains de mes démêlés financiers.

Alors, que conclure de tout ce récit ? Était-ce mieux avant ? Est-ce mieux aujourd'hui ?

Je dirais que tout dépend du point de vue où l'on se place. Par exemple, si l'on se réfère à l'épisode du préventorium, il est certain que ce genre de "soins" n'existe plus aujourd'hui et que le rapport à la dou-

leur est enfin pris en compte. Donc sans hésiter, oui, la médecine a tellement progressé que la vie actuelle s'en trouve embellie.

Mais si l'on se réfère à ce qu'était Fontenay dans les années 50, alors là je dis non, cette ville est maintenant bien trop surpeuplée et bétonnée et je regrette son passé. C'était mieux avant.

Mais d'un autre côté, cette même densification a généré l'explosion du RER qui ne se limite plus à quelques encablures de chez moi mais se propage désormais aux quatre coins de la région parisienne. Donc c'est mieux aujourd'hui.

Quant au rapport à l'automobile il est plus ambigu. Bien sûr je regrette l'époque où la circulation était fluide et le stationnement aisé, mais cela signifiait aussi que peu de gens possédaient un véhicule. Donc la question est de savoir si la démocratisation de l'automobile est une bonne chose ou pas. L'égoïste privilégié que je suis vous dira que c'était mieux avant mais celui qui peut enfin se payer une auto vous dira que c'est mieux aujourd'hui. Comme j'ai dit, tout n'est qu'une question de point de vue.

Enfin je conclurai en affirmant que je suis heureux d'avoir pu revêtir mon enveloppe corporelle en cette seconde moitié du 20^{ème} siècle.

En effet, je suis né à une période charnière, celle où le développement des technologies aidant, j'ai pu assister à un progrès dont aucun de mes ancêtres n'aurait pu rêver. J'ai été contemporain de la première opération à cœur ouvert, des premiers engins spatiaux, des balbutiements de l'informatique, de l'essor de l'aviation, de la médecine, de l'automobile.

Épilogue

bile... et j'ai vu ensuite toutes ces prouesses se développer à la vitesse de l'éclair.

Et même si parfois je regrette le temps où tout était plus calme, plus mesuré, plus humain, je sais que j'ai atterri en plein dans une époque passionnante et que je ne le regrette pas...

Fontenay aux Roses, août 2024

Galerie de portraits

et

courtes biographies

Pour rester en phase avec ce récit, les photos ici présentées ne correspondent qu'à la période concernée par mon récit – ou à des périodes antérieures – mais pas à des époques récentes ou actuelles, ce qui n'aurait aucun sens.

Eugène Denamps 1894 - 1961

Fils de Octave Denamps et de Virginie Defourneaux, Eugène Denamps est né le 27 janvier 1894 à Paris (16^{ème}). Il est le frère cadet d'Octave .

Engagé volontaire en 1912 dans les Chasseurs à cheval, il n'a quitté l'armée qu'en 1919, puis à été rappelé pour un an en 1940 dans la DCA.

Il s'est marié le 1^{er} octobre 1918 avec sa belle-sœur Georgette Pellegrin et ils ont eu un fils nommé Jean. Ils ont vécu 8 rue Belhomme à Paris (18^{ème}).

Il a travaillé à la Samaritaine, aux Galeries Lafayette et à la Somua.

Il est décédé à 67 ans d'un arrêt cardiaque en son domicile de Vaudois-en-Brie (Seine et Marne).

Galerie de portraits et courtes biographies



Georgette Pellegrin
épouse Denamps
1894 - 1979

Fille de Georges Pellegrin et de Hortense Demartini, Georgette Pellegrin est née le 21 juin 1894 à Paris, 42 rue de la Goutte d'Or (18^{ème}). Elle était la sœur de Gabrielle, Marcel, Marguerite et Georges (son frère jumeau). Élevée par son oncle Auguste, professeur de chant à l'Opéra, elle est revenue habiter chez sa mère au décès de celui-ci.

Elle s'est mariée le 1 octobre 1918 avec son beau-frère Eugène Denamps et ils ont eu un fils unique prénommé Jean .

Ils ont vécu au 8 rue Belhomme à Paris (18^{ème}) où elle exerçait la profession de modiste. Elle a fini sa vie dans la maison de campagne de son fils Jean, à Vaudoy-en-Brie (Seine et Marne) puis elle est décédée à l'âge de 84 ans à l'hôpital de Tournan-en-Brie.

Galerie de portraits et courtes biographies



Robert Maréchal 1896- 1952

Fils de Louis Maréchal, céramiste, et de Émilie Nourry, tullière, Robert Maréchal est né le 17 novembre 1896 à Ivry-sur-Seine (Val de Marne). Il était le frère de Victor, né en 1890 et de René, né en 1910. D'abord enfant intrépide, braconnier et débrouillard, il a ensuite participé à la guerre de 14-18 durant laquelle il a été blessé et fait prisonnier. Puis il a épousé Louise (Marguerite) Foucard le 26 février 1921 et ils ont eu pour enfants Eugénie (Gisèle), née en 1921, et Maxime, né en 1923.

Il a d'abord monté une entreprise de transport de marchandises mais, à la mort accidentelle de son jeune frère René en 1926 lors d'une livraison, il a revendu son affaire et il est devenu directeur commercial d'une fabrique de caisses d'emballage. Il a aussi créé en 1936 un atelier de réparations automobiles Citroën en association avec un mécanicien de ses amis. Sévère et coléreux, il était aussi entreprenant et hyperactif.

Il est décédé en son domicile au 77 rue de Normandie à Maisons-Alfort, à l'âge de 55 ans, des suites d'un cancer et d'une tuberculose.

Galerie de portraits et courtes biographies



Marguerite Foucard
épouse Maréchal
1902 - 1980

Fille de Gaston Foucard et de Marie-Louise Fleury, Louise Foucard, qui préférait se faire appeler Marguerite, est née le 11 juin 1902 à Paris (12^{ème}). Elle était la sœur de Gaston né en 1901 et de Léon né en 1923.

Suite à une manœuvre familiale sa mère a été déposédée de ses droits parentaux, et Marguerite a été élevée par sa tante Jeanne Plat dont elle est très vite devenue la bonne à tout faire.

À l'âge de 18 ans elle a épousé Robert Maréchal le 26 février 1921 et ils ont eu pour enfants Eugénie (ou Gisèle) née la même année, et Maxime né en 1923

Ayant reçu une formation de sténo-dactylo chez Pigier, elle est devenue la secrétaire de son mari dans son entreprise de transports (en plus de ses travaux ménagers et de l'entretien des chevaux)

Lorsque Robert a revendu son affaire, Marguerite s'est mise à travailler à la Manufacture des Tabacs, puis la SEITA, jusqu'à sa retraite en 1967. Veuve, elle a vendu le pavillon de Maisons-Alfort pour s'installer rue Lafayette à Paris.

Elle est décédée à l'âge de 78 ans à Paris des suites d'une embolie pulmonaire.

Galerie de portraits et courtes biographies



Jean Denamps 1919 – 2010

Fils de Eugène Denamps et de Georgette Pellegrin, Jean Denamps est né le 9 octobre 1919 au 42 rue de la Goutte d'or à Paris (18^{ème}) et a passé son enfance au 8 rue Belhomme (18^{ème}).

Il s'est marié le 21 juin 1942 avec Paulette Lecolazet dont il s'est séparé en 1944.

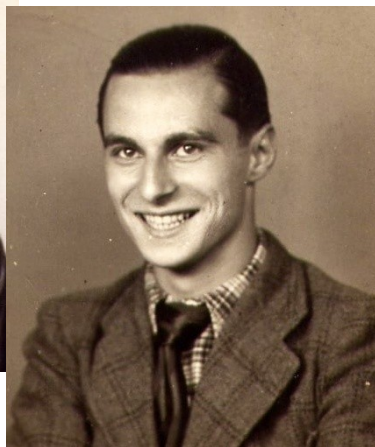
Il s'est ensuite remarié avec Gisèle Maréchal le 10 décembre 1946 à Ivry sur Seine ils ont eu deux enfants : Gérard, né en 1948, et Véronique en 1955.

D'abord employé de banque puis dessinateur industriel à la SEITA, il a participé à la deuxième guerre mondiale. Puis, une fois démobilisé, il a suivi des cours du soir aux Arts-et-Métiers pour devenir ingénieur en dessin industriel, fonction qu'il a occupée à la Régie Renault jusqu'à sa retraite en 1985.

Ils ont vécu à Paris, rue de Tolbiac et rue Élisabeth-Lemonnier, puis à Fontenay aux Roses. Ils possédaient également une résidence secondaire à Vaudoy-en-Brie (77) où ils ont hébergé ses parents, Eugène et Georgette à la fin de leur vie. En 1987 ils ont revendu cette résidence pour en acquérir une autre dans le Périgord, à Cognac sur l'Isle où ils ont fini leurs jours.

Atteint de la maladie d'Alzheimer, il est décédé à l'âge de 90 ans des suites d'un cancer des os.

Galerie de portraits et courtes biographies



Gisèle Maréchal
épouse Denamps
1921 – 2022

Fille de Robert Maréchal (entrepreneur) et de Louise Foucard (sténo-dactylo) Gisèle Maréchal (de son vrai prénom Eugénie) est née le 26 décembre 1921 au 42 Quai d'Ivry (94). Elle a ensuite vécu au 77 rue de Normandie à Maisons-Alfort (Val de Marne).

Elle a épousé Jean Denamps le 10 décembre 1946 et ils ont eu deux enfants : Gérard, né en octobre 1948, et Véronique en août 1955.

Ils ont vécu à Paris, rue de Tolbiac et rue Élisabeth-Lemonnier, puis à Fontenay-aux-Roses. Ils possédaient également une résidence secondaire à Vaudoy-en-Brie (Seine & Marne). En 1987 ils ont revendu cette résidence pour s'installer dans le Périgord où ils ont fini leurs jours.

Elle est décédée dans sa 102^{ème} année en sa maison de retraite de Saint-Pardoux-la-Rivière en Dordogne.

Galerie de portraits et courtes biographies



Véronique Denamps
épouse Raylet
1955

Fille de Jean Denamps et de Gisèle Maréchal, Véronique Denamps est née en 1955 au 237 rue Lafayette à Paris 10^{ème}. Son frère est Gérard, né en 1948.

Vers l'âge de 5 ans, elle est victime d'une adénite tuberculeuse qui a nécessité de l'éloigner de sa famille et de la placer pour de longs mois dans un préventorium.

Après avoir effectué sa scolarité à Sceaux (92) et suivi une formation en psycho-pédagogie, elle est partie en 1977 vivre dans le Périgord où elle a exercé toute sa vie sa profession d'éducatrice spécialisée.

Elle a épousé Bernard Raylet en 1978. Ils se sont installés à Milhac de Nontron où ils ont eux-mêmes construit leur maison.

Ils ont eu 3 enfants : Nachka en 1979, Arnaud en 1983 et Thibault en 1990. Elle a également eu une fille née avec une anencéphalie et qui ne survivra pas.

À la retraite depuis 2018, elle partage avec son mari leur temps libre entre leur jardin, leurs petits-enfants et de nombreux voyages à travers le monde.

Galerie de portraits et courtes biographies



Gérard Denamps 1948

Fils de Jean Denamps et de Gisèle Maréchal, Gérard Denamps est né en 1948 à Maisons-Alfort (Val de Marne). Sa sœur est Véronique.

Il ne s'est jamais officiellement marié mais il a partagé la vie de Nicole Louvet de 1975 jusqu'au décès de celle-ci en 2017. Il n'a pas de descendance.

Il a travaillé dans un grand nombre d'entreprises (Galeries Lafayette, Philips, NSF, Manpower, ITT, Verbatim et bien d'autres...) en qualité d'employé administratif durant plusieurs années puis de cadre commercial ensuite. Il a aussi été plusieurs fois gérant, notamment dans le secteur du prêt-à-porter puis de l'informatique.

Passionné de cinéma il a réalisé quelques courts-métrages primés dans le monde entier.

À sa retraite il s'est consacré à la création de quelques sites web pour des tiers ou pour son usage personnel, et à l'écriture de romans et d'autobiographies (dont celle-ci).

Galerie de portraits et courtes biographies



Et pour les plus curieux

Autres récits autobiographiques

Nordkaap – (2014)

Courts-Métrages – (2019)

Falbala – (2021)

Romans

L'illusionniste – (2014)

The illusionist – (2022)

Manipulation – (2015)

Le Bruit du Silence – (2015)

La Roue du Destin – (2016)

Les Pigeons sont Éternels – (2016)

Les Poussières du Néant – (2022)

Incohérence – (2025)

Les Fantômes de Fontenay - (2025)

Nouvelles

Et si c'était... vrai ? – (2016)

Essais

Existons-nous vraiment ? – (2018)

Le Machiavélisme de l'Univers – (2019)

Livre audio

Le Magicien et la Machine du Diable – (2022)

Ces ouvrages sont téléchargeables sur :

www.denamps.com/livres-denamps

ainsi que sur : www.kobo.com et : www.amazon.fr

Contact : gerard@denamps.com